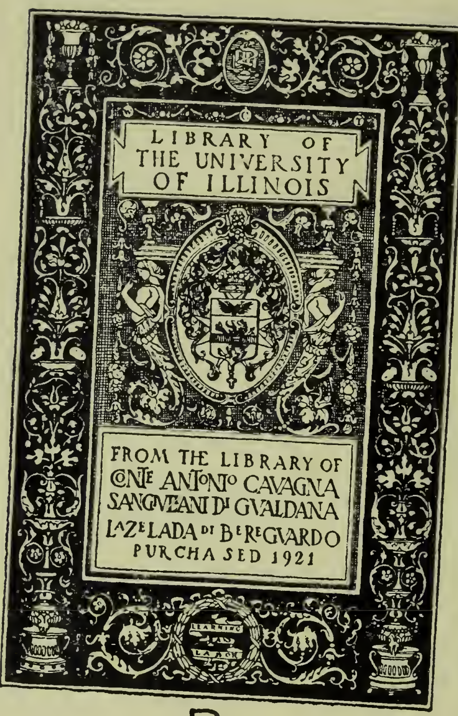

LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921

SAINT ALEXANDRE SAULI

Barnabite

APOTRE DE LA CORSE



A. DUBOIS, B.

—✻—

SAINT
Alexandre SAULI

VIe Supérieur Général des Barnabites,

XXVIe Evêque d'Aleria (Corse),

Ce Evêque de Pavie (Italie).

APOTRE DE LA CORSE

1534-1592



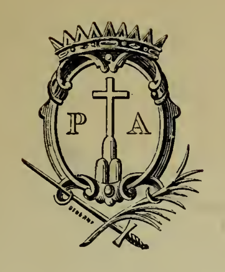
PARIS

LIBRAIRIE SAINT-PAUL

6, rue Cassette, 6

—

1904



FELIX M[A] FIORETTI

Congregationis Clericorum Regularium S. Pauli
Præpositus Generalis.

Librum cui titulus **Saint Alexandre Sauli** a P. D. Alberto Mª Dubois sacerdote professo Congregationis nostræ conscriptum atque a duobus eruditis viris auctoritate nostra recognitum et probatum, typis mandari atque ad communem utilitatem edi posse, quantum in Nobis est, lubenter concedimus.

In quorum fidem has manu nostra subscriptas fieri sigilloque nostro muniri jussimus.

Datum Romæ in Collegio nostro SS. Blasii et Caroli, die 25, mensis Novembris, anni 1904.

L. † S.

Felix M. FIORETTI,
Præpositus Generalis.

Carolus M. RAFFAELLI,
Cancellarius.

Pour obéir aux décrets du Pape Urbain VIII, nous déclarons que, sauf l'approbation de l'Eglise, nous entendons n'attribuer qu'une valeur purement humaine à tout ce qui se trouve relaté dans cette Vie.



SAINT ALEXANDRE SAULI



Per viginti et amplius annos, non tanquam solius ***Aleriæ*** *episcopo, sed totius* ***Corsicæ APOSTOLO.***

Pendant plus de vingt ans, il ne fut pas seulement évêque d'***Aleria,*** mais ***APOTRE*** de toute la ***Corse.***

(Benoit XIV,
Bref de Béatification.)

INTRODUCTION

J'entreprends d'écrire la vie d'un serviteur « de Dieu que la grâce a élevé à une émi- « nente sainteté, par l'ardeur et la constance « de son zèle dans l'accomplissement de tous les « devoirs de son état. La Providence daigna le « choisir comme un ministre de réconciliation, pour « ramener à la justice et à la paix des peuples aban- « donnés à la licence et à la fureur des factions, « afin de montrer, par les succès éclatants dont elle « couronna ses travaux, un exemple de ce que

« peuvent la religion et la charité chrétienne, pour
« le bonheur du genre humain et la prospérité des
« royaumes de la terre. »

Le Cardinal Gerdil, *Barnabite.*

*
* *

« Le Bienheureux Alexandre Sauli est véritable-
« ment un grand homme, un bienfaiteur insigne de
« l'Eglise et de la société. Il apparut, à l'époque du
« Concile de Trente et de l'application de ses salu-
« taires décrets, comme un de ces hommes extra-
« ordinaires suscités par la divine Providence, pour
« donner une merveilleuse impulsion à l'action reli-
« gieuse et sociale de l'Eglise, et sauver l'Europe de
« la ruine dont elle était menacée par la Réforme. »

Mgr Riboldi, *Evêque de Pavie* (mort en 1902, Cardinal-Archevêque de Ravenne). Lettre pastorale. 7 août 1892.

*
* *

« Sint alii, dilecte, tuas qui laudibus ornent
« Immensas animi dotes, præclaraque facta
« Cantent. Non ea vis, nec tanta potentia nobis.
« Nos tacitos coluisse tuæ tot nomina laudis
« Præsidiumque tuum petiisse juvabit. »

Mgr Joseph Sarto, *Evêque de Mantoue* (1892), aujourd'hui S. S. le Pape Pie X, glorieusement régnant.

Traduction : « Que d'autres, ô Bienheureux, exaltent les dons admirables de votre esprit et chantent vos glorieuses actions. Nous nous en reconnaissons incapables et nous préférons admirer en silence vos grandeurs et implorer sans cesse votre protection. »

CHAPITRE PREMIER

La famille Sauli [1].

La noble famille Sauli compte parmi les plus illustres d'Italie. Bannie au XIIe siècle de Lucques, son pays d'origine, par le tyran Castruccio Castracane, elle était venue abriter l'Aigle de son blason dans la ville de Gênes, où elle obtint bientôt les faveurs de cette puissante République.

Dans les trafics et les affaires commerciales, surtout avec l'Orient, l'Angleterre et la France, les Sauli étaient devenus puissamment riches et faisaient de leurs richesses un excellent usage, en donnant largement pour les églises, pour les pauvres, pour tous les établissements et les œuvres charitables.

Dominique Sauli, père du Saint dont nous écrivons l'histoire, sut particulièrement gagner la confiance du peuple et de la Seigneurie. En 1518, son nom se trouve au premier rang des officiers de marine et cinq ans plus tard il siège parmi les Pères du grand Conseil. Chargé d'une délicate ambassade auprès du Souverain Pontife Clément VII, il en obtint protection et secours pour sa patrie menacée ; et peu après, François II Sforza, se rangeant à son avis, refusa au Comte de Saint-Paul, envoyé

[1] Moiraghi, *Cenni storici,* p. 35-36. — Di Crollalanza, *Dizionario Storico-Blasonico.*

du roi de France, les secours militaires qu'il réclamait pour attirer la République de Gênes sous la domination du Roi très chrétien.

Ami et confident du dernier Duc de Milan, Dominique lui demeura fidèle dans l'adversité aussi bien que dans la prospérité. Quand le gouvernement ducal, en proie aux ambitieuses et mortelles disputes de François I[er] et de Charles V, fut rétabli dans la Lombardie, il offrit à François Sforza les sommes nécessaires pour récupérer le souverain pouvoir et il approvisionna de sel le Duché tout entier, sa Maison en ayant le privilège à Venise et dans l'Emilie. Lorsque le Duc fut assailli, tantôt par les mercenaires de François I[er], tantôt par le Roi lui-même qui devait porter bientôt sous les murs de Pavie le châtiment de son esprit batailleur, Dominique Sauli mit sa bourse au service du prince et de l'Etat ; il accompagna Sforza dans son exil et se retrouva plus tard à ses côtés, lorsqu'il reprit le gouvernement de la Lombardie. Ce fut alors que ce Prince infortuné lui exprima sa reconnaissance pour les services reçus *tant de sa personne, en plusieurs affaires importantes, que pour les grosses sommes d'argent mises à sa disposition*. En témoignage de gratitude, il lui donna l'investiture des fiefs de *Pozzuoli*, terres de grand rapport entre *Novi Ligure* et *Tortona*.

Quand la dernière ombre d'indépendance eut disparu de la Lombardie tombée sous le joug de Charles V, ce monarque apprécia grandement les mérites et l'activité de Dominique ; deux fois de suite il l'envoya en mission à la cour de Rome et lui confia successivement les charges de sénateur et de président du Conseil ordinaire et du Conseil extraordinaire.

Dominique Sauli fut intimement lié avec le savant et intègre évêque de Vérone : Jean-Mathieu Giberti ; avec le suave poète Marc-Antoine Flaminius, son hôte durant

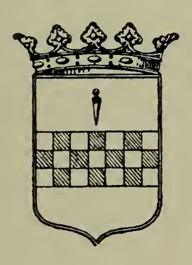


Palais où naquit saint Alexandre Sauli.

Place Saint-Sépulcre. à Milan.



Armes des Sauli : D'argent, à l'aigle de gueules au vol abaissé.
Cimier : Un aigle naissant de gueules.



Armes des Spinola : D'or, à la fasce échiquetée d'argent et de gueules de trois tires, surmontée d'une épine fichée en forme de clou du troisième émail.

quelque temps ; avec le cardinal Caracciolo, archevêque de Milan ; et surtout avec Jérôme Morone, l'infortuné chancelier auquel il révéla les démarches secrètes et insidieuses du marquis de Pescara qui cherchait à le trahir et à le ruiner. Caractère franc et loyal, il avait eu le courage de dénoncer les exactions et les prodigalités du trésor public. Mais l'Empereur, ses conseillers et ses ministres n'entendirent pas avec plaisir de semblables remontrances : les révélations de Dominique lui suscitèrent de puissants et terribles ennemis qui l'accusèrent, auprès des Espagnols, des plus noirs méfaits. Son innocence fut cependant reconnue ; mais on lui extorqua trente-trois mille écus.

Homme d'affaires très entendu, âme généreuse, patriote dévoué, ami des belles-lettres, chrétien sans peur et sans reproche, Dominique Sauli avait épousé la noble demoiselle Thomasine Spinola dont les ancêtres avaient vaillamment défendu et maintenu l'indépendance de la République de Gênes contre les empiètements de Frédéric Barberousse et s'étaient signalés, à toutes les époques, parmi les plus intrépides défenseurs de la patrie et de l'Eglise.

Le ciel bénit l'union de ces deux âmes vertueuses par la naissance de six enfants. L'aîné, François, hérita dans le monde des vertus et des biens de son père. Le cadet, Charles, mourut en bas âge. L'une des filles, Lucie, épousa le comte Annibal Visconti, et fut mère du cardinal Alphonse, du titre de Saint-Jean à la Porte Latine, archevêque de Spolète. La seconde, Cornélie, fut mariée au comte Alexandre Brivio, gentilhomme de la première noblesse Milanaise ; la troisième consacra à Dieu sa virginité, sous le nom de sœur Paule-Antoinette, dans le monastère de Saint-Lazare, de l'Ordre de Saint-Dominique, à Gênes. Notre Saint fut le second des fils.

CHAPITRE II

Une éducation modèle. A l'Université de Pavie.

1534-1551.

Alexandre Sauli naquit le 15 février 1534 [1], à Milan où son père était venu s'établir à la suite du duc Sforza en 1531, dans le palais autrefois propriété du noble Jérôme Robbia, sur la place du Saint Sépulcre. Ce fut là que, cinq ans plus tard, vint s'installer le pieux Institut *de la Sainte Couronne*, destiné à fournir gratuitement des remèdes aux pauvres et à leur procurer l'assistance des médecins. Comme si Dieu eût voulu consacrer au soulagement des malheureux la maison où vint au monde celui que son incomparable charité devait faire surnommer l'*Apôtre de la Corse*.

Le comte Alexandre Bentivoglio, fils du dernier Seigneur de la ville de Bologne, alors en mission auprès du duc de

[1] Ainsi doit être fixée l'année de la naissance de notre Saint, et non pas 1535, comme l'ont indiqué jusqu'ici presque tous ses biographes. L'erreur apparaît d'une manière évidente, lorsqu'on lit le Bref du pape Paul IV qui autorise Alexandre à recevoir le sacerdoce, *seulement* lorsqu'il sera entré au moins dans sa 23e année. Or, s'il était né en 1535, il aurait été dans sa 22e année et non pas dans sa 23e, lorsqu'il fut ordonné prêtre pendant le Carême de 1556. (*Compendio.* Napoli, 1904, p. 8.)

Milan et ami intime de Dominique Sauli, tint le nouveau-né sur les fonts baptismaux, dans l'église de Saint-Sébastien [1], et, en signe d'affection, lui imposa son propre prénom.

Le père du petit Alexandre consacra tous ses soins à donner à ses enfants une éducation qui pût marcher de pair avec la noblesse de leur origine. Non pas cette éducation moderne qui s'enlise en de mielleuses caresses, qui condescend à tous les désirs de l'enfant et lâche la bride aux caprices et aux passions désordonnées de la jeunesse ; mais une éducation qui forme le cœur, à l'aide des principes sacrés de la sagesse chrétienne dont la crainte de Dieu est le principe ; une éducation qui fortifie le caractère par l'étude et la fréquentation des personnes sérieuses et savantes, et surtout par les exemples des parents et des ancêtres. Ainsi notre Alexandre, qu'on peut appeler le benjamin de la famille, tant il était aimé de tous, reçut de sa pieuse mère les premières notions de la piété et s'enflamma, à son contact, d'un amour tout spécial pour la Reine des Anges : il lui consacra sa virginité ; il l'honorait tous les jours par la récitation du Rosaire, et il jeûnait tous les samedis pour obtenir sa maternelle protection.

Et ces pratiques n'étaient point, de la part de cet enfant, une imitation puérile et banale de certains actes incompris, mais une estime vraiment efficace des vertus les plus chères au cœur de Marie : l'humilité et la pureté. D'autre part, les serviteurs dont il était entouré ne se plaisaient pas, comme le font aujourd'hui tant de personnes de service, à exciter les moindres désirs de leur jeune maître ; ils ne lui remplissaient pas la tête d'histoires ridicules et fantas-

[1] Cette église existe toujours ; elle est aujourd'hui *succursale* de la paroisse Saint-Alexandre desservie par les Barnabites.

tiques comme en ont, hélas ! l'habitude ceux qui supposent que les enfants ne comprennent rien. Mais on aimait à lui rappeler les hauts faits de ses ancêtres les plus illustres : la charité de son aïeul Antoine Sauli qui distribuait tous ses biens en aumônes et légua son immense fortune en faveur des jeunes filles nubiles et pauvres pour lesquelles il constitua des sommes fixes à distribuer, en dot, chaque année. On lui racontait la munificence de Bendinello, le chef de sa famille, un des plus fameux et des plus honorables banquiers de Saint-Georges, qui consacra tous ses revenus à la construction de la splendide basilique de Carignano, en l'honneur de Marie montant au Ciel [1]. Il écoutait avec émotion le récit de la vie de son oncle paternel, Mgr Philippe Sauli, secrétaire des Brefs pontificaux, évêque de Brugnato, en Ligurie, qui, pour fuir les honneurs du cardinalat auxquels furent élevés Antoine-Marie et Bendinello Sauli, s'enfuit de la cour Romaine et se retira au fond de son diocèse dont il fut l'ange tutélaire.

Tels étaient les principes féconds de l'éducation d'Alexandre, principes dont nous admirerons bientôt les fruits abondants de charité, d'humilité et de zèle pour le salut des âmes. Admirable exemple pour ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse ! Puissent-ils n'oublier jamais que les premières impressions forment le caractère et préparent la vie de l'homme ! Les visées politiques et les intrigues amoureuses font les débauchés et les anarchistes, mais la véritable éducation chrétienne prépare les grands bienfaiteurs de l'humanité et les Saints [2].

Au commencement du XVIe siècle, on n'avait pas encore enlevé aux parents, comme aujourd'hui chez nous, le droit de choisir les maîtres et le mode d'éducation pour leurs

[1] V. Appendice I.
[2] *Compendio*, p. 9.

enfants ; à Milan, le marquis Sauli, avec ses relations et sa fortune, était plus à même que personne d'y pourvoir pour son fils Alexandre. Il appela chez lui deux professeurs de grande renommée qui contribuèrent puissamment à la célébrité du siècle de Léon X : Jules-Camille Delminio et Jean-Baptiste Rasario de Novare, plus tard professeur dè grec et de latin à l'Université de Pavie et pendant quelque temps instituteur du cardinal Frédéric Borromée.

Le disciple ne pouvait désirer de meilleurs maîtres, et les maîtres un élève plus intelligent et mieux disposé. Alexandre fit de rapides progrès dans l'étude des belles-lettres ; il apprit le grec, le latin et surtout l'histoire, pour laquelle il se sentait un attrait tout particulier. Son temps était partagé entre l'étude et les exercices de piété et il croissait véritablement en grâce et en sagesse, comme le Divin Enfant, devant Dieu et devant les hommes. Sa haute stature, son corps vigoureusement taillé, la douceur de son regard, ses manières distinguées, présageaient en lui un des plus parfaits gentilshommes de sa race. Il était dès lors armé pour la suprême épreuve à laquelle se trouvent ordinairement exposés les jeunes gens, lorsqu'il faut quitter le foyer domestique, pour se lancer dans le monde au milieu des dangers de la vie universitaire.

*
* *

Il parut bon, en effet, au marquis Sauli et au professeur Rasario, d'envoyer le jeune Alexandre à l'Université de Pavie pour l'étude de la philosophie et de la jurisprudence, étude que l'on regardait comme indispensable, surtout à cette époque, pour faire carrière dans le monde et occuper, à la cour, les emplois qui avaient valu à Dominique Sauli une réputation si universelle.

Alexandre, dont les vues étaient dès lors bien différentes

de celles de son père, se rendit cependant avec joie à ses désirs. Heureux de se trouver à une source si importante de la science, il se livra avec ardeur à l'étude. Son travail soutenu lui valut les premières places parmi ses condisciples, sans exciter jamais leur jalousie, ainsi qu'il arrive parfois; plusieurs, au contraire, et des meilleurs, s'efforcèrent de l'imiter, tant la modestie qui le distinguait avait été puissante à lui attirer à la fois l'estime et l'affection.

Ne vous semble-t-il pas, ami lecteur, assister ici à un vrai miracle ? Un jeune homme de quinze ans, jeté sans transition de la paix du foyer domestique au milieu de la bourrasque universitaire du XVIe siècle, parmi des jeunes gens de toute qualité et de tout pays, licencieux, turbulents, partisans peut-être des nouveautés hérétiques et politiques; un jeune homme modeste comme un ange, maître de lui-même, assidu à l'étude et à la prière, assistant tous les jours à la sainte Messe, s'approchant des Sacrements à toutes les fêtes, dédaigneux des platitudes et des courtisaneries, ne se permettant jamais un mensonge ou une parole malsonnante; un jeune homme qui rougit uniquement des compliments que lui attire sa beauté, qui n'a d'autre règle de conduite que les conseils de son père et de son Directeur spirituel, qui observe sans respect humain les jeûnes prescrits et s'en impose d'autres encore, surtout le samedi en l'honneur de Marie, qui évite les spectacles et s'enfuit à Milan, dans le calme reposant du foyer domestique, durant les folies du carnaval ; un jeune homme qui ne fait point parade de ses titres de noblesse et des honneurs de ses aïeux, qui sort indemne, comme il le dit lui-même, de l'arche de Noé au milieu du déluge universel de tant de vices [1]. Ce jeune homme n'est-il pas un admi-

[1] Barelli, vol. I, c. VI. — *Compendio*, p. 12.

rable fruit d'une éducation vraiment chrétienne ? Ne nous est-il point permis de voir, dans cette période de la vie d'Alexandre, un effet particulier de la Providence divine, toujours admirable dans les Saints, préparant le jeune étudiant à devenir un jour l'*Ange de Pavie* par son zèle et par sa doctrine, et à illustrer cette même Université en ramenant à une vie sérieuse et pure un grand nombre de jeunes gens ?





Eglise Saint-Barnabé, à Milan.

C'est de cette église qu'est venu aux Clercs Réguliers de Saint-Paul le nom de **BARNABITES**.



CHAPITRE III

Le triomphe de la grâce dans un cœur de dix-sept ans.

1551.

Le retour d'Alexandre à la maison paternelle fut un véritable triomphe pour ses excellents parents. Revoir ce fils si bien élevé, admirer sa noble prestance, sa florissante santé, ses entretiens modestes et agréables, mais par-dessus tout le retrouver toujours aussi pieux, aussi assidu à la prière et aux sacrements, remplit leur cœur d'une joie et d'un bonheur difficiles à décrire.

Dominique Sauli, plus enthousiaste que les autres, formait pour ce fils tant aimé les projets les plus magnifiques ; il allait le pousser dans la carrière de la magistrature, il le verrait briller à la cour de son seigneur et ami le duc de Milan ! Tout le monde lui faisait l'éloge de ce jeune homme à peine âgé de dix-sept ans et déjà si fort en philosophie et en droit ; on exaltait surtout sa vertu, l'estime que lui gardaient ses condisciples et ses maîtres : tous ses désirs allaient donc certainement se réaliser !

Mais Alexandre n'avait cure des louanges et des honneurs ; il faisait peu de cas de son esprit et des sciences acquises ; il éprouvait au contraire une indomptable aversion pour les grandeurs du monde, une sainte haine pour

les vices qui dominaient surtout dans la haute société ; il pensait sérieusement à son avenir, mais bien différemment du marquis son père.

Le vulgaire, nous pouvons même dire les trois quarts du genre humain, esclave des apparences, suppose que les richesses sont le meilleur moyen pour obtenir les honneurs et se procurer toutes les jouissances ; que la noblesse et la science partagent en deux catégories les heureux et les infortunés ; mais l'homme intérieur et spirituel, comme l'appelle saint Paul, voit et juge d'une manière bien différente ; en présence des joies mondaines, il regarde la sagesse humaine comme une folie, les richesses comme de la boue, les honneurs comme une pure vanité ; il se glorifie de ne rien savoir, de ne rien aimer et de ne rien suivre que le Sauveur crucifié.

Mais où trouver dans la ville de Milan, au commencement du XVI[e] siècle, les sages qui comprissent cette vérité ? Durant plus de trente ans, cet important duché avait été en proie à tous les maux : la guerre, la peste, la dévastation. Les Allemands d'abord, ensuite deux fois les Français, puis la Ligue, pendant quelque temps le duc Sforza, enfin le roi d'Espagne Charles V, l'avaient conquis et se l'étaient disputé comme une balle de jeu. Depuis cinquante ans l'Archevêque n'y résidait plus. Le culte divin était délaissé, les églises et les sacrements abandonnés, le peuple plongé dans l'ignorance et dans la débauche, les anciens Ordres religieux disparus ou bien relâchés par suite des malheurs du temps. Comment choisir une carrière, civile ou ecclésiastique, au milieu de ces ténèbres ?

Dans un quartier isolé de cette grande ville, à l'endroit qu'une pieuse tradition assure avoir été sanctifié par le séjour et la prédication de l'apôtre saint Barnabé, vivaient, depuis environ dix-huit ans, quelques pauvres prêtres qui

s'étaient réunis ensemble pour se dévouer sans réserve au service de Dieu et des âmes. On les voyait, à certains jours, sortir de leur humble demeure, pieds nus, une corde au cou, les épaules chargées d'une lourde croix ; ils s'arrêtaient au coin des rues, sur les places publiques, dans les carrefours ; la foule étonnée s'assemblait autour d'eux et ils lui parlaient de pénitence, du retour à Dieu, des devoirs de la vie chrétienne, expliquant de préférence la doctrine contenue dans les Epîtres de l'apôtre saint Paul et se livrant à des actes de mortification et d'humilité qui touchaient les plus insensibles.

La vie des prêtres *de Saint-Barnabé* était pauvre et mortifiée ; personne n'ignorait que plusieurs d'entre eux appartenaient à la première noblesse de Lombardie ; leurs prédications avaient déjà ramené bien des pécheurs à la pratique de la vertu. On accourait en foule dans leur église, malgré son éloignement du centre de la ville, parce que la propreté, la décence, l'ordre et la beauté des cérémonies faisaient un contraste frappant avec les autres temples du Seigneur, si tristement délaissés, à cette époque de décadence presque universelle [1].

C'est là qu'Alexandre Sauli avait rencontré son idéal : une société de personnes travaillant dans l'humilité, dans la pauvreté et dans l'esprit de sacrifice, à glorifier Dieu et à sauver les âmes.

A son retour de Pavie, il se mit à observer de plus près la vie de ces prêtres exemplaires qui desservaient l'église de Saint-Barnabé et chaque jour se faisait sentir en lui, plus vive et plus forte, la voix qui l'appelait à s'enrôler dans la Congrégation naissante des Clercs Réguliers de Saint-Paul. Il pensait bien que la profonde affection de son père serait un obstacle à son pieux désir, mais sa grande

[1] *Compendio,* p. 14.

humilité lui faisait surtout craindre d'être refusé par ces religieux si mortifiés, si zélés, si fidèles observateurs des conseils évangéliques. Avant de manifester son intention à ses parents, dans la crainte de susciter des oppositions inutiles, il résolut de s'en ouvrir à ces religieux eux-mêmes. Après les cérémonies de l'église, auxquelles il assistait pieusement, il abordait timidement tantôt l'un, tantôt l'autre des religieux ; il observait leur humilité, leur détachement du monde, leur obéissance et s'enflammait chaque fois d'un désir plus ardent de les imiter.

Enfin, le 12 avril 1551, poussé par le souffle divin, il déclara ouvertement son intention d'entrer dans la Congrégation des Barnabites.

Il serait difficile d'exprimer l'étonnement et la stupéfaction des bons serviteurs de Dieu à cette demande inattendue. Loin de s'en réjouir, comme pourraient le supposer les esprits prévenus contre la vie du cloître, ils lui présentèrent une foule d'objections. — Vous êtes trop jeune, disait l'un, et vous ne savez pas ce que signifie se consacrer au service de Dieu dans la vie religieuse. — Notre vie est trop sévère pour vous, disait un autre, notre pauvreté trop grande ; vous ne supporterez jamais les mortifications extraordinaires et les fatigues qui nous sont imposées. — Il n'est pas convenable, appuyait un troisième, qu'un jeune homme si noble, le fils du Président de Milan, destiné aux charges et aux honneurs les plus élevés, choisisse la dernière des Sociétés religieuses, encore inconnue et sous le coup de terribles persécutions. Pensez, observaient les plus prudents, que vous allez nous exposer à tous les ressentiments de votre père, si jamais nous avions l'audace de vous recevoir parmi nous.

Alexandre répondit modestement que toutes ces difficultés étaient pour lui autant de motifs pressants d'embrasser leur état de vie ; que l'humilité lui était très chère, qu'il

voulait à tout prix rester pur, afin de se rendre agréable à la très sainte Vierge Marie, qu'il n'avait cure des honneurs du monde, que son père se soumettrait à la volonté de Dieu, dès qu'elle lui paraîtrait évidente.

Le 24 avril, il renouvela sa demande en présence du P. Jérôme Marta, Supérieur, et des anciens de la maison. Quelqu'un ayant fait observer que la démarche du jeune homme pouvait bien cacher un but purement humain, tant elle paraissait invraisemblable, on répondit à Alexandre qu'il fallait réfléchir et attendre encore. Impossible de dire combien il en demeura peiné et humilié et avec quelle ferveur il redoubla ses prières et ses mortifications pour obtenir la grâce tant désirée.

* * *

C'était le 17 mai 1551, jour de la Pentecôte. Alexandre, persuadé intérieurement que le Saint-Esprit, en l'anniversaire de cette fête mémorable, aurait touché le cœur des religieux de Saint-Barnabé, se rendit chez eux avec son brillant costume de page, préparé tout exprès pour la réception solennelle du fils de l'empereur Charles V qui devait avoir lieu quelques jours plus tard, et renouvela ses supplications avec une touchante insistance. « Si Dieu « vous appelle vraiment, dit à l'improviste un des Pères « auxquels il s'était adressé, donnez-en la preuve ; faites « voir à tout le monde que vous préférez la mortification « de la croix de Jésus-Christ à tous ces vêtements splen- « dides et à la noblesse de votre famille. » En parlant ainsi, le religieux lui montrait du doigt une grande croix suspendue au mur, une de ces croix qu'ils avaient l'habitude de porter avec eux lorsqu'ils allaient dans les rues de Milan prêcher la pénitence au peuple.

Je ne sais si ce religieux fut inspiré de Dieu, mais Alexandre le fut certainement.

Comme s'il eût entendu directement la voix de Jésus-Christ : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se « renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me « suive », l'ardent jeune homme détache la croix du mur, l'embrasse avec amour et, la plaçant sur ses épaules, sort de la maison et se met en marche vers le centre de la ville.

Jamais on n'avait vu une procession plus émouvante. De toutes les rues voisines de Saint-Barnabé accouraient femmes et enfants attirés par la nouveauté du spectacle ; à mesure qu'il avançait, la foule devenait de plus en plus compacte : « C'est le fils du Président qui porte la croix ! » se disaient avec stupéfaction les nouveaux venus. Alexandre, les yeux modestement baissés, mais l'âme remplie de joie, avançait toujours, insensible aux risées et aux insultes de la populace aussi bien qu'à l'étonnement presque narquois des personnes bien élevées : admirable contraste de la splendeur des vêtements avec la nudité de la croix qui pesait sur les épaules du jeune noble !

Il arrive à la place dite *des Marchands*, l'un des endroits les plus fréquentés de la ville, presque en face la cathédrale. Il y avait foule ce jour-là. Un charlatan, monté sur des tréteaux, amusait la foule. Alexandre lui fait signe de descendre. Surpris à l'improviste et ne sachant ce qui allait arriver, le comédien obéit machinalement. Aussitôt Alexandre monte à sa place, plante la croix au milieu et se met à parler à la foule. L'émotion le gagne, sa voix devient perçante. Il parle de la vanité des choses de ce monde, de la brièveté de la vie, de la nécessité de faire pénitence ; il invite ceux qui l'écoutent à revenir à Dieu et à vénérer la croix, gage unique de notre salut. Chacune de ses paroles est une flamme. Les uns gardent le silence, les autres sanglottent et se frappent la poitrine. Tout l'auditoire est remué, ému, stupéfait.

Quand il eut cessé de parler, il prit de nouveau la croix sur ses épaules, descendit de sa chaire improvisée et reprit le chemin de Saint-Barnabé, suivi d'une quantité de personnes au milieu desquelles se distinguaient plusieurs de ses connaissances et de ses amis.



Alexandre Sauli, âgé de dix-sept ans, prêche la pénitence à la foule qui s'amuse.

L'exhortation du nouveau prédicateur produisit des fruits abondants. Un grand nombre de ses auditeurs voulut immédiatement se confesser, et durant plusieurs heures les religieux demeurèrent au tribunal de la pénitence pour y faire descendre le bonheur et la paix du Ciel sur des pécheurs jusque-là endurcis ou indifférents.

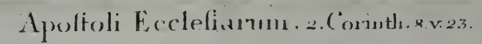
Mais Alexandre ne s'arrêta pas en si beau chemin. A

peine arrivé à Saint-Barnabé, il enleva son épée et la remettant aux familiers de sa maison qui l'avaient suivi : « Portez cette épée à mon père, dites-lui qu'à sa place « j'ai choisi la croix, que je suis résolu à la porter tou- « jours et que je ne quitterai plus cette sainte demeure. « Priez-le de me permettre de suivre la vocation que je « crois être la volonté de Dieu ; je ne cesserai de prier « pour lui, comme un fils très affectionné ; qu'il veuille « bien, en échange, m'envoyer sa paternelle bénédiction. »

Le marquis, déjà instruit par la voix publique de l'acte héroïque accompli par son fils, fut vivement ému en recevant son épée et son message, et se rendit aussitôt à Saint-Barnabé. Il voit la foule ramenée à Dieu par les paroles d'Alexandre, il entend de la bouche des religieux le récit détaillé de tout ce qui vient d'arriver ; puis le jeune homme accourt se jeter dans ses bras, le couvre de ses baisers et s'agenouille à ses pieds, le suppliant de le bénir. Au milieu de ses larmes et de ses sanglots, Dominique Sauli, adorant la volonté de Dieu qui se manifeste d'une manière si évidente, ne sait que redire ces paroles qui sortent à grand'peine de ses lèvres : « Le Seigneur m'avait « donné cet enfant, aujourd'hui je le lui rends ! »

On conserve soigneusement, à Saint-Barnabé, dans un cadre doré, la croix qui servit d'instrument au triomphe d'Alexandre ; une inscription latine en rappelle l'origine[1]. C'est en souvenir de cet acte héroïque que les postulants Barnabites inaugurent leur première probation, en portant eux aussi une longue croix sur les épaules, depuis l'oratoire intérieur jusqu'au chœur de l'église publique, pendant que l'on récite le psaume *Qui habitat* et des prières spéciales.

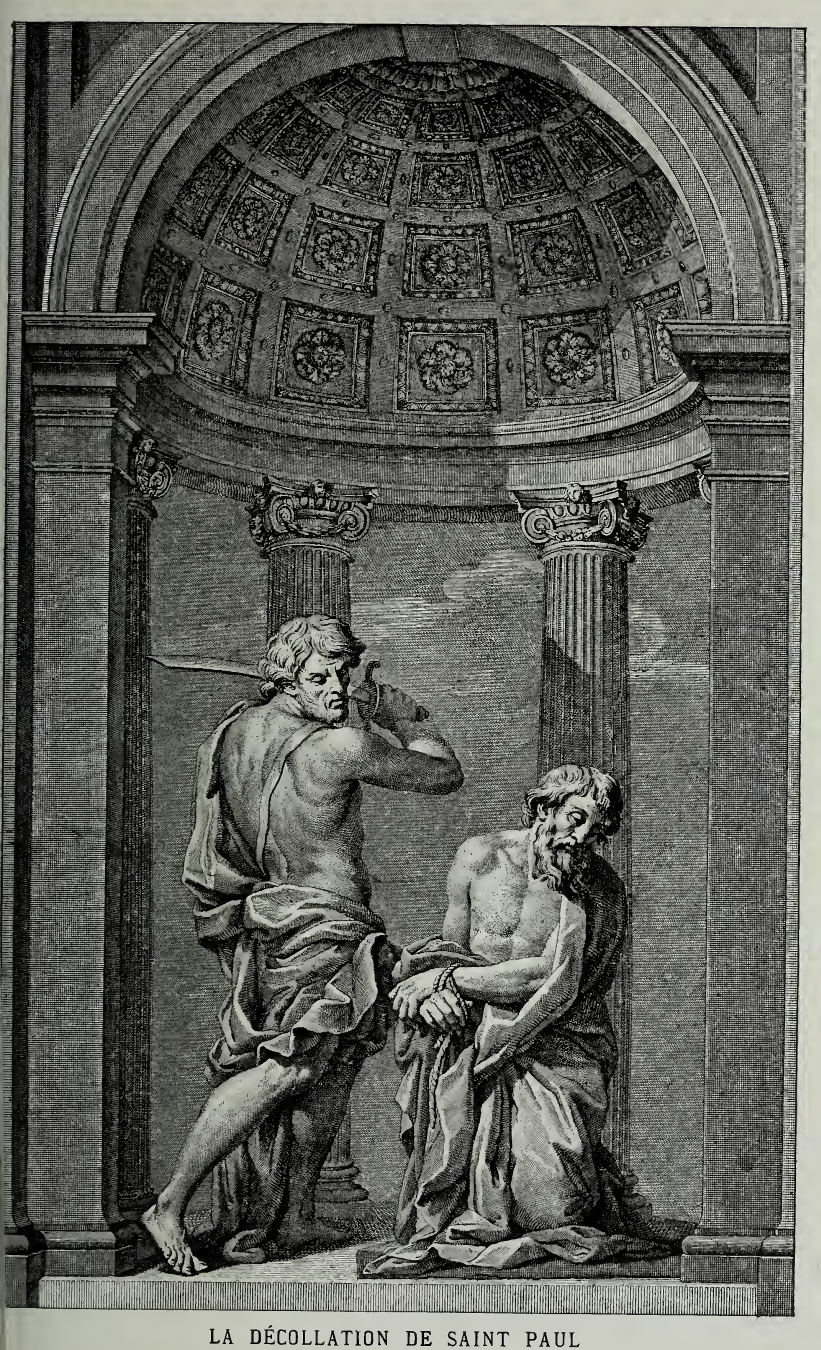
[1] Cruce hac humeris imposita — priusquam in Congregationem reciperetur — B. Alexander Saulius — hinc ad forum Mercatorum digressus — ibique de mundi contemptu — in magna civium frequentia — luculento sermone habito — æternæ salutis argumenta — proponebat — anno MDLI, ætatis suæ XVII — conditæ Congregationis XVIII.



B. ALEXANDER SAULI, Mediolanensis, Generalis Congregationis Cleric. Regul. S. Pauli. vulgò Barnabitarum, Primò Aleriæ in Corsica, dein Paviæ Episcopus, Corsicanorum Apostolus. Insignis humilitate. prægnantium et contra luem animalium Patronus.

C. R. S. C. a. ll. — J. Lauber Cath. Sc. et exc. A. V.

SADAG SC GENEVE



LA DÉCOLLATION DE SAINT PAUL

Groupe en marbre blanc, du célèbre sculpteur Algardi, dans l'église Saint-Paul bâtie par les Barnabites, à Bologne (Italie).

CHAPITRE IV

Préparation aux saints vœux.

1551-1554.

En proposant aux foules la parabole de la semence qui meurt sous le sillon du laboureur, Jésus-Christ proclamait la loi universelle du sacrifice. Il voulut s'y assujétir lui-même, et mourir, pour rendre la vraie vie au genre humain. Telle est la synthèse du mystère de la Croix : mourir pour vivre, rester enseveli et caché dans la terre, pour ressusciter ensuite et produire du fruit en abondance : « Si le grain de froment ne meurt pas, il demeurera seul ; s'il meurt, il portera des fruits au centuple. »

Alexandre avait subi l'épreuve demandée, en portant publiquement la croix sur ses épaules, bien résolu à vivre et à mourir sous son ombre tutélaire ; les Religieux de Saint-Barnabé se décidèrent alors à l'accepter, mais sans le dispenser en rien des règles qu'ils s'étaient prescrites pour l'admission des postulants. Malgré sa noblesse et ses qualités remarquables, malgré l'acte héroïque qui démontrait la sincérité de sa vocation, ils attendirent trois mois encore, comme pour tous les autres postulants, avant de le revêtir de l'habit religieux. On remplaça ses riches vêtements par une courte et mauvaise soutane de toile noire et on l'employa aux services les plus humbles. Ce dépouillement fut loin de déplaire au noble page ; il disait, au contraire,

n'avoir commencé la vraie vie qu'à dater de ce jour, selon cette belle maxime qu'il avait souvent sur les lèvres : *Honorer souverainement le Seigneur : esprit de persévérance et de perfection.*

Sous la sage conduite de son Directeur spirituel, le Père Jean-Pierre Besozzi, noble Milanais, Alexandre apprit à se servir utilement du grand levier de la perfection religieuse : la prière et la méditation ; il étudia attentivement toutes les Règles de l'Institut qu'il voulait embrasser, et, avec la ponctualité exemplaire du dernier des serviteurs, accomplit les services les plus fatigants qui lui furent confiés.

Au bout de trois mois de ce premier postulat, on lui accorda enfin la grâce de l'admettre à la vêture solennelle. Le Père Jérôme Marta, récemment élu Supérieur de la Congrégation, le revêtit de cet habit tant désiré : habit simple, pauvre et grossier, mais immensément plus précieux pour lui que l'habit riche et distingué dont il était revêtu trois mois auparavant, au jour de la Pentecôte. C'était le commencement de cette transformation, de cette mort après laquelle il soupirait depuis plus d'une année.

Ce n'est pas l'habit qui fait le moine, mais bien la vertu de l'homme intérieur, de l'homme spirituel décrit par saint Paul : Alexandre l'étudia et le pratiqua durant le noviciat. Il ne désirait rien pour lui-même et méprisait tous les biens de ce monde ; son unique ambition, toujours subordonnée à l'obéissance et au service de Dieu, était d'étudier, d'acquérir la science tant recommandée par l'apôtre saint Paul aux ministres sacrés. Sa belle intelligence, son court passage à l'Université, la grandeur du ministère auquel il était destiné pour le bien des âmes, lui devinrent un stimulant pour utiliser les moindres instants. Il s'en ouvrit à son Directeur, qui n'y vit aucune faute et se contenta de modérer ce désir, en lui indiquant

les livres qu'il pouvait lire et le temps qu'il pouvait consacrer à cette lecture. Le jeune novice s'en tint scrupuleusement à ces indications et quittait son livre au premier signal de la cloche, sans jamais se permettre de lire un mot de plus pour achever la période commencée. Il parvint de



Alexandre Sauli, novice.

cette manière à une sainte indifférence pour tous les emplois, se montrant disposé à travailler la terre comme un frère convers, à soigner le jardin ou à nettoyer l'étable, si l'obéissance lui eût assigné ces occupations pour toute la vie.

Un autre défaut, plus physique que moral, était une disposition au sommeil qui lui rendait extrêmement diffi-

cile l'obligation de se lever avant le jour pour réciter l'Office au chœur et pour la méditation. Afin de surmonter cette difficulté, il demanda à être chargé du soin de sonner le réveil de la communauté : toujours levé le premier, il se tenait auprès de la cloche un livre à la main, attendant le son de l'horloge. Il parvint ainsi à se contenter de quatre heures seulement de sommeil : tant était puissante l'énergie de son caractère.

Une certaine timidité naturelle, augmentée peut-être par son éducation très soignée, semblait l'éloigner des occasions de paraître en public et de se livrer aux mortifications qu'on avait coutume d'imposer aux novices, comme demander l'aumône à la porte de l'église, surveiller l'entrée de la maison, traiter avec les pauvres gens qui venaient à la sacristie, etc. Pour vaincre encore la nature de ce côté et faire croître en lui l'homme nouveau selon Jésus-Christ, le fervent novice accepta avec empressement d'aider le portier et le sacristain ; de se tenir, les jours de fête, à la porte de l'église, avec un habit tout rapiécé et la corde au cou pour demander l'aumône. Il parvint de la sorte en peu de temps à se mépriser lui-même, constatant par sa propre expérience combien il est plus doux d'être modeste et abject dans la maison du Seigneur que d'habiter dans les palais des grands de la terre.

Si cette vie n'était pas une vraie mort, c'était comme une agonie spirituelle qui préparait la mort, pour revivre à la vie de Jésus-Christ ; c'était l'application intérieure de cette croix qu'Alexandre avait portée sur ses épaules, pour la traduire perpétuellement dans sa conduite ; c'était ce *quotidie morior*, ce *souffrir et non pas mourir* que cherchaient les grands Saints, non point par illusion, non point par erreur, comme disent les gens du monde, mais volontairement, avec réflexion, éclairés par cette lumière céleste que ne savent ni voir ni comprendre les insensés.

Nous avons déjà dit un mot de l'amour d'Alexandre pour la belle vertu qui nous rend semblables aux Anges ; cet amour s'accrut encore durant le noviciat par l'exercice plus parfait des mortifications, non seulement spirituelles mais aussi corporelles, qui protègent le beau lis de la pureté. Après avoir connu les pénitences conseillées ou prescrites par sa Règle, il se mit à mortifier son corps par le cilice et de fréquentes disciplines, par des jeûnes rigoureux et des abstinences prolongées, que la discrétion de ses supérieurs dut absolument modérer. Les yeux toujours modestement baissés, il ne prêtait d'attention qu'aux choses spirituelles, et à ceux qui l'invitaient à parler davantage pendant les récréations, il répondait humblement : « J'ai plus besoin d'apprendre que d'enseigner. »

Quant à la pauvreté, il en donna un bel exemple lorsque le Marquis son père lui ayant envoyé un ameublement complet pour sa cellule, il supplia les supérieurs de ne point l'accepter et de lui laisser les pauvres objets qu'il y avait trouvés en y entrant. Comme on l'invitait un jour à prier pour la guérison d'une personne dont les aumônes étaient d'un grand secours à la communauté : « Je prierai certainement pour ce bienfaiteur, répondit-il ; mais je ne crains pas la pauvreté, car j'ai embrassé la vie religieuse précisément pour ne jamais jouir de mes aises en ce monde. »

Que dire encore de l'esprit d'oraison dont il était rempli ? A mesure que l'homme intérieur se perfectionnait en lui, Dieu se communiquait à lui d'une manière plus intime par des clartés plus vives, par une abondante effusion des dons de son saint amour. C'était surtout dans la sainte Communion qu'il goûtait les douceurs ineffables dont Dieu pénètre les âmes qui ne désirent que lui. Souvent alors son visage paraissait tout en feu et il déclara confidentiellement à son Directeur spirituel qu'il entendait fréquemment retentir au fond de son cœur des paroles comme celles-

ci : *Alexandre ! Alexandre ! ton cœur doit être tout à moi, et à moi seul : Alexandre, il n'est aucune voie de perfection que tu ne doives parcourir* [1].

* * *

Après ce que nous venons de raconter, on pourrait croire que tant de vertu et de perfection valurent à Alexandre la grâce d'abréger le temps de son noviciat et d'avancer l'heure bénie de sa mort mystique par la profession solennelle des vœux perpétuels. Il n'en fut rien. Les humbles Barnabites procédaient avec lenteur, instruits à l'école de leur saint Fondateur, qui n'avait cessé de prêcher Jésus crucifié et voulut que l'humilité et la mortification devinssent l'honneur et la caractéristique des Clercs Réguliers de Saint-Paul ; ils ne cherchaient pas tant à multiplier leur nombre qu'à former des saints. L'Eglise n'avait pas encore fixé à une année la durée du noviciat pour tous les Ordres religieux, et nos Pères attendirent trois ans entiers avant d'admettre à la profession ce novice exemplaire et bien digne d'une exemption. Alexandre, malgré son vif désir de briser tous les liens qui l'attachaient au monde, pour se donner irrévocablement à Jésus-Christ, ne fit aucune démarche pour sortir du noviciat ; aux chapitres et aux conférences où les religieux viennent s'accuser de leurs fautes extérieures, il savait trouver chaque fois de quoi s'accuser et s'humilier.

De cette longue attente avant la profession, il nous semble utile d'indiquer une autre raison qui honore grandement la prudence de nos anciens Pères. Ils tenaient, avant tout, à constater la sincérité de la vocation des novices, à s'assurer que ces jeunes plantes pourraient résister aux plus violents orages qui parfois viennent

[1] Gerdil, *Vie*, ch. IV.

fondre à l'improviste sur les Ordres religieux. Et c'était précisément le cas pour les Barnabites. Depuis trois ans, la jeune Congrégation était en butte à la plus terrible bourrasque qu'elle ait jamais essuyée. Comme elle s'efforçait de plaire à Dieu, surtout par les Missions en diverses villes d'Italie, elle déplut aux mondains et il fallut que la tentation l'éprouvât dès sa naissance. On traita d'abord de folie la vie régulière et pénitente des nouveaux religieux ; leur ardeur à combattre le vice par la parole et par l'exemple irrita les joyeux viveurs ; du mépris on passa à la persécution et à la calomnie. Un genre de vie digne des temps apostoliques parut une nouveauté suspecte et dangereuse. On noircit les intentions de ces fidèles ministres de l'Evangile. On les accusa de couvrir, sous des dehors imposants de piété, des doctrines contraires à la pureté de la foi ; ils furent traités de séducteurs et insultés par la populace. Pour les perdre sans ressource, des persécuteurs cruels et implacables s'efforcèrent d'attirer sur eux l'indignation et les foudres du Saint-Siège. Le Commissaire Général du Saint-Office était alors Michel Ghislieri (plus tard saint Pie V). Il exerçait ce difficile ministère avec une inviolable intégrité, et on savait que son zèle uni à sa charité était l'asile de l'innocent et la terreur du coupable. Il examina donc la cause des serviteurs de Dieu avec autant de rigueur que de circonspection. L'imposture fut confondue, et l'innocence des accusés, constatée par l'oracle du Souverain Pontife Jules III, leur mérita une plus grande estime et une plus grande confiance de la part du public.

Cependant, cette épreuve servit à séparer dans la Congrégation la paille d'avec le bon grain. Les faibles, les relâchés, les indécis, épouvantés par la violence de l'orage, abandonnèrent les Barnabites, de peur d'être enveloppés dans la disgrâce dont ils étaient menacés. Les forts, au contraire, comme le bon grain enseveli dans la terre,

attendirent en paix l'heure marquée par le Seigneur, pour être délivrés de l'opprobre et produire des fruits abondants dans le champ du divin Maître. Parmi ces derniers, et le premier d'entre eux, se trouvait notre Saint. Jeune encore et libre de tout engagement, instruit par quelques novices, qui se retirèrent ensuite, de la tempête qui battait son plein, il persévéra courageusement dans sa vocation, attendant avec patience la fin de l'orage. Le calme qui suivit bientôt fut une bien douce récompense pour l'humble Institut qui ne cherchait que la gloire de Dieu et de son saint Nom [1].

La constance héroïque du fervent novice décida enfin les Pères à l'admettre à la profession. Dans les différents scrutins d'usage, on ne trouva à lui reprocher, durant ces trois ans, que son très grand amour pour l'étude et une parole un peu vive qui lui était échappée dans la conversation.

Alexandre se prépara au grand acte de son immolation mystique par une retraite de vingt-huit jours. Il eut lieu le 29 septembre de cette même année 1554, en la fête de l'Archange saint Michel, le prince invincible des armées du Seigneur, sous la protection duquel le jeune Profès plaça la vie nouvelle qu'il commençait en ce jour.

Tous nos lecteurs ne connaissent peut-être pas le rite que nous suivons dans l'admission d'un novice à la profession solennelle. C'est une cérémonie très pieuse et très émouvante. Les prières qui précèdent, l'exhortation du Supérieur qui reçoit les vœux, la bénédiction de l'habit dont on revêt le nouveau profès, l'invocation solennelle de l'Esprit-Saint, mais surtout le drap mortuaire dont on recouvre le novice étendu par terre, en plaçant à sa tête et à ses pieds un cierge allumé, comme s'il s'agissait d'un

[1] Gerdil, *Vie,* chap. IV. — Barelli, *Mémorie.* Vol. I, lib. VI, c. III, n. 10.



SAINT ANTOINE-MARIE ZACCARIA,
Fondateur des Barnabites et des Angéliques de Saint-Paul.

mort véritable, pendant que le chœur alterne les litanies des Saints : tout cela est profondément touchant. C'est, en effet, une vraie victime spirituelle immolée au Seigneur par la mort mystique des saints vœux; une victime qui renonce entièrement au monde et à ses biens par le vœu de pauvreté, qui dit adieu à tous les plaisirs des sens par le vœu de chasteté, qui renonce à sa volonté propre par le vœu d'obéissance. Quand cette cérémonie est accomplie, on enlève le drap mortuaire, on ordonne au novice de se relever, il approche de l'autel, lit, devant le Supérieur, l'acte de sa profession écrit de sa main, et s'engage à l'observer toute sa vie [1].

Après ses vœux, Alexandre fit une renonciation authentique de ses droits sur la succession de son père, se réservant uniquement une pension de soixante écus, sa vie durant, pour subvenir aux besoins de la Communauté de Saint-Barnabé qui devait l'entretenir [2].

Tout ce que nous venons de raconter démontre surabondamment le désintéressement de nos anciens Pères dans l'acceptation des novices les plus recommandables, leur attention à respecter la liberté de chacun et à s'assurer de leur vocation par des épreuves longues, pénibles et solennelles, comme ils le firent pour l'angélique Alexandre Sauli. Si donc les religieux renoncent au monde, c'est parce qu'ils le veulent bien : ils n'y sont pas poussés par les illusions d'un avenir joyeux; s'ils meurent au monde, ils le font pour vivre d'une vie meilleure, pour accomplir noblement et volontairement leur sacrifice pour l'amour de Dieu, en acceptant à l'avance toutes les épreuves de la vie et bien résolus à se consacrer entièrement au salut du prochain. Celui qui serait étonné ou bien sourirait de ce drap mortuaire qu'on emploie à la cérémonie de profession,

[1] *Cæremoniale.*
[2] Gerdil, *Vie*, pag. 22.

montrerait qu'il n'a jamais lu, et bien moins encore médité la sublime doctrine de saint Paul. L'Apôtre a écrit que tous les chrétiens doivent se considérer comme morts au monde et vivre une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ; que nous avons tous été baptisés dans la mort du Rédempteur et ensevelis avec lui. Ces morts spirituels, surtout les religieux, sont-ils injustes envers eux-mêmes, inutiles ou dangereux pour la société? Alexandre Sauli va nous l'apprendre. Il fut d'abord comme le grain de blé caché dans la terre, mais ensuite il devint le pain spirituel et matériel d'un nombre incalculable de pauvres qui, sans lui, auraient en vain demandé le plus faible secours aux viveurs et aux jouisseurs du monde [1].

[1] *Compendio,* pag. 28.



CHAPITRE V

Premières fleurs et premiers fruits.

1554-1557.

Comme si la longue épreuve du Noviciat n'était pas suffisante, on impose encore un second noviciat aux jeunes profès, afin qu'ils puissent se perfectionner dans la vertu, se préparer, par l'étude et l'action, aux exercices du saint ministère auxquels les Supérieurs jugeront à propos de les appliquer.

On permit à Alexandre de reprendre le cours interrompu de ses études : interruption qui lui avait coûté un si rude effort de volonté.

L'ardeur avec laquelle il s'appliqua à l'étude n'était pas, chez lui, l'effet d'une simple curiosité, mais le fruit de l'obéissance et du devoir. Comme par le passé, il fut l'homme d'un seul livre, livre indiqué par ses Supérieurs : la *Somme* de l'angélique docteur saint Thomas d'Aquin. Il la possédait si complètement, que ses compagnons disaient en plaisantant, qu'Alexandre aurait pu la reproduire tout entière, si jamais elle eût été perdue ou détruite. Sa parfaite exactitude dans l'observance des Règles lui fit confier la charge de sous-directeur des étudiants et il en éprouva une grande joie, pour cette unique raison que cette charge l'obligeait à donner aux autres l'exemple d'une plus parfaite exactitude et d'une perfection plus achevée.

Pour le disposer au ministère sacré de la parole, on lui fit préparer de courtes instructions qu'il devait débiter au réfectoire, durant les repas, dans les grandes solennités et aussi les vendredis de Carême, sur la Passion de Notre-Seigneur, son thème favori ; et on reconnut dès lors quel excellent prédicateur il deviendrait un jour. Il fut ordonné sous-diacre aux Quatre-Temps de décembre 1554, et promu au diaconat, l'année suivante, aux Quatre-Temps de juin. La discipline de l'Eglise, établie par le Concile de Vienne, qui permettait de recevoir le premier de ces Ordres à dix-huit ans et le diaconat à vingt ans, subsistait encore ; et au moyen des dispenses ordinaires on pouvait être ordonné à vingt-deux ans *accomplis*. On résolut d'en profiter pour Alexandre. Le Supérieur ordonna donc des prières à toute la communauté et fit offrir le jeûne de l'Avent, pour implorer les lumières du Seigneur sur une délibération d'une si haute importance. Il chanta lui-même la Messe solennelle du Saint-Esprit le jour où devait se réunir le Chapitre. On proposa avec Alexandre un autre profès plus ancien que lui et très vertueux. Il fut résolu qu'on demanderait la dispense pour Alexandre et qu'on différerait pour l'autre. A cette nouvelle Alexandre se précipite dans la salle capitulaire, se jette à genoux devant les Pères assemblés, prie et supplie qu'on ne fasse pour lui aucune exception, exagère son indignité en pleurant à chaudes larmes. Ces humbles sentiments ne firent que confirmer les Pères dans leur première résolution, et on obtint la dispense[1]. Admirables luttes que celles des Saints ! Plus leurs mérites s'accroissent, plus ils s'humilient et s'abaissent. Que le monde serait bien plus heureux, s'il savait se modeler sur eux !

Ne pouvant se soustraire à l'honneur du sacerdoce, Alexandre employa le temps qui lui restait à l'oraison, aux

[1] Gerdil, *Vie,* page 24 ; Grazioli, cap. IV.

plus humbles occupations, à l'exercice plus assidu de la mortification. Il fut ordonné prêtre le samedi *Sitientes*, 21 mars 1556. L'Evêque qui lui imposa les mains fut attendri et édifié de la tenue recueillie du nouvel ordinand, et affirma avoir éprouvé une extraordinaire consolation intérieure chaque fois qu'Alexandre se présenta devant lui, pendant la cérémonie.

Après l'Ordination, on attendit un certain temps avant de fixer le jour de la première messe. C'était un usage observé chez les Barnabites en souvenir de leur fondateur, saint Antoine-Marie Zaccaria qui, en cette circonstance solennelle, après avoir attendu lui-même plusieurs jours, fut favorisé de la présence visible d'une multitude d'anges adorateurs. Le nouveau prêtre monta au saint autel pour la première fois le dimanche *in Albis*, octave de Pâques. Sa ferveur et sa dévotion éclatèrent par des marques sensibles et par les larmes abondantes qu'il répandit ; ses confrères, ses parents, tous les assistants en furent émus et touchés de componction.

La transformation intérieure qui s'opérait en lui, comme un germe de vie nouvelle, avant de se manifester au dehors, lui demanda, comme préparation, un grand sacrifice de sa volonté. On exigea qu'il soutînt un examen public de philosophie et de théologie, en présence d'un auditoire nombreux et choisi. Les thèses présentées furent au nombre d'environ *deux cents* et le succès dépassa toutes les espérances. Il dédia son travail à Pierre Arrigoni, président du Sénat de Milan ; l'épître dédicatoire marque un esprit délicat et solide et un bon goût de latinité. Inutile d'ajouter qu'à cet examen intervint le marquis Sauli, avec la fleur du Sénat, de la noblesse, des chevaliers et des savants de Milan ; de l'avis de tous, ce n'était pas un disciple que l'on venait d'entendre, mais un maître déjà consommé dans l'art d'enseigner. Or, cet acte fit resplen-

dir, d'une manière singulière, l'humilité et la modestie d'Alexandre, puisqu'il ne consentit à cette dispute publique que pour plaire à Dieu et pour obéir à ses Supérieurs.

On le destina alors à prêcher les jours de fête, après Vêpres, dans l'église de Saint-Barnabé. C'étaient, suivant l'esprit et l'usage de l'Institut, des discours pour servir d'explication aux Epîtres de saint Paul. Bien que doué de tous les talents propres à le faire briller dans la chaire, il ne chercha point à s'attirer les applaudissements ni à flatter les oreilles par un verbiage harmonieux. Il ne voulait qu'instruire, émouvoir et édifier. Il allait puiser aux sources sacrées de la sainte Ecriture et des saints Pères les vérités qu'il était chargé d'annoncer ; il s'en nourrissait dans la méditation et ne s'occupait que du soin de les rendre avec ordre et clarté. Persuadé que le moyen le plus efficace, pour un prédicateur, de convertir les âmes, était l'esprit d'humilité et de mortification, il se préparait à ses sermons par des actes de vertu variés à l'infini, comme de lire ou de servir à table, laver la vaisselle ou porter du bois à la cuisine ; il ne voulait aucune exemption et accomplissait, au contraire, les moindres règles avec la plus scrupuleuse exactitude [1].

Aussi, uniquement occupé de la grandeur de son sujet, il prêchait avec aisance et dignité, évitant l'enflure et l'affectation. Rempli de l'esprit de charité, ses discours en recevaient une onction touchante, et il inspirait les sentiments de componction dont il était lui-même si vivement pénétré. On accourait en foule à ses sermons, et plusieurs âmes y recevaient la grâce d'une sincère conversion.

Une des plus remarquables fut celle d'une jeune veuve qui aspirait à de nouvelles noces et cherchait à relever ses dons naturels par une mise très recherchée et par une vie

[1] Grazioli, *Vita*, liv. I, ch. IV.

mondaine, sans toutefois dépasser les limites d'une certaine bienséance. Le Seigneur, qui avait des desseins de miséricorde sur cette âme, la conduisit un jour à Saint-Barnabé, à l'heure du sermon d'Alexandre. Le serviteur de Dieu parlait précisément ce jour-là de la mortification chrétienne tant recommandée par Jésus-Christ qui nous a donné l'exemple ; il disait à ses auditeurs qu'il est inconvenant pour un chrétien de porter publiquement et jusque devant les autels, sous les yeux d'un Chef couronné d'épines, des vêtements luxueux et peu modestes et de s'offrir de la sorte comme une victime enguirlandée à l'esprit d'orgueil et de licence. La jeune femme entendant, à l'improviste, ces graves avertissements et saisie d'une confusion salutaire, commence à verser des larmes et à pousser des soupirs ; elle s'arrache de la tête et jette au loin la parure mondaine qui semblait, en ce lieu, une insulte à l'humiliation du Sauveur crucifié. Elle rentre chez elle entièrement convertie, vend ses plus riches vêtements et en distribue le prix aux pauvres, bien résolue de montrer à l'avenir, par la modeste simplicité de son habillement, le renoncement solennel que font les chrétiens aux vanités du monde dans le baptême, et dont la plupart se souviennent si peu.

La suite fit bien voir la sincérité de sa conversion. La première fois qu'elle dut sortir du logis, elle se revêtit d'un habit modeste, bien différent de ceux qu'elle avait portés jusque-là. Le démon du respect humain lui livra, en cet instant, un furieux assaut en excitant en elle une vive crainte de devenir l'objet des railleries du monde et de le divertir à ses dépens. Trois fois elle s'arrêta sur le seuil de la porte et trois fois elle retourna en arrière, sans savoir à quoi se résoudre. Avec le secours de Dieu, elle surmonta enfin cette tentation délicate ; l'amour de Jésus-Christ demeura vainqueur en cette âme généreuse ; elle mena, à

partir de ce jour, une vie humble et mortifiée qui devint pour toute la ville un touchant et précieux exemple.

Cette jeune veuve s'appelait Marthe *Piantanida*. Sous la direction des religieux de Saint-Barnabé, elle rassembla dans sa maison un certain nombre de jeunes filles pieuses qui vivaient avec elle dans la plus exacte régularité. Elles prirent dans la suite la résolution de former une communauté et reçurent le voile des mains de saint Charles Borromée qui les trouva très solidement instruites dans les voies de la perfection. Telle fut l'origine du monastère de Sainte-Praxède, l'un des plus célèbres et des plus austères de la ville de Milan, dont l'existence fut un des plus grands sujets de consolation pour le saint Archevêque et qui se maintint toujours dans une grande réputation de sainteté[1].

Alexandre continua ainsi, pendant près de deux ans, l'œuvre salutaire de la prédication, sans interrompre pour cela ses études théologiques et sans se relâcher en rien dans les pratiques de l'observance et de la mortification. Semblable au grain de blé jeté en terre, il commençait à pousser des feuilles et à donner des fruits. Avec lui, l'humble Congrégation des Barnabites, décimée dans les récentes persécutions dont nous avons parlé, allait bientôt franchir les murs de Milan, non seulement enracinée dans un profond amour du divin Crucifié, mais encore riche de la science et de la doctrine qui honorent le ministère sacerdotal et conduisent à cette science éminente, prêchée par saint Paul, à la vraie science des Saints.

[1] Gerdil, *Vie*, ch. v.



SAINT ANTOINE-MARIE ZACCARIA

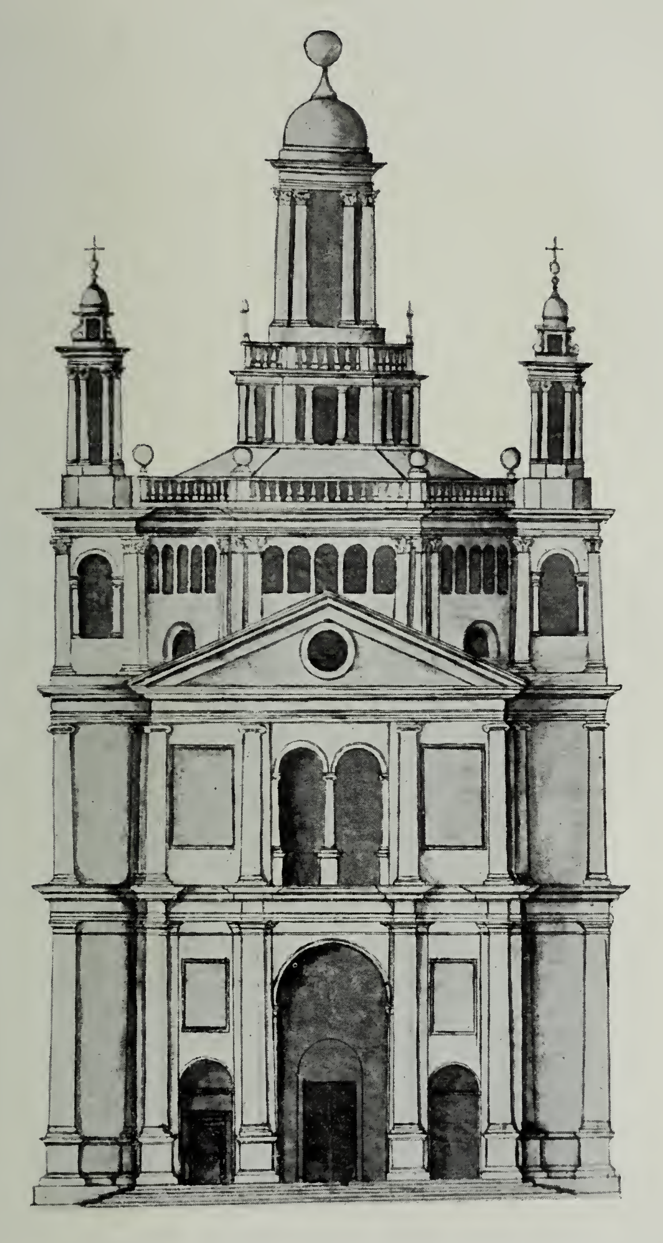


Le premier, comme l'établissent des témoignages solides, il conçut le projet d'un Triduum d'adoration solennelle, en l'honneur de la sainte Eucharistie.

(Bulle de Canonisation.)

Il s'employa à réveiller et à augmenter partout l'amour de Jésus, caché dans le Très Saint Sacrement ; aussi est-ce à lui qu'on attribue l'origine du pieux usage d'exposer solennellement, pendant trois jours, à l'adoration des fidèles, la sainte Hostie, en l'élevant sur un trône.

(Décret sur l'authenticité des trois miracles.)



Pavie. — Eglise de Canepanova. Dessin de Bramante d'Urbino. 1495. Actuellement les ornements des tours et de la coupole ne sont pas encore achevés.

CHAPITRE VI

Alexandre Sauli à Pavie.

1557-1567.

En mars 1557, les Barnabites, cédant à des instances réitérées et pressantes, vinrent s'établir à Pavie, ancienne capitale du royaume des Lombards.

On conservait dans cette ville une image miraculeuse de la sainte Vierge peinte autrefois sur un pan de muraille du palais des Canepanova [1], et qu'on avait transportée ensuite dans un petit oratoire. La duchesse *Bonne* de Savoie, mère de Jean Galéas Sforza, duc de Milan, et Isabelle d'Aragon, épouse de Jean Galéas, avaient fait vœu d'y élever une église plus magnifique, afin d'obtenir, par l'intercession de Marie, la guérison de ce prince. Cette église fut, en effet, bâtie d'après les dessins du fameux *Bramante* et desservie par quelques prêtres séculiers.

C'est ce précieux monument que la ville de Pavie voulut confier aux Barnabites. Ils consentirent à l'accepter, en raison des avantages que l'Université leur fournirait pour l'instruction des jeunes Religieux et surtout parce qu'ils y trouveraient une occasion de développer et de répandre

[1] De cette illustre famille était sorti le célèbre Pierre, Evêque de Pavie, qui devint Pape sous le nom de Jean XIV (Crollalanza).

le culte de la très sainte Vierge spécialement honorée dans ce petit sanctuaire [1].

On choisit, pour cette nouvelle fondation, deux religieux des plus distingués, Jean-Pierre Besozzi et Paul-Marie Omodei, et on leur adjoignit le jeune Alexandre Sauli dont les vertus religieuses et la doctrine devaient être d'un grand secours en ces difficiles commencements. Ils emmenèrent avec eux le jeune profès Pierre d'Alessano, architecte très entendu, qui disposa, comme il convenait, l'habitation des nouveaux venus et fit reprendre les travaux de l'église, en sorte qu'elle put être consacrée quelques années après, en mai 1564 [2].

Alexandre, aussitôt arrivé à Pavie, continua à prêcher et à confesser. Il se fit tout à tous, instruisant les enfants et les simples, visitant les malades dans les hôpitaux et dans les prisons, assistant les mourants. Des personnes de toute condition s'empressèrent de se mettre sous sa conduite et lui confièrent la direction de leur conscience. Le nombre en devint si grand, qu'il se vit obligé d'établir deux Congrégations distinctes, une pour les hommes et l'autre pour les femmes, afin de faciliter à tous l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

Deux moyens principaux furent employés par nos Pères pour hâter le renouvellement religieux : la fréquentation assidue des Sacrements, alors presque complètement négligés, et la fondation des écoles de la Doctrine chrétienne (catéchismes) dont le Père Omodei fut le principal promoteur. Alexandre allait dans les rues chercher les enfants abandonnés, les attirait avec douceur, leur faisait apprendre et goûter, avec un tact admirable, les salutaires maximes de la religion. Il réveilla le zèle de quelques bons ecclésiastiques qui se firent un devoir de le seconder dans

1 Gerdil, *Vie*, ch. VI.
2 Gobio, *Vita del Ven. Besozzi*. Milano, 1861.

cette excellente œuvre de charité. Le diocèse tout entier vit bientôt s'établir ou revivre dans chaque paroisse l'œuvre des catéchismes. A Pavie, l'évêque donna aux Barnabites les bâtiments de la petite église paroissiale des saints Sixte



Alexandre Sauli enseigne le catéchisme aux enfants.

et Modeste, pour y tenir les assemblées. Le meilleur éloge que l'on puisse faire de cette institution, c'est de dire qu'elle subsiste encore aujourd'hui sur le même pied et qu'elle ne cesse de produire des fruits abondants de salut.

Deux ans après, en 1559, les Supérieurs envoyèrent à Pavie les jeunes religieux pour les études de philosophie et

de théologie et Alexandre fut chargé de les instruire et de les diriger ; il le fit au prix de très grandes fatigues qui ne parvinrent jamais à lasser ce maître infatigable. Il trouvait encore le moyen, entre ses leçons, de donner des répétitions de grec et de Droit canon. C'est ainsi que sous la sage et judicieuse direction d'Alexandre, se formèrent des hommes vraiment doctes et exemplaires, dont la conversation intéressait et édifiait, et qui plus tard furent choisis pour fonder de nouvelles Maisons en d'autres pays.

* * *

Comment redire maintenant le grand bien que fit le serviteur de Dieu aux étudiants de l'Université ? Il semblait avoir reçu du Ciel le don de se faire aimer des jeunes gens. Quand on l'avait vu une seule fois, on ne savait plus se détacher de lui.

L'Université de Pavie était à cette époque très fréquentée et le rendez-vous de professeurs éminents qui enseignaient avec une incontestable supériorité les éléments de toutes les sciences à une jeunesse avide de savoir. Mais, d'un autre côté, la licence des mœurs n'avait pas de frein. Pavie, encombrée de soldats, et sans cesse traversée par des étrangers qui étaient loin de donner l'exemple des bonnes mœurs, présentait de grands dangers pour la jeunesse. Les étudiants, par forfanterie ou par amour des plaisirs, contribuaient puissamment à la corruption générale [1]. A travers toutes ces turpitudes, la vertu d'Alexandre Sauli brille d'un plus vif éclat, et ressemble à ces météores brillants qui s'arrêtent un instant à l'horizon et laissent après eux des rayons de lumière qui durent indéfiniment.

Notre saint religieux parvint à retirer un grand nombre

[1] Moiraghi, p. 14.

d'étudiants de la vie licencieuse qu'un préjugé absurde faisait presque regarder comme l'apanage de leur profession. Les uns, touchés de la sainteté de sa vie, se mirent sous sa direction ; d'autres, attirés par la réputation de son savoir, recoururent à lui pour être instruits. Il se servit de cet attrait pour les porter à la piété. Il raconte lui-même que dix étudiants s'étant adressés à lui pour être exercés sur les matières dont ils prenaient des leçons à l'Université, il ne voulut commencer cet exercice qu'après les avoir disposés à se confesser et à communier, *afin,* disait-il, *que tout se fît au nom du Seigneur,* et il les recommanda aux prières de la communauté de Saint-Barnabé. Ses pieuses exhortations, toujours faites avec le tact et les belles manières qu'il tenait de son éducation première, ne restaient jamais infructueuses, et quelques-uns poussèrent la ferveur jusqu'à demander d'être reçus dans la Congrégation. Alexandre, guidé par sa propre expérience, éprouvait ces vocations avec beaucoup de soin et ne favorisait que les sujets dont il prévoyait la persévérance et la perfection.

Un jeune étudiant, après avoir mené une vie très dissipée, vint se présenter à lui pour prendre l'habit religieux. Le serviteur de Dieu lui demanda le motif de cette résolution. *C'est,* répondit-il, *parce que, connaissant ma facilité à suivre l'impression de l'exemple, j'espère qu'il me sera aisé de me redresser et de bien vivre, lorsque je serai avec des gens de bien.* Cette réponse ingénue fit grand plaisir à Alexandre. Il conseilla au jeune homme quelques pratiques de piété que celui-ci adopta avec une remarquable promptitude. Il continua de le voir et de le diriger et, sans les bruits quelque peu fâcheux qui avaient couru sur son compte, il aurait consenti à le recevoir au nombre des novices, *parce que,* disait-il, *la flexibilité de cet âge et la miséricorde de Dieu qui m'a retiré moi-même de mes égarements, me donnent lieu de concevoir la même espé-*

rance pour lui. Admirable humilité des Saints ! et en même temps précieux enseignement qui nous montre combien il est important de garantir les jeunes gens de la contagion du mauvais exemple, et combien, d'autre part, le bon exemple peut avoir d'influence pour ramener dans le chemin de la vertu ceux qui en sont sortis [1].

Parmi les jeunes gens qui s'attachèrent particulièrement à Alexandre, il convient de placer au premier rang Joffrède Asinari des comtes de Saint-Marsan, déjà très instruit dans la langue grecque, qui entra ensuite dans notre Congrégation où il prit le nom de Grégoire et devint un des plus intimes confidents de saint Charles Borromée ; Jérôme Maletta, noble Milanais, qui finissait son cours de droit ; Jean-Nicolas Fiamberti, d'une des premières familles de Pavie. Pour ces étudiants, Alexandre établit en 1560, sous le vocable de l'Annonciation de la très sainte Vierge, une Académie longtemps florissante, où s'exerçaient à la piété et à la science les esprits les plus distingués de la fameuse Université de Pavie [2].

Au milieu de tant d'occupations, notre Saint ne négligea jamais les devoirs qu'il avait à remplir envers la Communauté, dont il exerça les différentes charges. Il acheva et orna la nouvelle église, enrichit la bibliothèque à laquelle il assigna, du consentement des Supérieurs, une pension viagère de cinquante écus, que le marquis son père voulait lui faire accepter pour son usage. Obéissant jusqu'au scrupule, il demandait les moindres permissions. On conserve à Saint-Barnabé une lettre d'excuses au Père Général, dans laquelle il demande pardon d'avoir écrit un billet sans la permission du supérieur local de Pavie, ajoutant que c'était la première fois qu'il tombait dans pareille faute et qu'il espérait bien que ce serait la dernière.

[1] Gerdil ; Grazioli.
[2] Moiraghi, p. 40

Elu Supérieur de la maison, il eut toujours devant les yeux la maxime de l'Evangile, que celui qui est le premier doit se faire le dernier ; tâchant d'imiter le Sauveur qui était venu, non pour être servi, mais pour servir. Un jour, appelé à la porte pour recevoir une voiture de blé que son père envoyait à la Communauté, tandis qu'on voulait aller chercher des portefaix pour le transporter : *Laissez*, dit-il, *c'est à nous de montrer notre reconnaissance pour ce présent de la bonne Providence ;* puis, s'emparant lestement d'un sac de blé, il le chargea sur ses épaules. Electrisés par son exemple, les autres religieux se mirent à sa suite et en un instant les sacs suivirent la route tracée par l'humble Supérieur [1].

[1] Gerdil, ch. VI.



CHAPITRE VII

Alexandre Sauli professeur.

1557-1566

Le bon grain, jeté dans un terrain fertile et alimenté, comme le dit Jésus-Christ, par le trésor d'un bon cœur, pousse sa tige et forme l'épi qui donnera, en son temps, cent pour un. Ainsi Alexandre, sans cesse attentif à imiter son divin Maître crucifié, croissait sans cesse en vertu et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

La pureté de sa doctrine, la solidité et la clarté de son enseignement donnèrent une grande réputation à ses cours et lui attirèrent de nombreux élèves. Laissant de côté les subtilités des commentateurs, il s'attacha, avec saint Thomas, au texte d'Aristote, le premier des philosophes qui ait présenté d'une manière méthodique les principes généraux des connaissances humaines et réduit en corps de science les parties intégrales de la philosophie. Après avoir constaté les lacunes des traductions latines, il expliqua la logique sur le texte grec, qu'il faisait traduire à ses élèves par Joffrède Asinari. Il obtenait de cette manière le double avantage d'exercer les jeunes gens dans la langue grecque et de leur faire apprendre la logique dans les écrits du grand Philosophe.

Ayant constaté que pour étudier avec succès la philo-

sophie, il fallait avoir une certaine connaissance de la géométrie, bien qu'à cette époque on ne connût presque cette science que de nom, il en prit des leçons d'un maître flamand qui se trouvait alors à Pavie et dont on ne nous a point conservé le nom. Ce fut le marquis Sauli qui inspira à son fils le goût de cette étude, en lui répétant ce qu'il avait souvent entendu dire au célèbre cardinal Contarini : « que l'étude de la géométrie lui avait été d'un « grand secours en plusieurs occasions. » Non pas, assurément, que la géométrie puisse être d'une utilité pratique dans certaines combinaisons morales, car on ne peut les assujétir ni au calcul ni à la démonstration, et on ne peut en bien saisir le résultat que par un sens droit, joint à l'expérience et à une certaine délicatesse de tact, qui fait sentir ce que l'esprit a souvent de la peine à démêler. Mais la géométrie peut servir à former l'esprit et à le régler : ce qui est si nécessaire en toutes choses [1].

Pour la théologie, il avait étudié à fond, ainsi que nous l'avons déjà noté, *la Somme* de saint Thomas et celle de saint Bonaventure. Tout ce que la théologie contient de plus sublime et de plus profond est renfermé dans *la Somme* du Docteur Angélique : elle est surtout très utile pour discourir avec précision sur les articles les plus essentiels de la religion. Il n'y a pas de meilleur livre en fait de morale, il en développe les plus solides principes avec une admirable netteté et avec un enchaînement qui forme le système le plus suivi et le plus complet qu'on ait vu jusqu'ici. Aucun autre livre, disait Grotius, ne saurait lui être comparé.

A l'étude de la théologie scolastique, tant méprisée au siècle dernier et remise aujourd'hui en honneur, Alexandre joignit celle des Pères, de la controverse et du droit canon.

[1] Gerdil, ch. VII.

Il n'existait pas encore alors, pour le droit ecclésiastique, de traité analogue à celui des *Institutions* de Justinien pour le droit civil ; personne ne s'en inquiétait. Alexandre fut le premier à en concevoir l'idée et le projet. Il fit partager ses désirs à Marc-Antoine Cucchi, professeur de droit canon à Pavie, qui travailla longtemps à former le plan de cet ouvrage et à le composer, d'après les conseils des savants les plus éclairés et surtout de notre Saint. Le traité vit enfin le jour et, dans la préface, l'auteur fait noter qu'il n'avait point encore paru d'ouvrage de ce genre. Si le vrai génie consiste à découvrir les progrès dont peuvent être susceptibles les connaissances humaines, Alexandre montra bien, en cette circonstance, la justesse et l'étendue de ses vues ; il contribua à faire surgir une branche nouvelle et très importante de la science ecclésiastique, en sorte que Spotorno, dans ses *éloges des Liguriens illustres*, a pu lui rendre ce témoignage bien mérité : « Alexandre Sauli est venu renouveler le véritable enseignement de la Logique et de la Géométrie ; il a réuni en un code pratique les lois ecclésiastiques ; il a remis en honneur l'étude des saints Pères et introduit celle de la controverse. Cela veut dire qu'il a tracé le chemin le plus sûr pour instruire la jeunesse [1]. »

Et l'on dira que le clergé est un fauteur d'obscurantisme et d'ignorance ! et on refusera de reconnaître la vérité de cette assertion d'un grand homme, peu suspect de cléricalisme : « Lorsque certains esprits distingués atteignent un haut degré de sainteté, on doit les proclamer *sublimes et souverains*, parce qu'ils procurent le bien de leurs semblables [2] ! »

Cependant Alexandre cherchait bien plus dans la prière

[1] J. Spotorno, Barnabite, *Elogi di Liguri illustri*. Genova, 1828. — Cité par Moiraghi, pag. 43.
[2] Alfieri, *item*, pag. 43.

que dans la science à former en lui cet esprit de piété qui est utile à tout, ainsi que l'affirme l'apôtre saint Paul. Il tâchait également de l'inspirer à ses disciples. En donnant avis au Supérieur de Saint-Barnabé de l'arrivée de quelques étudiants, il lui écrivait : *Plaise au Seigneur de leur faire la grâce de joindre aux lumières de la science le feu de la charité; c'est ce que nous désirons tous; c'est à cela que je consacre tous mes soins, toutes les forces que le Seigneur m'a données et dont j'ai si mal usé.*

Il savait proportionner la culture aux talents et ne croyait pas que l'on dût conduire les grands génies par la même route que les esprits ordinaires. Il était bien aise de voir les jeunes étudiants joindre les agréments de la littérature à l'étude solide de la théologie ; il leur en ménageait le loisir et les moyens, convaincu qu'ils n'en seraient que mieux préparés pour les différentes fonctions du ministère ecclésiastique. Extrêmement attentif à ménager les forces de ses élèves, il évitait la rigueur qui fatigue et tâchait, au contraire, de leur procurer les adoucissements nécessaires pour les soutenir dans le travail et les faire progresser dans les études. Un d'entre eux, jeune homme de grande espérance, mais d'une santé délicate, ne pouvait supporter le maigre ni se lever de bon matin. Alexandre lui obtint la double dispense, alléguant cette maxime de saint Bernard : que plus un sujet est propre à glorifier le Seigneur, plus on peut user de condescendance envers lui en certaines choses pour l'intérêt commun.

Dans les discussions, il cherchait toujours à éviter les questions frivoles qui ne servent jamais à l'édification du prochain. Se trouvant un jour invité à une nombreuse réunion scientifique, quelqu'un lui demanda ce qu'il pensait de Salomon, s'il était sauvé ou non. Alexandre exposa modestement son sentiment et les raisons qui lui faisaient craindre pour la réprobation de ce grand roi. Un

des assistants, qui était d'une opinion différente, éleva aussitôt la voix pour lui dire durement qu'il se trompait et chercha à le convaincre par de nombreuses et subtiles raisons. La situation était délicate, surtout pour un professeur en si haute estime que l'était Alexandre, mais celui-ci ne fit plus aucune objection et termina la discussion en disant avec une grande amabilité : *Je souhaite de tout mon cœur que vous ayez raison.*

Notre Saint faisait grand cas des disputes ou exercices publics. Il avait constaté l'excellence de cette méthode pour former l'esprit et le caractère des jeunes gens qui s'y préparaient avec une ardeur plus grande ; et pour lui, c'était autant de gagné, parce que le succès élève l'âme du jeune homme, lui inspire de l'assurance et de la fermeté en lui faisant toucher du doigt combien la vraie science peut lui donner d'autorité. D'ailleurs, disait-il, il est juste que ceux qui sont destinés à instruire les autres commencent à donner en public quelque preuve de leur capacité.

Aussi le Seigneur, qui avait réuni dans notre Saint les talents et les vertus les plus propres à l'enseignement, répandit les plus abondantes bénédictions sur ses travaux : des religieux fervents, des prélats remplis de doctrine et de zèle, des magistrats distingués, formés par lui à la science et à la vertu, répandirent au loin le renom de ce maître si humble et si instruit, et lui gardèrent toute leur vie une reconnaissance et une affection sans bornes [1].

[1] Gerdil, *Vie*, ch. VII.





CHAPITRE VIII

Alexandre Sauli, docteur, Doyen de la Faculté de théologie à l'Université de Pavie.

1563-1564.

La renommée que s'était acquise Alexandre comme professeur, non seulement par l'étendue de sa doctrine, mais encore par la méthode de son enseignement, parvint à pénétrer jusqu'aux humbles religieux de Saint-Barnabé. Ennemis, aussi bien que le docte professeur, de tout ce qui pouvait flatter l'amour-propre ou offrir l'apparence de la plus légère vanité, ils furent cependant d'avis, pour le bien de la Congrégation naissante et pour le profit, même spirituel, des étudiants et des habitants de Pavie, qu'Alexandre se préparât au Doctorat. Sans tenir compte des répugnances de l'humble serviteur de Dieu, ils lui imposèrent l'obligation de prendre ses grades à l'Université. Alexandre s'inclina et obéit.

Il était, depuis peu de temps, occupé à se préparer, lorsque vint à passer, à Pavie, le Père Antoine d'Aoste, Général des Mineurs Conventuels, célèbre théologien. Alexandre, grandement désireux de recevoir le bonnet de Docteur des mains d'un religieux de si grand mérite et qu'il vénérait

tout particulièrement, plutôt que d'un professeur séculier, obtint que l'on convoquerait, sans retard, le *Collège* des théologiens pour en décider le jour.

C'était alors l'usage de soumettre le candidat à un examen préparatoire pour s'assurer de sa capacité ; l'Université jugea cette épreuve inutile à l'égard du serviteur de Dieu et l'en dispensa. On lui assigna, pour matière de l'examen public, deux thèses du Maître des Sentences (Pierre Lombard) : l'une sur l'*unité du principe créateur*, l'autre sur les *Sacrements en général*. Pour se préparer à soutenir ces deux thèses, Alexandre n'eut que la soirée du 27 mai 1563, et la matinée du 28. La réunion se fit dans la grande salle de l'évêché et non point à l'Université [1] et cela par égard pour le sacerdoce du candidat. Une autre distinction, encore toute à son honneur, fut le choix des argumentateurs. On laissait ordinairement ce soin aux plus jeunes docteurs ; mais, cette fois, les plus anciens réclamèrent l'honneur de proposer eux-mêmes les difficultés. Dans ses réponses aux objections proposées, Alexandre fut clair, précis, méthodique, et surtout d'un grand calme, d'une parfaite dignité, d'une remarquable subtilité. La nombreuse assemblée ne lui ménagea pas ses applaudissements. Non seulement on lui conféra les grades si bien mérités, mais il fut immédiatement agrégé au Collège de la faculté de théologie. Obligé par son supérieur, le Père Besozzi, d'en rendre compte le jour même au Supérieur Général de Saint-Barnabé, l'humble savant écrivit tout simplement : *Les prières de Votre Révérence et des autres Révérends Pères et Frères, m'ont été d'un grand secours. Je remercie donc tout d'abord le Seigneur qui m'a élevé à cette dignité et a tout fait réussir avec facilité ; je remercie ensuite Votre Révérence et tous les Révérends*

[1] Moltedo, *Vita*, pag. 133.

Université royale de Pavie.

Une des cours de l'Université de Pavie.



PAVIE — PONT COUVERT SUR LE TESSIN

Pères qui m'ont choisi, malgré mon insuffisance, et je vous conjure tous de continuer à prier le Seigneur pour moi[1].

Au reste, le mérite d'Alexandre était apprécié à sa valeur par le corps universitaire tout entier. C'est ainsi qu'en 1561, Philippe Zaffiro, célèbre professeur de philosophie, obligé de s'en aller à Naples pendant quelque temps, supplia Alexandre de le remplacer durant son absence. Tout d'abord celui-ci refusa ; mais les Supérieurs l'ayant autorisé, il suppléa son ami durant plus d'un mois, à la grande satisfaction des étudiants [2].

En 1562, il refusa d'accepter, par modestie, la chaire des beaux-arts que lui offrait le Recteur de cette Faculté. Plus tard, en 1566, le Conseil académique lui ayant proposé la chaire de philosophie pour succéder au célèbre Nicolas Boldoni qui, lui-même, en écrivit à ce sujet aux Pères de Saint-Barnabé avec une vive insistance, l'humble religieux déclina cet honneur. Il ne put cependant se soustraire à la nomination de Doyen de la Faculté de théologie que lui imposa le même Conseil académique voulant, par là, concilier son respect pour la grande modestie du professeur avec l'honneur mérité par ses remarquables talents.

« Alexandre Sauli fut-il aussi Docteur en Droit ? Les historiens du Bienheureux n'en font pas mention, écrivait en 1892 le si regretté chanoine Moiraghi, mais, cependant, nous avons des raisons très sérieuses de le croire. On n'a jamais prétendu qu'il eût interrompu les études de Droit auxquelles il s'était livré lorsque son père l'envoya à Pavie. A cette époque il n'y avait pas de limite d'âge pour suivre les cours supérieurs ; on ne connaissait pas cette longue série des enseignements légaux partagés en différentes classes ; on ignorait toutes ces pédanteries qui, souvent, étouffent le génie au lieu de le développer. Quand un

[1] Lettre du 28 mai 1563. — [2] Moiraghi, pag. 47.

jeune homme croyait avoir acquis les connaissances suffisantes, il se présentait à l'examen public et recevait le bonnet de Docteur. Bien qu'Annibal Campeggi, professeur des Pandectes, au commencement du XVIIe siècle, n'ait pu en être témoin oculaire, il publia cependant en 1614 une poésie *Ad Alexandrum Saulium quo die juris consultus Ticini renuntiatus est* [1]. Cette assertion n'est pas une fantaisie du poète ; mais il la donne comme un fait certain et parfaitement historique. Et nous le croyons tel nous aussi, persuadés qu'Alexandre fut reçu Docteur à la fin de ses études de Droit, études pour lesquelles il montra toute sa vie un grand amour et une remarquable aptitude [2]. »

*
* *

La qualité de Docteur ne fut point pour le saint professeur un titre oisif ou une vaine décoration. Il la regarda comme un nouvel engagement contracté à la face de l'Eglise, de veiller avec plus de soin que jamais à la conservation du précieux dépôt de la doctrine. C'est ce qu'il fit en 1564, dans une circonstance mémorable.

On était au mois de mars. Alexandre avait repris le cours de ses prédications et s'attachait, en particulier, à inculquer à son auditoire la grande utilité de la fréquentation des Sacrements. Un prédicateur, très léger et rempli des préjugés si communs à cette époque, osa enseigner le contraire du haut de la chaire sacrée. Il en résulta une scission parmi les fidèles : les bons furent scandalisés ; les mauvais propagèrent cette pernicieuse erreur qui autorisait la tiédeur des uns et la vie licencieuse des autres.

[1] A Alexandre Sauli, le jour où il fut reçu Docteur en Droit à Pavie.
[2] Moiraghi, pag. 42. — V. Appendice II.

Alexandre en fut profondément affligé et recommanda à ses pénitents de s'approcher plus souvent encore de la sainte Table et avec une pureté plus grande, afin de réparer en quelque sorte le scandale. Mais quand il s'aperçut que le scandale allait en augmentant, il n'y tint plus et s'efforça d'y porter remède. Il alla d'abord trouver en particulier le prédicateur et lui fit charitablement remarquer ses erreurs. Mais celui-ci, plus obstiné que jamais, tonna plus fort encore contre les Barnabites, dans les sermons qui suivirent, en sorte qu'Alexandre, malgré sa douceur et son désir de la paix, se crut obligé de le dénoncer à l'Evêque. D'après les conseils du Père Besozzi, il s'offrit à discuter en public avec le malheureux prédicateur et formula, à cet effet, quatre propositions : deux qui exposaient la doctrine erronée, et deux autres qui défendaient la véritable doctrine.

La vérité était évidente. Exciter les fidèles à la Communion fréquente n'était pas une nouveauté. L'usage introduit par saint Antoine-Marie Zaccaria et suivi par ses enfants était, au contraire, un rappel à la pratique ancienne alors que la foi était vive et agissante. Tous les Pères et tous les Docteurs de l'Eglise avaient enseigné cette doctrine. Pour n'en citer que deux exemples, saint Augustin écrit : « Recevez tous les jours le corps du Christ, pour « qu'il vous soit utile tous les jours, et vivez de telle sorte « que vous puissiez le recevoir tous les jours. » Saint Thomas, de son côté, enseigne « que c'est une chose « louable pour le fidèle de recevoir tous les jours Jésus-« Christ, pourvu qu'il soit bien disposé. » L'usage contraire ne pouvait être une excuse, puisque le Concile de Trente lui-même, en 1551, avait exhorté les fidèles à la communion fréquente. Si la foi était languissante et les mœurs corrompues, il fallait en attribuer la faute à ceux qui ne parlaient plus de cette source de la vraie vie et qui

semblaient éprouver une véritable nausée pour cette divine nourriture [1].

A la veille de la discussion, l'Evêque, craignant d'exciter des troubles, la fit remettre à une autre date et avertit charitablement le prédicateur de faire amende honorable dans son prochain sermon. Celui-ci, craignant de s'attirer de graves désagréments, tâcha de s'excuser et promit de mieux expliquer ses sentiments. Il pria même Alexandre de retirer des mains de l'Evêque l'énoncé des propositions ; Alexandre le fit avec joie et déchira le manuscrit afin d'effacer, autant qu'il était en lui, le souvenir d'une affaire qui pouvait nuire à la réputation du prochain. C'est ainsi que le zèle chrétien s'efforce de détruire l'erreur, en ramenant par la voie la plus douce ceux qui ont le malheur de s'égarer [2].

[1] Moltedo, *Vita,* pag. 139. — [2] Gerdil, ch. VIII ; Grazioli, ch. VI.





CHAPITRE IX

L'Evêque de Pavie et Alexandre Sauli. Prédication mouvementée.

L'ÉVÊQUE de Pavie, Hippolyte de Rossi, un des Pères du Concile de Trente et plus tard cardinal de la sainte Eglise, ne tarda guère à constater quel laborieux ouvrier évangélique lui avait donné le Ciel en la personne du Père Sauli et se promit d'en user largement pour la réforme de son diocèse.

Il lui donna tout d'abord une grande preuve d'estime, en lui accordant la permission de confesser, sans le soumettre à l'examen que les nouveaux décrets du Concile de Trente exigeaient pour tous les prêtres, quels que fussent leur dignité et leur âge. Le Père Besozzi en écrivit au Supérieur de Milan en ces termes : « Je suis approuvé « sans examen, parce que l'Evêque n'a pas voulu m'y « soumettre : il en est de même pour Don Alexandre [1]. »

Mgr de Rossi nomma peu après le serviteur de Dieu son théologien, il le fit examinateur synodal et voulut l'avoir pour compagnon de ses visites pastorales. Il le chargea, en 1565, des conférences des cas de conscience, pour l'instruction de son clergé. Alexandre en informa le Général

[1] Moltedo, *Vita*, p. 144.

par une lettre où il lui annonce sa résolution de prendre pour texte le *Confessionale* de Jérôme Savonarole, qui lui paraissait d'une doctrine succincte et sûre, en tout point conforme à la doctrine de saint Thomas. Comme les exemplaires de ce livre étaient fort rares, il songea à le faire réimprimer, en y ajoutant les censures portées par le Concile de Trente, un traité du Mariage et un Catéchisme pour les aspirants aux confessions et aux Ordres sacrés ; mais, par modestie, il ne voulut point y mettre son nom, *parce que,* dit-il, *quand je voudrais tirer vanité de cet ouvrage, je sens que c'est trop peu de chose, pour en espérer la moindre ombre de gloire.*

Mais l'Evêque répara cette omission volontaire, dans sa lettre au clergé et aux curés du Diocèse, lettre qui sert de préface au *Confessionale R. P. F. Hieronymi Savonarolæ* et dont voici quelques passages : « Nous n'ignorons pas combien la charge d'un bon pasteur est remplie de difficultés... C'est pour cette raison que nous avons chargé notre théologien ALEXANDRE SAULI de faire des cours de cas de conscience, ainsi qu'on les nomme vulgairement. Il a pris comme texte un opuscule du R. F. Jérôme Savonarole intitulé *Confessionale,* tant à cause de sa brièveté que de sa doctrine facile et sûre. Il vient d'en faire une nouvelle édition avec de nombreuses additions tirées du saint Concile de Trente et avec un court interrogatoire pour ceux qui désirent être admis à entendre les confessions, à exercer la charge pastorale ou à être promus aux Ordres sacrés. En vous recommandant et en approuvant cet opuscule, nous vous exhortons à vous le procurer tous, à le lire avec soin, et à en faire votre livre de chevet [1]. »

[1] Non ignoramus quam arduum opus sit..... boni pastoris officio fungi... quamobrem nos omnium rationem habentes..... jamdudum effecimus ut ab ALEXANDRO SAULIO theologo, de conscientiæ, quæ vulgo dicitur, casibus, lectio haberetur. Qui quidem cum aliquem

Quelque lecteur, peu au courant, peut-être, des grandes questions soulevées ces dernières années, autour du nom de Jérôme Savonarole, pourrait s'étonner de la grande estime d'Alexandre Sauli pour un livre du fameux dominicain, si souvent représenté comme rebelle à l'autorité suprême de l'Eglise et presque témérairement irrévérencieux. Il nous suffira de dire que le docte et pieux Professeur n'aurait jamais choisi un auteur qui eût soutenu, de vive voix ou par écrit, des doctrines suspectes, d'autant plus que dans l'opuscule en question il n'y a pas la moindre trace d'erreur.

Alexandre suivit l'exemple d'un bon nombre de Saints qui vénéraient l'infortuné réformateur, comme saint Philippe Néri, saint François de Paule, sainte Catherine de Ricci, la B^se^ Marie Bagnesi, la B^se^ Colombe de Rieti et la B^se^ Catherine de Racconigi : et leur admiration pouvait être juste et sincère. Les nombreux documents découverts récemment, et cités par le cardinal Capecelatro dans sa Vie de saint Philippe, étaient parfaitement connus du temps de notre Saint et mettent en complète évidence l'obéissance et la rectitude de Jérôme Savonarole. Alexandre connaissait certainement la longue discussion engagée à Rome au sujet de l'orthodoxie du fameux Dominicain et l'on sait que saint Philippe Néri en vit, durant une extase, la conclusion favorable, avant de connaître le vote de la

sibi libellum, qui de iis compendiose ageret explanandum censeret... opusculum quoddam R. F. Hieronymi Savonarolæ quod *Confessionale* vocatur, imprimis delegit, tum propter ejus brevitatem, tum propter facilitatem sanamque doctrinam. Atqui factum est ut denuo imprimeretur, nonnullis præterea additis ex sacro Tridentino concilio, necnon et brevi quadam seorsum interrogatione eorum, qui ad confessiones andiendas, ad curam animarum, vel ad ordines sacros admitti volunt. Nos igitur commendantes hujusmodi opusculum approbantesque, vos hortamur, et monemus, ut ipsum habere curetis et perlegatis diligenter, vereque enchyridion vobis sit. (Bosisio, *Concilia Papiensia*. Papiæ, 1852, p. 448, cité par Moiraghi, *Cenni storici*, page 43.)

Consultation composée des Cardinaux et des Généraux de tous les Ordres religieux [1].

* * *

Parmi les règles que le Concile de Trente fit ajouter à l'*index* des livres entachés d'hérésie ou nuisibles aux bonnes mœurs et à la piété, se trouve celle de faire examiner par les théologiens catholiques les ouvrages tenus comme orthodoxes, mais dans lesquels pourraient se rencontrer des propositions dignes de censure. Alexandre fut un des premiers et le plus jeune des nombreux Docteurs que choisit l'Inquisition Générale parmi les membres de l'un et l'autre clergé. Un travail de ce genre réclamait non seulement de la patience, mais encore une grande érudition et une doctrine solide, surtout pour les ouvrages bibliques et théologiques des Pères de l'Eglise. Imprimés pour la plupart en Allemagne, berceau de l'Imprimerie, ils étaient tous chargés de notes plus ou moins remplies des erreurs de la Réforme. Il est certain qu'Alexandre revit plusieurs de ces ouvrages, mais nous n'avons de certitude absolue que pour un seul, dont le certificat de revision est parvenu jusqu'à nous. C'est la Bible du célèbre Robert Etienne, publiée à Paris en 1552, et remplie de notes peu conformes à la croyance catholique. Alexandre l'annota avec soin, s'en remettant à la faculté de théologie de l'Université de Pavie, pour l'approbation de ses remarques. Il aurait continué longtemps encore à exercer cette charge délicate et difficile, tant était grande la confiance qu'on avait en lui, s'il n'en eût été empêché par les emplois importants qui lui furent confiés dans sa Congrégation, comme nous le dirons bientôt.

1 Moltedo, *Vita,* p. 146.

*
* *

Le zèle d'Alexandre et de ses confrères ne pouvait être agréable à l'ennemi de tout bien. Le concours toujours croissant des fidèles à l'église de Sainte-Marie de Canepanova excita la jalousie des uns et la colère des autres. Si, parmi les étudiants, plusieurs jeunes gens de grandes familles vénéraient et admiraient le saint religieux, le nombre était grand de ceux qui trouvaient, dans son enseignement et dans sa conduite, un reproche perpétuel de leur vie licencieuse. Pour les oisifs et les viveurs, Sainte-Marie de Canepanova devint un lieu de rendez-vous joyeux. Ils y accouraient par bandes aux heures où les personnes pieuses s'y trouvaient en plus grand nombre ; sans vergogne et sans respect pour le lieu saint, ils se moquaient du prédicateur, discouraient tout haut, se plaçaient au bas de la chaire, montrant du doigt telle ou telle personne qu'ils fixaient avec effronterie. Les fidèles en furent scandalisés et Alexandre en ressentit une très grande peine.

Il n'était pas facile de lutter avec ces libertins, la plupart très riches, spadassins audacieux, protégés par des gens armés et prompts à la vengeance. On essaya d'y porter remède en changeant les heures des offices, mais ce fut en vain. Les perturbateurs revinrent en plus grand nombre et avec une nouvelle audace. Animé d'un saint zèle, Alexandre essaya d'abord de les ramener par la douceur, mais, voyant qu'elle ne servait à rien, il employa les sévères avertissements et les reproches, se déclarant *disposé à supporter toutes les injures et toutes les persécutions pour la défense de la vérité.* Rien n'y fit. Des menaces les libertins en vinrent aux actes. L'ayant un jour rencontré dans les rues, ils se moquèrent de lui et l'insultèrent d'une

façon outrageante. Le saint Religieux souffrit en silence et continua son chemin, heureux de souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus-Christ. Le calme et la vertu du serviteur de Dieu, loin de les calmer, excitèrent la rage de ces viveurs : ils répandirent contre lui et contre ses confrères les plus basses calomnies, les traitant de fanatiques, d'orgueilleux et pis encore.

La partie saine de la population ne se laissa pas arrêter par toutes ces vilenies et continua de fréquenter Sainte-Marie de Canepanova. Les jeunes gens y revinrent eux aussi, mais cette fois en brigades plus nombreuses et à des heures différentes ; ils se promenaient de tous côtés, comme dans les rues, riant, sifflant, criant. « C'est une furie infernale, écrivait le Père Besozzi, pour empêcher le bien que fait la prédication de Don Alexandre. Ces jeunes gens, des premières familles de la ville, viennent en grosses brigades et vont se placer en face des dames et des demoiselles, en riant aux éclats et en se divertissant à qui mieux mieux : l'un d'eux s'étant assis d'une manière inconvenante sur l'autel de saint Joseph, on voulut l'en faire descendre, mais il répondit par les injures les plus « grossières [1]. » Par prudence, on crut bon d'interrompre la prédication pendant plusieurs mois, mais l'orage grondait toujours et, lorsqu'Alexandre parut de nouveau, le scandale prit des proportions fantastiques. Les jeunes débauchés arrivaient à l'église en véritables troupes aux heures où les fidèles s'y trouvaient en plus grand nombre, comme à la Messe principale du matin et aux vêpres de l'après-midi. Il venaient, la plupart suivis de valets armés d'arquebuses à rouet ou à feu, avec des chiens de chasse, des éperviers ou d'autres oiseaux, prêts à faire du bruit sous le moindre prétexte. Comme précédemment, ils circulaient partout,

[1] Lettre du 26 décembre 1565.

s'approchaient sans pudeur des femmes pieuses, se moquaient tout haut du prêtre à l'autel, montaient sur la chaire, établissaient des comptoirs de vente et d'achat. En face de ces graves désordres, Alexandre tint bon devant les profanateurs, il leur imposa bien vite silence et recourut enfin au *Podestat* qui publia aussitôt un édit, où les peines les plus sévères étaient décrétées contre tous ceux qui troubleraient l'ordre dans l'église des Barnabites. La mesure disciplinaire obtint son effet. Les jeunes écervelés diminuèrent peu à peu et finirent par ne plus reparaître [1].

*
* *

Neuf années s'étaient écoulées depuis le jour où Alexandre Sauli était venu habiter Pavie, et durant ce temps, que de bien il avait réalisé par son zèle infatigable ! Il avait réveillé le sentiment religieux dans le peuple en lui montrant le chemin de la Table sainte et du Tabernacle ; grâce à son exemple et à ses discours le caractère sacerdotal était respecté et vénéré, le clergé était devenu pieux et instruit. Les prêtres venaient souvent célébrer par dévotion le saint Sacrifice dans l'église de Canepanova, tant la décence et le recueillement y étaient parfaits, et bon nombre de fidèles sollicitèrent la grâce de reposer dans cette église après leur mort, afin de participer plus sûrement aux nombreuses prières qui s'y faisaient. Le marquis Dominique, père de notre Saint, abandonnant Milan et renonçant à la présidence du Conseil, s'était retiré à Pavie et avait choisi pour directeur de sa conscience ce fils tant aimé, dont la douce présence était la consolation de sa vieillesse et près duquel il espérait terminer ses jours ; mais le ciel en avait décidé autrement.

[1] Moltedo, *Vita,* ch. IV.



CHAPITRE X

Alexandre Sauli Supérieur général des Barnabites.

1567-1570.

Au mois d'avril 1567, les Barnabites de Milan assemblèrent leur Chapitre annuel pour l'élection du Supérieur général. Alexandre y prit part comme député de la maison de Pavie. Cette intervention ne conférait par elle-même aucun titre de supériorité et n'en pouvait présager aucune à un jeune religieux de trente-trois ans, surtout en présence d'autres religieux d'une prudence consommée, experts dans l'art de gouverner, qui avaient connu les premiers disciples d'Antoine-Marie Zaccaria, et dont plusieurs avaient été eux-mêmes Supérieurs de la Congrégation, comme les Pères Besozzi, Marta, Omodei, Melzi ; Alexandre comptait donc bien, après le Chapitre, retourner à Pavie pour y continuer ses études et ses leçons.

Quand, le 16 avril, à l'ouverture du Chapitre, il s'entendit nommer président, il n'en fut pas troublé outre mesure, parce qu'il était persuadé que cette charge ne durerait que peu de jours. Mais le 19, jour de l'élection du Supérieur, après que les votes unanimes du Chapitre eurent proclamé son nom, ce fut pour lui un véritable

coup de foudre. Lui, qui avait tremblé si fort à la veille de ses vœux solennels ; lui, qui avait prié et conjuré de ne point user de dispense pour le promouvoir au sacerdoce ; lui, qui avait tant fait pour éloigner de sa personne les honneurs que voulait lui conférer l'Université de Pavie : se voir, à trente-trois ans, Supérieur de ceux qui l'avaient précédé, instruit, reçu comme par charité dans la maison du Seigneur !

Il se jeta à genoux devant les Pères Capitulaires et, au milieu des sanglots qui étouffaient sa voix, les supplia d'en élire un autre. Il leur représenta sa jeunesse, le besoin qu'il avait d'être dirigé plutôt que de diriger les autres, son horreur pour les dignités et surtout le discrédit qui, selon lui, allait retomber sur la Congrégation, comme si elle n'eût d'autres sujets qu'un petit professeur pour la gouverner en des circonstances si difficiles. Il parla longtemps, mais ce fut en vain. Son humble résistance confirma davantage encore les Pères dans la persuasion qu'ils avaient agi sous l'impulsion du Ciel. Alexandre fut obligé de courber les épaules sous le fardeau qui lui était imposé et les historiens de sa vie nous racontent qu'il sortit de la salle du Chapitre le visage tout en larmes et le corps tout en sueur, comme après une longue et fatigante prédication [1].

A la vérité, à regarder la chose en elle-même, que pouvait avoir de pénible le gouvernement d'une Congrégation si petite, restreinte à la seule maison de Milan qui avait sous sa dépendance la maison d'études de Pavie, avec des religieux éprouvés dans les récentes persécutions, observateurs de leurs règles jusqu'au scrupule, pénétrés de l'esprit des premiers fondateurs et ne s'en écartant pas d'un iota ? Le Généralat d'Alexandre, loin d'être une

[1] Barelli, liv. VI ; Grazioli, ch. VII.

dignité, était un retour à la discipline plus rigoureuse du Noviciat, une humble servitude, en comparaison de la liberté relative qu'il avait eue à Pavie. C'était la mise en pratique de la grande parole de saint Antoine-Marie Zaccaria : *le Crucifix ! Jésus crucifié* présent en tout, imité en tout, dans la mortification, dans la charité, dans l'humilité qui était la note caractéristique de la petite Congrégation. Cette croix qu'Alexandre avait portée sur ses épaules à dix-sept ans, avant de devenir Barnabite, était toujours le mobile de sa vie et devait être le programme de son Généralat : *Je suis mort, et ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ* [1].

Tel en effet se montra Alexandre, le jour où il fut obligé de porter le fardeau de la supériorité, non point pour présider, mais pour servir, non point pour dominer les autres, mais pour devenir, par l'exemple, la forme vivante de son troupeau, afin que la vie de Jésus pût se manifester dans chacun de ses frères. Tel fut son gouvernement : maintenir exactement la discipline, ne point se hâter de multiplier les fondations, exciter le zèle pour toutes les œuvres du ministère conseillées par le saint Fondateur, ainsi que le déclarent les Constitutions : *Afin que renonçant au monde, et nous consacrant entièrement à Dieu, nous puissions travailler au salut des âmes* [2].

Alexandre, nous disent tous ses historiens, donnait à tous l'exemple de la plus parfaite régularité. Le premier levé, comme au temps de son noviciat, il était le premier au chœur, à la méditation, aux fonctions du saint ministère. Le fils du Président Dominique Sauli, le Supérieur général ne souffrait aucune distinction ni dans la nourriture ni dans l'habillement. Comme un simple novice il

[1] *Compendio,* pag. 52.

[2] *Ut sæculo renuntiantes, totosque nos Deo dedicantes, animarum saluti deserviamus.* (*Const.,* lib. I, cap. I.)

balayait sa chambre et même les couloirs, servait à table à son tour, lavait les assiettes, portait du bois et de l'eau à la cuisine, travaillait au jardin comme le dernier des domestiques, chaque fois que ses occupations le lui permettaient [1]. C'était le meilleur moyen d'inculquer aux autres ce que recommandent nos Règles, de renoncer au monde, en portant dans son corps, à l'exemple de saint Paul, la mortification de Jésus-Christ. Sa charité s'étendait à tous, surtout aux vieillards et aux malades qu'il voulait servir de ses propres mains. Aux jeunes religieux, qu'il aimait tout particulièrement, il recommandait la piété et l'esprit d'oraison. *Je puis vous dispenser de toutes les Règles et de toutes les observances,* disait-il souvent, *mais de l'oraison, jamais !* Il leur inspirait l'amour de l'étude et dressa, à leur intention, les *Règles des Novices* et la *Méthode d'études,* toujours en vigueur depuis lors, et dont la parfaite observance a formé tant d'hommes célèbres dans les lettres et dans les sciences [2].

Mais l'union avec Dieu, la consécration de l'être tout entier à son amour et à sa gloire, était surtout l'objet de ses préoccupations ; il aspirait à ce que chaque religieux devînt un digne ministre du Seigneur et un coopérateur efficace du salut des âmes. Et comme la piété est utile à tout, il recourait avec sagesse aux moyens extérieurs pour l'alimenter, voulant que tout se fît avec régularité et avec décence dans la maison de Dieu et dans les fonctions sacrées.

La modeste église de Saint-Barnabé tombait presque en ruines ; il la fit renouveler et embellir d'ornements et de peintures, usant à propos des largesses spontanées de son

[1] Barelli, vol. I, lib. VI, n° 7.

[2] « Aux exercices de piété, nous unissions la lecture quotidienne des règles des novices, chef-d'œuvre de sagesse et de piété, composé par un saint, le Bienheureux Alexandre Sauli. » *(Ma conversion et ma vocation,* par le P. Schouvaloff, Barnabite, page 401.)



PAVIE. — Maître-autel de l'église de Canepanova, en marbre sculpté par le génois Thomas Orsolino.
Image miraculeuse de la Sainte Vierge.
Table d'autel en bois sculpté représentant l'Assomption de Marie.



PAVIE

Chapelle et autel de saint Alexandre Sauli, dans l'église de Canepanova.
Tableau de Ferdinand Porta, milanais,
représentant saint Alexandre qui tient en main la croix.

père pour accroître la beauté du culte divin. Saint Charles Borromée recommandait aux prélats de passage à Milan d'aller visiter Saint-Barnabé comme un modèle de la décence et de la beauté qui doivent régner dans la maison de Dieu [1]. Ce que voulait Alexandre ce n'était pas une ornementation mondaine, mais une grande propreté dans le lieu saint et dans les ornements sacrés, une rigoureuse exactitude dans les cérémonies, une religieuse gravité dans la démarche. Il voulait que la prédication fût sans affectation, simple et pratique, que tous les religieux fussent exacts aux cérémonies sacrées, assidus au tribunal de la pénitence, et il recommandait aux confesseurs de traiter les pénitents avec une grande bonté. C'est ce qui faisait dire aux Milanais : *Si vous ne voulez pas vous convertir, n'allez pas vous confesser à Saint-Barnabé* [2].

Un des moyens les plus efficaces employés par nos Pères pour la réforme du peuple était la fréquentation des Sacrements et, par suite, une dévotion particulière pour la très sainte Eucharistie, à l'exemple de notre saint Fondateur. Il en donnait lui-même l'exemple. L'oraison faisait ses délices. Dès que ses occupations lui en laissaient le loisir, il se rendait au chœur, derrière l'autel, *afin d'être plus près de Notre-Seigneur*, et demeurait là de longues heures, immobile, absorbé en Dieu. Rien ne pouvait le distraire de sa contemplation, ni le va-et-vient des passants, ni le chant des offices, ni les plus grands bruits, tant il vivait dans une union continuelle avec l'Hôte divin du Tabernacle.

Voulant que la dévotion et la piété pussent trouver à Saint-Barnabé une nourriture solide et une véritable édification, il veilla avec un soin jaloux à conserver en vigueur les Règles tracées par nos premiers Pères relativement au

[1] Gerdil, *Vie*, ch. IX.
[2] *Compendio*, pag. 54.

rit romain et à la musique. Depuis la *Renaissance* du XVIe siècle qui avait introduit une espèce de paganisme jusque dans le temple du vrai Dieu, on ne craignait pas de faire entendre dans les églises des airs de musique dont la mollesse voluptueuse jetait l'âme dans un trouble qui n'avait rien de divin. Les paroles et le sens de la sainte Liturgie étaient tronqués, travestis, relégués à l'arrière-plan. Alexandre lutta énergiquement contre cette pernicieuse tendance et maintint l'usage des Barnabites qui, jusque-là, avaient exclu la musique de leurs églises. Il veilla à ce que l'Office divin et les Messes solennelles fussent célébrés sans chant, mais à l'unisson, d'une voix haute, distincte, articulée, avec les pauses prescrites par les rubriques, de manière cependant que l'accent et l'expression de la voix pussent rendre cette simple psalmodie pieuse et édifiante.

Notre Saint veilla avec un soin tout particulier sur les Religieuses Angéliques de Saint-Paul à Milan et de Sainte-Marthe à Crémone ; elles faisaient partie, elles aussi, de sa famille religieuse et se montraient toujours les véritables épouses de ce divin Crucifié, dont leur avait tant parlé saint Antoine-Marie, leur Père et Fondateur [1]. Il leur procurait pour directeurs spirituels les religieux les plus expérimentés dans les voies de la perfection. Il allait de temps en temps les visiter et les écoutait avec bonté ; il faisait à toute la communauté de pieuses exhortations. Saint Charles avait une si grande estime pour ces religieuses qu'il les appelait *le joyau de son diocèse*. Il aurait désiré que tous les monastères pussent les imiter et obéir comme elles à ses Règlements : il les employa souvent pour introduire la réforme dans les monastères relâchés. Aux jeunes filles qui se présentaient à lui pour se consacrer

[1] Les Constitutions des *Angéliques* furent confirmées par le cardinal Frédéric Borromée et par l'autorité apostolique d'Urbain VIII (Bref *Exponi nobis*. 1635).

au Seigneur, il conseillait de préférence le cloître des Angéliques. A la princesse Marguerite Farnèse, sœur de Ranuccio duc de Parme, fiancée à Vincent Gonzague duc de Mantoue, le saint Archevêque indiqua, de préférence aux soixante monastères de Milan, la maison des Angéliques pour y attendre la solution des difficultés surgies entre les Farnèse et les Gonzague. La princesse y demeura presque une année entière, profondément édifiée de la régularité exemplaire de ces religieuses, dont elle aurait voulu ensuite embrasser la vie.

A Milan, où les monastères, ouverts à tout venant, devenaient le théâtre de graves désordres, saint Charles résolut d'introduire une clôture semblable à celle des Angéliques, qui était fort stricte. Mais les religieuses s'alarmèrent au point que le duc d'Albuquerque, gouverneur de Milan, fit prier l'Archevêque de modérer son zèle. Le Saint, très perplexe et craignant de nouveaux désordres, consulta Alexandre Sauli qui lui conseilla de persuader aux religieuses de s'en remettre à sa discrétion et ensuite de se contenter d'une clôture exacte, sans l'exiger aussi rigoureuse que celle des Angéliques. Ce sage conseil ramena la tranquillité ; les religieuses, touchées de l'indulgence de l'Archevêque, s'humilièrent et obéirent. La clôture fut établie et le scandale cessa.

Cette admirable prudence suggérée par la charité fut vraiment le caractère distinctif du gouvernement d'Alexandre. Il savait très bien rester ferme et ne pas céder, surtout lorsqu'il avait affaire à des entêtés, mais il évita toujours dans le commandement cette fierté que l'Evangile désapprouve dans ses ministres ; il exigeait l'observation de la règle, non pas comme une punition, mais comme un puissant secours. Lorsqu'il devait corriger quelqu'un, il le recevait avec bonté, le félicitait de ses bonnes qualités, puis l'encourageait à s'amender du défaut dont il lui

montrait la gravité. Ordinairement, ces remontrances faites avec tant d'amabilité obtenaient plein succès et le coupable, profondément ému, promettait de se corriger.

Attirés par ses manières distinguées et graves, non seulement les religieux, mais encore les personnes pieuses du dehors, subjuguées par sa prédication, venaient en foule se mettre sous sa direction. Il accueillait tout le monde indistinctement, riches et pauvres, avec une égale charité, parce que dans les uns et dans les autres il ne voyait que Jésus-Christ dont le sang divin avait été versé pour toutes les âmes. Les familles les plus nobles de Milan le prirent pour directeur. Il nous suffira de citer son propre neveu Alphonse Visconti et Augustin Cusani qui devinrent tous deux cardinaux ; Nicolas Sfondrati, plus tard Pape sous le nom de Grégoire XIV ; Mgr Bonomi, un des plus illustres évêques de Vercelli, qui, dans ses lettres, se glorifie d'avoir été le fils spirituel d'Alexandre Sauli ; Mgr César Speziani auquel Muratori emprunta plusieurs maximes choisies de politique, à la fin de son traité de Philosophie morale, maximes qui devraient bien servir de règle et de modèle à ceux qui sont chargés du maniement des affaires et veulent s'en acquitter sagement et chrétiennement.



CHAPITRE XI

Saint Alexandre Sauli et saint Charles Borromée.

SAINT Charles Borromée avait rencontré pour la première fois notre Saint en 1557, à l'Université de Pavie. A la suite des jeunes étudiants enrôlés par Alexandre dans la Congrégation de la sainte Vierge, Charles était venu bien des fois s'agenouiller devant l'Image miraculeuse de Canepanova et assister aux prédications du saint religieux dont la science et la piété attiraient et convertissaient la jeunesse universitaire.

En 1560, à peine nommé archevêque de Milan et dès avant son arrivée dans sa ville épiscopale, saint Charles avait chargé son Vicaire général, Mgr Nicolas Ormaneto, de convoquer un synode diocésain et d'y inviter spécialement le Père Alexandre Sauli, alors préfet des études à Pavie. Lorsque le Saint célébra son premier concile provincial (1564), il voulut avoir Alexandre à ses côtés comme théologien et obtint de sa plume un traité sur les *contrats illicites,* inséré dans les Actes de ce même concile.

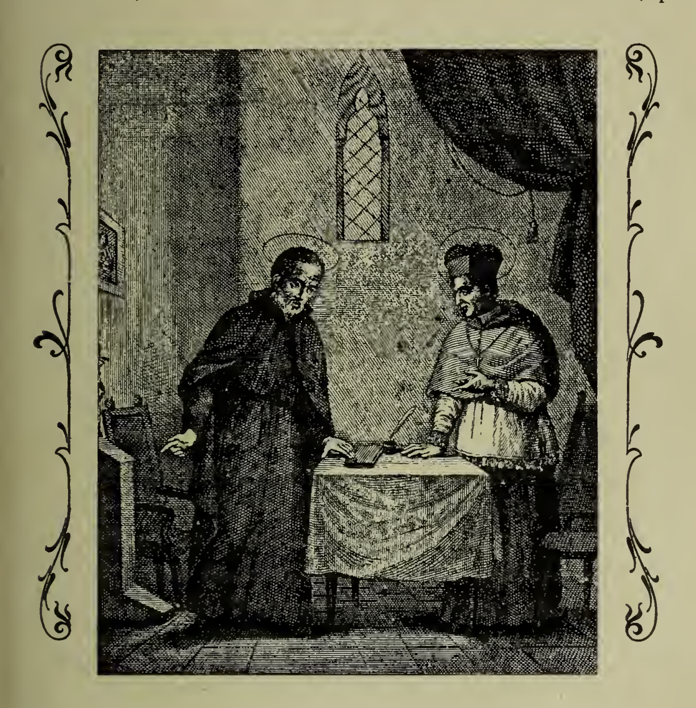
Arrêtons-nous un instant pour contempler le doux et réconfortant spectacle de l'union et de la sainte amitié de l'Archevêque de Milan et du Supérieur général des Barna-

bites. Dans le ciel troublé de l'Italie du xvi[e] siècle, rien n'est doux et reposant comme l'histoire des rapports intimes qui unirent ces deux grandes existences, pour la gloire de Dieu et le salut d'un grand nombre.

Le Père Moltedo, le plus récent historien de notre Saint, remarque bien à propos, que « les dons de la nature et de la grâce se trouvaient presque également proportionnés entre les deux serviteurs de Dieu : tous deux d'une naissance illustre et détestant le faste non moins l'un que l'autre. En eux la même candeur d'innocence et la même recherche d'une vie pénitente. Si l'esprit d'Alexandre Sauli est plus vif et plus profond, celui de Charles Borromée est loin d'être vulgaire et tous les deux travaillent avec une égale ardeur au salut des âmes et à la réforme des mœurs. Ces deux âmes s'illuminent à l'envi et se sentent attirées l'une vers l'autre par le même reflet de la beauté divine. Il me semble reconnaître en eux la même attraction surnaturelle que décrivent les historiens de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze. Eux aussi, ces deux soleils de l'Eglise d'Orient, se rencontrèrent pour leur commune consolation ; tous les deux, sortis de la même école d'Athènes, comme Sauli et Borromée de l'Université de Pavie, se trouvèrent séparés pour un temps et vécurent dans la solitude et la contemplation de Dieu. Quand il plut au Ciel de les réunir, on les vit austères pour eux-mêmes et pleins de bonté pour les autres, et leur union devint une arme puissante pour combattre l'ennemi de cette époque, l'Arianisme. Avec des dons différents, Sauli et Borromée doivent lutter contre le paganisme renaissant du xvi[e] siècle, et ils unissent leur force intellectuelle et morale pour mieux réussir dans cette œuvre salutaire. Sauli donnera ses conseils à Charles Borromée comme directeur spirituel, et celui-ci lui donnera l'exemple d'une charité qui va jusqu'au sacrifice de la vie. Ils travail-

leront à leur mutuelle édification ; l'un se proclamera le disciple de l'autre, alors que tous deux se proposeront Jésus-Christ pour modèle. Si je me trompe, le lecteur en jugera dans la suite de ce récit [1]. »

En 1568, saint Charles dut se rendre à Mantoue, par



Saint Alexandre Sauli et saint Charles Borromée.

ordre de Pie V, pour des affaires de la plus haute importance. Pendant son séjour dans cette ville, il voulut profiter des quelques jours de repos que lui laissaient ses occupations pour faire une retraite et se disposer plus facilement

[1] Moltedo, *Vita*, p. 142.

à une confession générale. Il écrivit donc aux Barnabites de lui envoyer un des leurs, et comme il s'agissait de diriger un Saint, Dieu permit qu'un autre Saint fût choisi pour l'aider. Alexandre se rendit à Mantoue. Dieu seul connaît les fruits de grâce qui en furent le résultat. Ce qu'il y a de certain, c'est que saint Charles regarda toute sa vie comme un trait de la miséricorde infinie de Dieu cette rencontre avec le serviteur de Dieu. *C'est depuis lors seulement,* disait-il souvent, *que j'ai commencé à marcher dans la voie de la perfection.*

Et il en fut véritablement ainsi. Au milieu des occupations variées et absorbantes que lui imposait le gouvernement de son vaste diocèse, saint Charles se montra toute sa vie l'homme d'oraison que saint Paul appelle l'homme intérieur. Il augmenta ses austérités, retrancha de sa table et de son service tout ce qui n'était pas de stricte nécessité et renouvela, d'après les conseils d'Alexandre, sa résolution de faire le plus d'économies possible, afin de pouvoir subvenir plus abondamment aux besoins des pauvres. Notre Saint lui conseilla encore de se ménager quelques jours de retraite tous les six mois, afin de se recueillir de l'agitation des affaires et d'affermir l'union de son esprit avec Dieu. Saint Charles profita aussi de l'expérience d'Alexandre au sujet de l'affaire qui l'avait appelé à Mantoue et le chargea, en le renvoyant à Milan, de plusieurs instructions relatives au gouvernement de son diocèse et au second Concile provincial [1].

A dater de cette époque, on peut dire que saint Charles ne laissa passer aucune occasion de manifester le respect et la reconnaissance qu'il gardait pour son saint ami, cherchant toujours à en tirer les plus grands avantages pour lui et pour son diocèse. Pour faire plaisir à saint

[1] Gerdil, *Vie,* p. 72.

Charles, Alexandre, qui prêchait ordinairement à Saint-Barnabé le matin des jours de fête, aurait volontiers accepté la charge d'expliquer le soir la sainte Ecriture à la Cathédrale et de donner dans la chapelle de l'Archevêché des instructions sur les Epîtres de saint Paul, mais les Pères Assistants furent d'avis de refuser ces deux charges comme trop honorables pour leur humble Congrégation.

La pieuse intimité qui régnait entre les deux Saints parut surtout à l'occasion de l'attentat sacrilège des *Humiliés* dont l'un des membres tira sur le saint Archevêque agenouillé dans son oratoire un coup d'arquebuse qui, heureusement, n'eut pas de résultat fatal. Nous en connaissons les détails par Alexandre lui-même : « Quand éclata la conjuration, je me trouvais loin de Milan. A peine de retour, je vins faire visite au Cardinal. Il présidait à ce moment une réunion, mais il la quitta immédiatement, m'emmena dans sa chambre et me demanda quel fruit spirituel il devait retirer pour son âme de cet événement. Je lui répondis qu'il devait en prendre occasion de s'humilier, considérer si Dieu ne l'avait pas permis en punition de quelqu'une de ses imperfections et bien examiner sa conscience, afin de voir s'il eût été prêt à se présenter au tribunal de Dieu, dans le cas où il eût perdu la vie. »

Quelle scène touchante et digne de tenter le pinceau d'un artiste ! Deux Saints s'entretenant ensemble ! Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer : la franchise de l'un ou l'humilité de l'autre ! C'est ainsi qu'ils entendaient tous deux la véritable amitié, à l'encontre de ce qui se pratique souvent chez les grands.

La maison de Saint-Barnabé était pour le pieux Cardinal un lieu de refuge et de paix ; il venait fréquemment y jouir de quelques jours de retraite, sous la direction d'Alexandre, se conformant exactement à tous les exercices

de la Communauté et pratiquant avec les Novices ou les Pères d'admirables actes d'humilité [1].

Pour perpétuer le souvenir de sa gratitude et de son affection envers le Supérieur général des Barnabites et sa Congrégation, saint Charles voulut leur faire un présent digne de sa munificence. Le soir du 14 décembre 1568, il fit porter à Saint-Barnabé un magnifique reliquaire qu'il avait reçu du pape Pie IV, son oncle. En dehors d'un grand nombre de reliques de saints Martyrs, Confesseurs, Vierges, de tous les Apôtres, de saint Jean-Baptiste et de la très sainte Vierge, ce précieux Reliquaire renferme deux Epines de la Couronne de Notre-Seigneur, un morceau de la Sainte Tunique, de la Crèche et de la Colonne de la Flagellation, et un gros morceau de la Vraie Croix. En recevant et en admirant ce trésor, Alexandre fut ému jusqu'aux larmes, et, tout autre remerciement lui semblant insuffisant, il ordonna à tous les religieux prêtres de célébrer la sainte Messe pour l'insigne Donateur, du 15 décembre jusqu'à la fin de l'année. Il fit ensuite embellir

[1] On conserve encore aujourd'hui, à l'entrée de la maison de Saint-Barnabé, l'*évier* de marbre qui servait alors à la cuisine : on y a gravé ces paroles : *Pierre sur laquelle saint Charles, pratiquant une admirable humilité, lavait la vaisselle avec les Pères Barnabites, pendant ses retraites annuelles dans cette maison.*

La petite cellule habitée par le Saint a été convertie en chapelle où l'on vénère, entre autres précieux souvenirs, son lit avec les couvertures, son pauvre prie-Dieu, deux barrettes, le chapeau cardinalice, la mozette, le rochet, les gants dont il se servait dans les grandes cérémonies, son habit du Tiers-Ordre de Saint-François, l'oreiller sur lequel il rendit sa belle âme à Dieu, le masque de cire qui servit à conserver ses traits après sa mort, le bâton d'ivoire donné par le Pape, le crucifix au pied duquel il faisait ses prières, la boule de plomb qu'il tenait dans sa main pour empêcher le sommeil et s'entretenir plus longtemps avec Dieu, etc., etc. Après la crypte de la cathédrale, où repose le corps de saint Charles, il n'y a pas, dans la ville de Milan, de sanctuaire plus vénérable et plus rempli des souvenirs du grand Archevêque, souvenirs qui demeurent une preuve touchante de la profonde affection de saint Charles pour notre Congrégation, non moins que de la reconnaissante vénération des Barnabites pour le grand Archevêque.

le maître-autel qui fut consacré par saint Charles, il y plaça le Reliquaire et invita souvent le saint Archevêque à y célébrer les divins Mystères [1].

Et cette mutuelle affection ne cessa jamais, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire; elle se prolongea jusqu'à la mort du saint Cardinal, auquel les Barnabites sont redevables de la revision et de l'approbation par le Saint-Siège, en 1579, de leurs admirables Constitutions toujours religieusement observées jusqu'ici.

[1] En raison des cérémonies ordinairement célébrées au maître-autel et surtout de l'exposition du Très Saint Sacrement, ce précieux Reliquaire a été placé ensuite dans une des chapelles latérales avec cette courte inscription : SACRUM — PII. IV. P. MAX. — AC. D.CAROLI. — DONUM.





Saint Charles Borromée

Fresque du Dominiquin, dans l'église des Barnabites de Rome (Saint-Charles à Catinari).



CHAPITRE XII

Prudence et sagesse du gouvernement d'Alexandre. — Les Humiliés.

On pourrait se demander si les Barnabites se multiplièrent beaucoup sous le gouvernement d'Alexandre qui était en rapport avec des personnages insignes tant de sa famille que de la noblesse, et surtout grâce à l'autorité et à la bienveillance de saint Charles Borromée, tout-puissant en Lombardie et à la cour de Rome.

Notre Saint avait un grand désir de voir ouvrir à Rome une maison de l'Ordre, mais la proposition de Sainte-Marie *in Domnica* au mont Celius ne lui sembla pas opportune, et après avoir entamé des pourparlers pour obtenir la paroisse de Saint-Blaise *à l'anneau,* il n'en put voir l'heureuse issue à cause de sa nomination à l'évêché d'Aleria. Il traita avec ses parents, et même avec le marquis son père, de confier aux Barnabites la magnifique église de Carignano à Gênes ; mais on ne put rien conclure, parce que la famille Sauli voulait que cette église demeurât une Collégiale avec un Chapitre de Chanoines. Son départ imprévu pour la Corse ne lui permit pas de voir terminer la fondation d'un Collège à Vercelli et d'un

autre à Casalmonferrato. Les deux Collèges s'ouvrirent plus tard, le premier par l'entremise de la noble famille della Valle et le second par les soins du cardinal-évêque Guido Ferreri : tous deux grâce aux recommandations pressantes de saint Charles.

L'unique fondation qui aboutit, durant le Généralat d'Alexandre, ainsi que nous le dirons bientôt, fut celle de Saint-Jacques à Crémone, patrie du saint Fondateur des Barnabites. Mais notre Saint eut besoin de toute sa prudence et de tout son zèle pour sauver de la ruine le berceau de sa Congrégation : l'église et la maison de Saint-Barnabé. Vingt ans auparavant, l'ancien Prévôt, Amico Gritti, les avait légalement cédés aux Barnabites, avec l'approbation de Paul III. Mais ensuite, subrepticement et sans rien dire de cette cession, il réussit à obtenir un autre Bref en faveur de son frère ; il en résulta un procès dans lequel Alexandre se vit obligé de prendre la défense d'un droit fondé sur la plus stricte justice. Il recommanda avec instance cette affaire au Seigneur et ordonna dans toute la Congrégation des prières spéciales à cette intention. Ennemi des procès et de la ruse, il conserva un grand calme et ne prononça jamais une seule parole contraire à la charité qu'il voulait garder vis-à-vis de son adversaire. Saint Charles, ému lui aussi du malheur qui menaçait son ami, écrivit à Mgr Nicolas Ormaneto son procureur à Rome : *Vous savez le grand bien que les Pères de Saint-Barnabé font dans cette ville, et combien je les affectionne et les protège pour l'innocence de leur vie et pour la sainteté de leurs œuvres*. Et après lui avoir recommandé de terminer l'affaire au plus vite, il conclut : *Je ne saurais recevoir un plus grand service de votre part, ni de la part de Sa Sainteté une plus grande marque de faveur, ni une assistance plus désirable dans le gouvernement de mon diocèse.*

La fraude fut enfin découverte et le coupable condamné. Mais Alexandre interposa aussitôt ses bons offices pour adoucir le châtiment et il y employa plus de zèle qu'il n'en avait mis pour défendre ses propres intérêts. Le procès commencé en mai 1567 ne fut entièrement terminé qu'en décembre 1570 sous le Généralat du Père Omodei, successeur d'Alexandre, et par conséquent plusieurs mois après le départ de celui-ci pour la Corse.

Si donc on veut bien connaître la raison pour laquelle l'Ordre des Barnabites ne prit pas une grande extension sous le gouvernement d'Alexandre Sauli, il faut observer qu'il fut élu trois fois de suite Supérieur, mais chaque fois pour une année seulement, ainsi qu'il était alors d'usage. Il était donc bien difficile, pour ne pas dire impossible, selon les règles de la prudence, d'entreprendre et de conduire à bonne fin, en si peu de temps, les négociations d'une fondation, alors que, comme nous venons de le dire, seulement pour assurer la possession de la maison de Saint-Barnabé acquise par les premiers Fondateurs, il fallut trois longues années de sollicitudes, de recommandations et de dépenses, c'est-à-dire plus de temps qu'Alexandre ne fut Général.

Les faits vinrent ici à l'appui de ce que l'expérience fit décréter dans les Constitutions de 1579, à savoir : qu'avant de songer à la fondation de nouvelles Maisons, il faut travailler à consolider les anciennes. Et comme, en ces commencements, consolider les anciennes maisons était la même chose que consolider la Congrégation tout entière, Alexandre crut qu'au lieu de songer à s'établir ailleurs, à se procurer des rentes, à augmenter les travaux d'apostolat, il était plus nécessaire de former l'esprit religieux de l'Institut si tourmenté, si contredit, sous prétexte de zèle, et si persécuté par ceux-là même qui auraient dû le défendre. Je ne parle pas du découragement des premiers Pères, réconfortés par

la parole éloquente de saint Antoine-Marie Zaccaria leur montrant l'image et l'exemple du Crucifix ; je laisse de côté le fanatisme de quelques-uns, les hallucinations d'une femme hypocrite qui voulait se faire passer pour sainte et devint au contraire le scandale des *Angéliques*. Mais à l'époque même où vivait Alexandre, sous le Généralat du P. Marta, les éternels calomniateurs de toute œuvre sainte entreprise pour la réforme des clercs et des laïques en vinrent au point de faire soumettre à l'examen de l'Inquisition un vieillard vénérable comme le Père Besozzi, vrai modèle de perfection, et un Père Melzi, Supérieur général en 1558, proclamés ensuite tous deux non seulement innocents, mais de vrais saints. Ces vexations étaient autant de tempêtes qui ballottaient la petite barque de l'Institut et menaçaient de la submerger.

A peine Alexandre eut-il mis la main au gouvernail, sa prudence perspicace dirigea si bien le frêle esquif, qu'au lieu des suspicions et du discrédit, il mérita les belles paroles de saint Charles citées plus haut ; paroles que le grand archevêque fit monter jusqu'au pied du trône de saint Pie V et qui me semblent le plus grand éloge que l'on puisse faire d'un Institut encore dans la ferveur de ses premiers commencements : *J'aime et je protège les Barnabites pour l'innocence de leur vie et la sainteté de leurs œuvres ;* et la protection du Saint-Siège devait être *pour le gouvernement de son diocèse, la plus grande faveur, l'assistance la plus désirable qu'il pût recevoir de Sa Sainteté.* Je me demande quel autre Institut religieux peut présenter, à son origine, l'éloge d'un archevêque aussi éminent à un saint aussi zélé que saint Pie V [1].

Au reste voici, comme conclusion, un fait qui est peut-être le plus remarquable et vraiment caractéristique de la

[1] *Compendio,* pag. 62-66.



ÉGLISE DES ANGÉLIQUES A MILAN

(Extérieur.)



ÉGLISE DES ANGÉLIQUES A MILAN
(Intérieur.)

prudence et du désintéressement d'Alexandre Sauli, aussi bien que de sa petite Congrégation.

L'Ordre des *Humiliés*[1] qui avaient autrefois édifié l'Eglise par leur ferveur et leur régularité, et qu'on prétend même avoir rendu un service important à la société, en introduisant dans la Lombardie les manufactures de laines et des étoffes d'or et de soie, était tombé au XVIe siècle dans un affreux relâchement. Cet Ordre était composé de quatre-vingt-dix-sept maisons sous le nom de prévôtés, riche de plus de soixante mille écus d'or de revenu, et comptait à peine cent soixante-deux profès. Les prévôts vivaient dans le luxe et dans les plaisirs ; les inférieurs, sans discipline et sans frein, se livraient à toutes leurs passions.

L'un de ces Humiliés, nommé Louis Bascapé, d'une noble et ancienne famille de Milan, touché de cette effroyable licence, conçut le dessein d'établir la régularité dans la maison de Saint-Jacques de Crémone, où il était en résidence. Il fit pour ce sujet plusieurs voyages à Milan, et eut occasion de connaître les religieux de Saint-Barnabé. Il demanda au vénéré Père Morigia, l'un des fondateurs, deux de ses religieux pour l'aider dans l'exécution de son dessein. Les deux Barnabites lui furent accordés, et ils réussirent par leurs exemples à gagner quelques sujets de cette communauté, qui commencèrent à mener une vie plus édifiante et plus conforme à la sainteté de leur état. Ceux que la réforme alarma se retirèrent et furent remplacés par un petit nombre d'autres profès qui voulaient suivre l'esprit de leur vocation. Ainsi l'ancienne régularité fut en partie rétablie dans cette prévôté, qui fut dès lors appelée la maison de l'observance.

Tel était l'état des Humiliés lorsque saint Charles, protecteur de cet Ordre, entreprit d'y introduire la réforme.

[1] V. Appendice IV.

Il convoqua le Chapitre à Crémone, fit élire Général Louis Bascapé et publia des règlements pleins de sagesse, que l'invincible obstination des prévôts rendit inutiles. Le saint Archevêque ne se rebuta pas, et, entre les moyens de réforme que sa charité lui suggérait, il conçut le projet de réunir les Humiliés aux Barnabites. On voit, par ses lettres, qu'il avait deux objets en vue dans cette réunion : l'un de réformer les premiers, l'autre de fournir aux seconds les moyens d'étendre leur Institut, dont il croyait la dilatation utile à l'Eglise. Après avoir pesé les différentes manières dont l'union pouvait s'exécuter, il s'était déterminé à faire en sorte que l'Ordre des Humiliés fût conservé quant aux points substantiels de la règle ; que les Barnabites, en prenant le gouvernement, joignissent le titre d'Humiliés à celui de Clercs Réguliers de Saint-Paul, et que leur Institut subsistât comme auparavant dant tout ce qui était de la substance et de l'intégrité de leurs constitutions. Pie V goûta ce projet et parut en souhaiter l'exécution. Cependant, Alexandre et les anciens de Saint-Barnabé craignirent qu'un tel mélange ne portât dans l'Ordre un levain d'infection capable d'en altérer la pureté ; mais comme le Pape et saint Charles avaient également à cœur l'union, Alexandre sut allier, dans une conjoncture si délicate, tous les devoirs de justice à l'égard des premiers pasteurs et de sa propre Congrégation. Consulté par l'Archevêque, il lui exposa sincèrement les moyens qu'il croyait les plus propres pour effectuer l'union, si on la voulait absolument, et en même temps il lui représenta toutes les conséquences fâcheuses qu'il avait lieu de craindre pour son Institut.

Saint Charles, pleinement satisfait de ces raisons, écrivit le 25 janvier 1570 à son agent en cour de Rome de se désister de toute poursuite ultérieure au sujet de l'union, alléguant et approuvant les raisons et la répugnance des

religieux de Saint-Barnabé, fondées : 1° sur les embarras que l'union entraînerait après elle ; 2° sur l'impossibilité où se trouveraient les Barnabites de contenir les Humiliés qui leur étaient supérieurs en nombre ; 3° sur le dérangement que l'union causerait dans l'esprit et le système de leur institution. Cette conduite du sage Supérieur fit éclater la pureté de son désintéressement et montra le peu de cas qu'il faisait des plus grands avantages temporels au prix du bien spirituel de sa Congrégation, en refusant une offre qui la mettait en possession de quatre-vingt-dix-sept maisons importantes et de soixante mille écus d'or de revenu [1].

[1] Gerdil, *Vie*, ch. x.





Saint Charles Borromée pendant la peste de Milan.

Tableau de Pierre de Cortone, placé au-dessus du Maître-Autel de l'église des Barnabites, à Rome. — (S.-Charles à Catinari.)



CHAPITRE XIII

Evêque malgré lui.

1570.

POUR réparer les maux immenses que la *Réforme* de Luther avait attirés sur l'Eglise au XVI[e] siècle, Dieu suscita un grand nombre de Saints, à la tête desquels brille le grand Pontife Pie V. Il avait formé le dessein de choisir dans tous les Ordres religieux des missionnaires, des pasteurs, remplis de l'esprit apostolique, et de les envoyer par toute la terre évangéliser les nations, les villes et les peuples qui en avaient le plus grand besoin. Se souvenant de la Congrégation naissante des Barnabites qu'il avait eu le temps de connaître et d'apprécier durant son séjour à Milan comme Inquisiteur général, le Pape fit demander la liste des sujets que l'on estimait les plus aptes à ces hautes fonctions. Alexandre fit la réponse, en qualité de Supérieur général. Le nom du saint Religieux réveilla dans la mémoire du Souverain Pontife le souvenir de celui qu'il estimait tout particulièrement et il résolut à l'instant même de l'envoyer défricher un champ depuis longtemps inculte et abandonné.

Dans l'après-midi du 23 décembre 1569, la maison de Saint-Barnabé, ordinairement si calme et si recueillie, était en grand émoi.

L'équipage du cardinal Borromée stationnait à la porte

du monastère ; l'Archevêque de Milan, après avoir prié le Supérieur de réunir tous les membres de la Communauté dans la salle capitulaire, leur notifia une nouvelle à laquelle ils étaient loin de s'attendre et qui les plongea dans une extrême désolation.

Le Souverain Pontife Pie V chargeait le Cardinal d'annoncer au Père Alexandre Sauli sa résolution de lui confier l'Eglise d'ALERIA, en Corse.

A cette nouvelle, Alexandre, atterré et ne trouvant pas un mot de réponse, se mit à pleurer à chaudes larmes. Tous les Pères se jetèrent aux genoux de l'Archevêque et le supplièrent, lui qui les aimait tant, d'employer tout son crédit pour éloigner d'eux ce qu'ils regardaient comme un très grand malheur : leur modeste Institut, tout entier fondé sur l'humilité, verrait, par cet exemple, s'ouvrir le chemin des honneurs ; ils perdraient un chef plein de zèle et seul capable, en ce moment, de les gouverner ; il faudrait un ordre formel du Pape pour le faire céder lui-même, tant il avait de répugnance pour une charge si élevée.

Saint Charles, en présence de cette profonde désolation, demeura d'autant plus ému qu'il craignait lui aussi de perdre un sujet si précieux pour l'administration de son diocèse. Il promit d'écrire à Rome et envoya peu après la lettre suivante à Mgr Nicolas Ormaneto :

« J'ai notifié au Père Supérieur de Saint-Barnabé la résolution de Sa Sainteté de lui confier l'Eglise d'Aleria en Corse. Il a d'abord allégué son insuffisance par l'humble sentiment qu'il a de lui-même ; mais je n'ai pas voulu lui passer cette raison, connaissant trop bien les qualités qui l'en rendent digne. Aussi j'ai travaillé sans délai à instruire le procès et à exécuter ce que M. le cardinal Alexandrin [1] m'a enjoint de la part de Sa Sainteté. J'enverrai le tout

[1] Le cardinal Bonelli, neveu du Pape.

par l'ordinaire prochain avec les informations que j'aurai pu me procurer de l'état de cette Eglise.

« Cependant, je ne puis m'empêcher de mettre sous les yeux de Sa Sainteté la grande peine que cette nouvelle a causée aux anciens de la maison, lorsque je la leur ai annoncée. Ils disent que l'éloignement d'Alexandre ne peut être que très préjudiciable à leur Congrégation, dont il est l'ornement et l'appui, par ses lumières et par la prudence de son gouvernement. Et à dire vrai, ils n'ont personne aujourd'hui qui l'égale en savoir, ni même qui soit aussi propre au gouvernement, les vieux n'étant plus en état d'en soutenir les fatigues, et les jeunes n'ayant pas encore assez de maturité. Ils craignent aussi que l'élévation d'un de leurs sujets à la dignité épiscopale ne porte atteinte à l'esprit d'humilité et d'abaissement, dans lequel cet Ordre est né et s'est maintenu jusqu'à ce jour ; et ils m'ont prié de faire parvenir au Saint Père leurs craintes et leurs alarmes. De mon côté, je ne dois pas oublier le dommage universel que va causer à cette ville la perte d'un homme qui lui est utile en tant de différentes manières, par la prédication, par le ministère de la pénitence et autres bonnes œuvres, par les pieux et bons offices qu'il ne cesse de rendre à tout le monde, et par la prudence de ses conseils dont je fais un usage presque continuel.

« Si, après toutes ces représentations, le Saint Père juge qu'il doive rendre de plus grands services au Seigneur dans sa nouvelle vocation, il est enfant d'obéissance ; et quoiqu'il souhaite vivement que Sa Sainteté le laisse dans sa Congrégation où il a vécu dix-neuf ans en paix, il est prêt à se charger de la croix qu'Elle voudra lui imposer. Je ne voudrais pas d'ailleurs servir d'instrument pour empêcher le bien qu'il ne manquera pas de faire dans cette île, qui a, je crois, bien besoin d'un homme tel que lui. »

Milan, 11 janvier 1570.

En même temps, Alexandre s'empressa d'exposer au Souverain Pontife sa répugnance pour la charge qui lui était offerte, énumérant très humblement les raisons de son refus ; il écrivit par le même courrier au cardinal Alciati, son ami, pour lui demander de vouloir bien appuyer sa demande. De leur côté les religieux de Saint-Barnabé adressèrent les plus vives instances au cardinal Serbelloni, leur Protecteur, pour le prier de joindre ses bons offices à ceux de leur Archevêque, afin de retenir Alexandre dans la Congrégation ; mais il n'était plus temps. Le saint Pontife, guidé, comme il est à croire, par une inspiration supérieure, crut devoir passer, dans cette affaire, sur les règles ordinaires et, sans attendre les informations accoutumées, assembla le Consistoire et préconisa Alexandre évêque d'Aleria. Quelques-uns ayant proposé de mettre une pension sur cet évêché dont le revenu était assez considérable, le Pape refusa de le faire, disant qu'il connaissait Alexandre, et que les biens de l'Eglise ne pouvaient être en meilleures mains.

Cependant, le cardinal Serbelloni répondit en ces termes aux religieux de Saint-Barnabé : « Il a plu au Saint Père de confier l'Eglise d'Aleria à Don Alexandre Sauli votre Supérieur. Sa Sainteté, jugeant que le savoir et la vertu de ce religieux n'exigeaient pas les informations qu'on a coutume de prendre pour les autres, l'a préconisé de son propre mouvement, sans avoir fait part à qui que ce soit de sa résolution, qui a été universellement approuvée par tout le Sacré Collège ; de sorte que quand j'ai reçu votre lettre, par laquelle vous m'exposiez la peine que cette promotion vous fait, l'affaire était si avancée qu'il n'était plus possible d'en revenir. Je me serais fait d'ailleurs un très grand scrupule de traverser le moins du monde une si sage élection, si convenable au mérite du sujet et aux besoins du troupeau qu'on lui confie ; cependant, je n'ai

pas voulu laisser ignorer au Saint Père ce que vous m'écriviez, soit pour vous marquer mon désir à vous obliger en tout ce qui dépend de moi, soit pour lui faire mieux connaître les sentiments avec lesquels, uniquement occupés des choses du Ciel, vous fuyez les honneurs et les dignités que les autres désirent et recherchent avec tant d'empressement.

« Le Saint Père me répondit, comme je l'avais prévu, qu'il connaissait Don Alexandre, que l'Eglise d'Aleria n'exigeait pas un pasteur moins actif ni moins vigilant ; qu'il se complaisait toujours davantage de son choix, et qu'il ne vous restait d'autre parti à prendre que celui de la soumission ; que votre Ordre ne manquerait pas de sujets pour le gouvernement ; que Don Alexandre avait travaillé assez longtemps à Milan, et que cette vigne étant déjà si bien cultivée, il était juste qu'il en allât défricher une autre qui avait un bien plus grand besoin de ses travaux. Le Saint Père ajouta que vous ne devez pas craindre de manquer à l'édification que vous devez au prochain, en acceptant des dignités ecclésiastiques, et qu'on ne puisse conserver et prêcher l'humilité sous la mitre. Au contraire, Sa Sainteté pense que c'est donner un bon exemple que de conférer les honneurs à ceux qui en sont dignes ; que c'est un moyen d'exciter les autres à se rendre recommandables par les bonnes œuvres, et que ces sortes d'honneurs, quoique très relevés, ne sont point incompatibles avec l'humilité ; qu'enfin le Seigneur ayant appelé le Père Don Alexandre par la voix de son Pontife, il doit se soumettre à sa vocation et se charger sans répugnance d'un fardeau qui paraît à la vérité pesant, mais qui devient doux et léger quand on le porte avec la charité qui convient à un bon pasteur. Pour vous, mes Pères, vous devez vous réjouir de voir que la sainteté de vos œuvres, déjà reconnue de tout le monde, commence à être attestée par

des distinctions si honorables, et d'en recevoir le premier témoignage d'un Pontife aussi saint et aussi juste. Vous devez vous remettre entre ses mains et, préférant le bien public au bien particulier, animer votre Supérieur à se charger de cette croix. De Rome, le 25 février 1570. Le cardinal de Saint-Georges, Protecteur [1]. »

Durant cet intervalle, les religieux multiplièrent les oraisons, les jeûnes et les pénitences pour obtenir du Ciel un changement de détermination chez le Pape ; Alexandre alla s'enfermer à la Chartreuse de Carignan où se trouvait déjà saint Charles, à la suite de l'attentat des Humiliés, dont nous avons parlé plus haut. C'est dans cette pieuse retraite que l'Archevêque de Milan reçut les derniers ordres du Pape. « Le Saint Père vient de préconiser le Père Don Alexandre Sauli, disait Mgr Ormaneto ; qu'il accepte avec courage. S'il hésite encore, Sa Sainteté veut que vous le lui commandiez en vertu de la sainte obéissance. »

Saint Charles présenta simplement la lettre à Don Alexandre : ce dernier, après l'avoir lue, se jeta à genoux, baisa humblement la terre et répondit en sanglotant : « Eh bien, je suis prêt à toutes les fatigues et même à la mort, pour obéir au Seigneur et au Souverain Pontife. Je suis un vil instrument, mais Dieu en fera ce qu'il voudra. Tout ce que je ferai sera l'effet de sa grâce et non de mon travail. C'est de lui que j'attends la force pour accomplir les devoirs d'un bon pasteur. »

Le lendemain il retourna à Milan pour déposer le gouvernement de la Congrégation entre les mains des Pères Assistants et s'enfonça dans une profonde retraite pour se préparer à son sacre.

La cérémonie eut lieu dans la Cathédrale de Milan, le

[1] Autographe conservé dans nos Archives généralices.

12 mars 1570, en la fête de saint Grégoire le Grand, au milieu d'une grande affluence de peuple, en présence des parents d'Alexandre et des plus nobles familles de la ville. Saint Charles fut le Prélat consécrateur, assisté de Mgr Ragazzoni, évêque de Bergame, et de Mgr Hippolyte de Rossi, évêque de Pavie, qui ne se doutait guère alors de coopérer à la consécration de son successeur immédiat. Saint Charles, rayonnant de joie, laissa déborder son cœur dans une pieuse allocution sur la dignité épiscopale et sur les diverses cérémonies de cette touchante fonction. Connaissant la pauvreté religieuse de son saint ami, il lui fit gracieusement présent des riches ornements employés en cette circonstance. Quel parfum de sainteté dut s'élever vers le Ciel et embaumer la splendide Cathédrale à l'heure où, par ordre d'un saint comme Pie V, l'archevêque saint Charles Borromée consacrait évêque un autre saint! Tels étaient les vrais Réformateurs que Dieu suscitait au sein de son Eglise alors si éprouvée.

Après sa consécration, Alexandre hâta son départ. Il prit congé de ses chers confrères de Saint-Barnabé, au milieu desquels il disait avoir trouvé le paradis sur la terre. Il demanda et obtint trois religieux de l'Ordre, pour continuer avec eux les exercices de la vie religieuse : les Pères Vincent Corte, de Pavie; Thomas Gambaudi, de Ferrare, et François Stauli, de Bagnasque dans le diocèse d'Alba. Ensuite, il se rendit à Pavie pour y prendre congé de son vieux père, accablé d'années et d'infirmités. Quelle consolation pour le marquis Sauli de revoir ce fils tant aimé, depuis plusieurs années directeur de sa conscience! Ce fut entre les deux une véritable lutte d'humilité, pour savoir lequel serait béni le premier : le père eut le dessus et Alexandre, l'embrassant et le bénissant pour la dernière fois, l'encouragea à se résigner pleinement à la sainte volonté de Dieu.

Le nouvel Evêque continua sa route par Gênes où le mauvais temps l'obligea de s'arrêter plusieurs jours. Il profita de ce retard pour visiter ses parents et les chefs de la République. Ceux-ci furent tellement satisfaits de sa prudence et de ses belles manières, qu'ils adressèrent au Souverain Pontife de vifs remerciements pour avoir donné à la Corse un si digne Pasteur. On voit, par une des lettres d'Alexandre, que rien ne lui fut plus à charge que l'assujettissement à ces devoirs de cérémonie : *Je passe mon temps*, écrit-il à ses confrères de Milan, *à rendre et à recevoir des visites. Le Doge et la Seigneurie espèrent de grandes choses de ma destination en Corse. Dieu veuille qu'ils ne soient pas trompés dans leur attente.* Malgré ces embarras, il trouva encore le temps d'exercer le ministère de la prédication en plusieurs endroits, et en particulier dans l'église de Carignano qui appartenait à sa famille, ainsi que dans deux monastères où il avait sa sœur Pauline et d'autres parentes.

Entre temps, il s'était fait précéder en Corse par deux des Pères qu'on lui avait accordés et par Mgr Locatelli son vicaire général qui prit en son nom possession du nouveau diocèse et publia sa première lettre pastorale.

Aussitôt que le temps parut favorable pour la navigation, l'Evêque se mit en mer sur un brigantin, les gros bâtiments étant alors en course contre les Corsaires. Il venait à peine de quitter le port, qu'une petite barque, voguant à toutes rames, accosta le brigantin pour lui remettre un message pressant. On lui annonçait que son père était à toute extrémité et souhaitait ardemment de le voir encore une fois avant de mourir. Les passagers, profondément émus de cette triste nouvelle, virent le Prélat se mettre en prière et, au bout de quelques instants, comme sortant d'une extase, lever les yeux au ciel : *Que la volonté de Dieu soit faite*, dit-il, *continuons notre*

voyage. Dieu avait révélé à son serviteur qu'inutilement il serait retourné en arrière, parce que son père était déjà mort à l'heure où lui parvint le message.

Il fallut trois jours pour aller de Gênes à Livourne, d'où ils repartirent tout de suite pour la Corse. Ils échappèrent d'une façon presque miraculeuse aux mains des barbares qui croisaient sur la côte : *Dieu nous aida,* écrivit le Saint, *en ce que les corsaires, ayant aperçu devant nous quelques barques de pêcheurs de corail, n'osèrent pas nous attaquer*. L'équipage demeura persuadé que cette retraite des infidèles était l'effet d'une protection particulière de Dieu accordée aux prières de son serviteur [1].

[1] Gerdil, *Vie,* ch. XII.





CHAPITRE XIV

La Corse jusqu'en 1570.

Si la Corse est une des plus petites îles de la Méditerranée, car elle n'a que 183 kilomètres du Nord au Sud, et 84 kilomètres de l'Est à l'Ouest, elle n'en est pas cependant la moins importante :

Par sa position dans le grand bassin occidental de la Méditerranée qui baigne l'Italie, la France, l'Espagne et l'Afrique, placée en face de Rome et, pour ainsi dire, aux portes de cette ancienne capitale du monde, elle devint comme le rendez-vous de tous les peuples des continents circonvoisins qui se livraient au commerce et fondaient des colonies ; ces peuples vinrent souvent se heurter les uns les autres dans cette île, et simultanément ou tour à tour la marquer au coin de leur génie. Aussi, depuis ses origines, encore bien confuses, l'histoire de la Corse n'est qu'une suite, à peine interrompue, de guerres et de révoltes.



Armes de la Corse.

La Corse resta au pouvoir des Romains, dont elle reçut plus tard le christianisme ; mais la chute de l'empire la livra aux nations qui parcouraient les terres et les mers. Elle se vit envahie par des peuples de langues et de mœurs

diverses : Germains, Byzantins, Maures, Néo-latins. Les Vandales y arrivèrent sous Genséric et s'y maintinrent longtemps ; ils en furent chassés par Bélisaire. Après avoir été envahie et conquise par les Goths et les Lombards, l'île tomba, avec la Sardaigne, au pouvoir des Byzantins, qui la gardèrent environ deux cents ans.

Les Grecs gouvernèrent la Corse à la manière des Turcs. Ils semblaient regarder les indigènes comme un troupeau de brutes : accablés d'impôts, les Corses étaient parfois contraints, pour se procurer l'argent nécessaire, de vendre leurs propres enfants [1]. Alors commença pour l'île une période de luttes incessantes ; pendant de longs siècles, son histoire est un combat continuel, que chaque citoyen soutient pour défendre, avec sa vie, l'indépendance du sol natal [2].

Quand on étudie la topographie de l'île, on suit du regard la chaîne centrale de ses grandes montagnes, de laquelle, comme d'une épine dorsale gigantesque, se détachent des chaînons secondaires, arrondis comme les côtes d'un squelette colossal. Entre toutes ces ramifications se creusent d'innombrables vallées, descendant parfois très bas, et séparées par des barrières naturelles, qui font de chacune d'elles comme un petit monde bien distinct. On comprend dès lors pourquoi la Corse, malgré ses dimensions peu considérables, se sectionne en tant de clans divers ; pourquoi il y a, entre ses habitants, quelque peu nombreux qu'ils soient, tant de divisions si tranchées ; pourquoi, enfin, l'esprit de parti est si fort et les liens de famille si étroits. Le patriotisme, chez eux, a pour objet non seulement l'île entière, mais surtout telle ou telle

[1] Lettre de saint Grégoire le Grand à l'Impératrice de Constantinople, 575.

[2] F. Grégorovius, *Histoire des Corses* traduite par P. Lucciana. Bastia, 1881, ch. I-IV, passim.



Vue d'Aleria (Corse). A gauche le fort génois, à droite le hameau.



Autre vue d'Aleria, prise de l'ancienne maison Marquis Potenziani, appartenant actuellement aux frères Gavini.



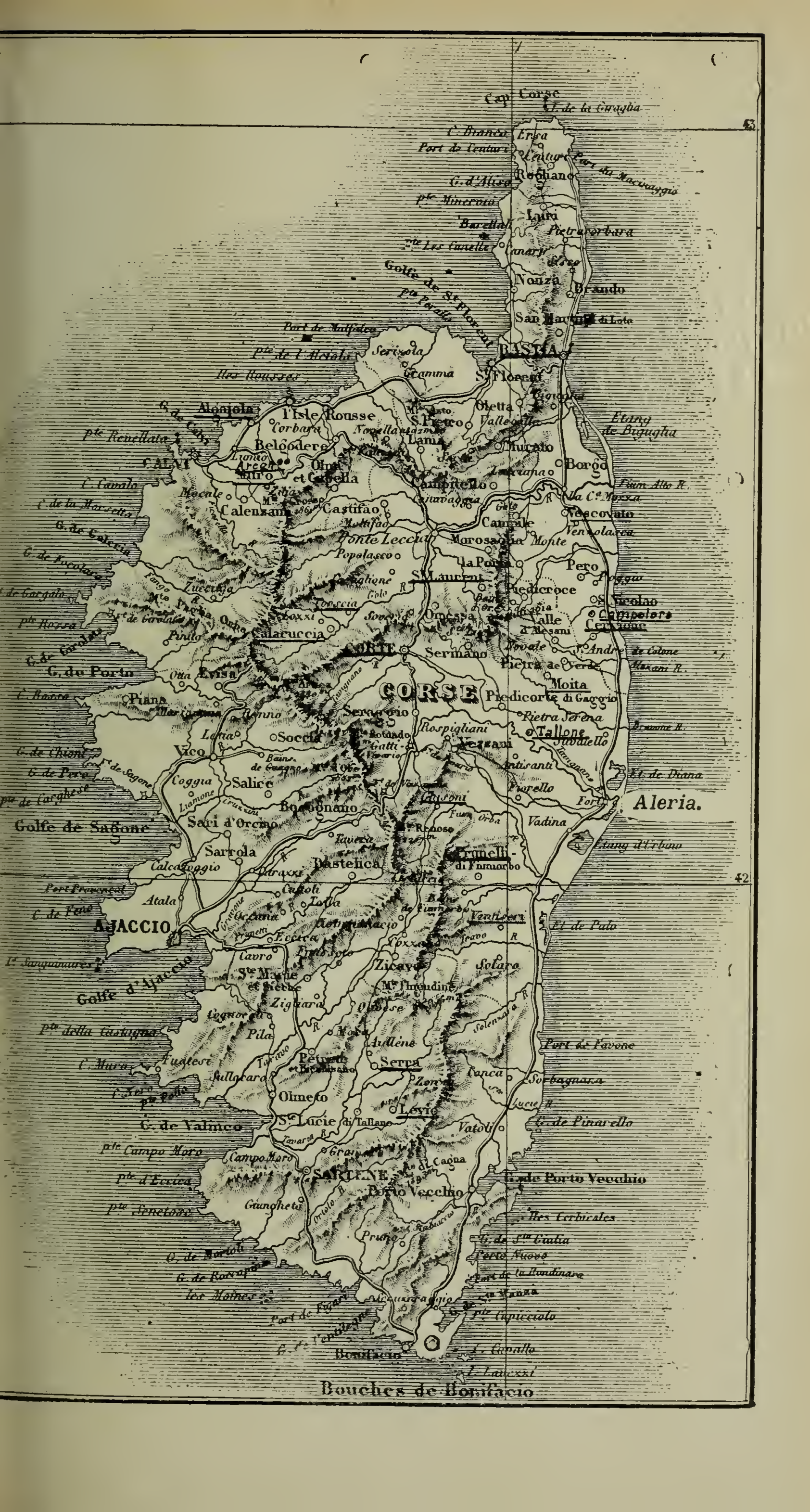
Catareggio, hameau dépendant d'Aleria.

(Ces photographies. prises par M. l'avocat Jean-Baptiste de Caraffa. nous ont été gracieusement communiquées par M. l'abbé Grisostomi, curé d'Aleria. 1900.)

Ancien fort génois à Aleria. — Etat actuel.

(D'après les photographies de M. Caraffa.)

Eglise de Saint-Marcel à Aleria (Corse), sur les ruines de l'ancienne église.



Cap Corse
BASTIA
S.t Florent
Golfe de S.t Florent
l'Isle Rousse
CALVI
CORTE
CORSE
Golfe de Sagone
G. de Porto
AJACCIO
Golfe d'Ajaccio
G. de Valinco
SARTENE
Porto Vecchio
G. de Porto Vecchio
Bonifacio
Bouches de Bonifacio
Aleria.
Etang de Biguglia
Etang d'Urbino
Vico
Piana
Evisa
Calacuccia
Vezzani
Bastelica
Zicavo
Olmeto
Levie
Serra
Cervione
Piedicroce
Morosaglia
Ponte Leccia
Nonza
Rogliano
Brando
Borgo
Vescovato
Belgodere
Calenzana
Algajola
Sarrola
Sari d'Orcino
Bocognano
Salice
Soccia
Serraggio
Prunelli
Moita
Tallone
Sermano
Omessa
Zigliara
Pila
Petreto
Sollacaro
Vatoli
Solaro
Conca
Sorbagnara
Pruno
Giuncheta
Campo Moro
43
42

province. Suivant l'expression reçue, on est d'*au delà* des monts, ou d'*en deçà,* et ce n'est pas, certes, la même chose. Bien plus, on est de tel ou tel canton, de tel ou tel village, de tel ou tel hameau. A mesure que le sentiment sacré du patriotisme se concentre sur un terrain de plus en plus circonscrit, il semble gagner en intensité ce qu'il perd en étendue.

Ces réflexions ne sont pas ici intempestives : elles fournissent la clef d'une énigme, parfois indéchiffrable, en donnant l'explication de bien des faits, dont nous aurons à nous occuper dans le cours de ce récit.

Toujours unis pour repousser l'étranger envahisseur, les Corses ont presque toujours été divisés entre eux. Si, nulle part ailleurs, le dévouement pour la patrie n'est monté à un plus haut degré d'héroïsme, nulle part aussi, les haines de parti n'ont été plus profondes, plus implacables, plus invétérées. La persistance, la multiplicité et la violence de ces luttes de clocher à clocher s'expliquent, en partie, du moins, comme nous l'avons dit, par la configuration extérieure du sol. Cette île, si tourmentée au point de vue géologique, devait fatalement constituer une foule d'habitats distincts. Les fractions de son territoire sont trop séparées entre elles par des frontières naturelles difficilement franchissables. Les cols qui, se trouvant entre les crêtes des montagnes, établissent les communications entre les vallées, s'élèvent généralement à de trop grandes hauteurs. Pour ce motif, on leur a donné le nom de *scale,* ou sentiers en échelle, et il n'est pas rare de les voir monter en pente rapide jusqu'à plus de quinze cents mètres. Il en est résulté une multitude de petits Etats dans l'Etat, par défaut de fusion, l'unité ne pouvant se réaliser sur des bases suffisamment larges. Aussi, les Corses, auxquels, comme à tous les cœurs bien nés, la patrie est chère, aiment-ils passionnément, non seulement leur île, mais

leur village, leur hameau, le vallon où ils ont reçu le jour [1].

En 713, la Corse vit paraître les premières hordes de Sarrasins. Après la conquête de l'Espagne par les Maures, les Mahométans se répandirent dans toutes les îles de la Méditerranée, où ils promenèrent le meurtre et le pillage ; sur quelques points ils établirent leur domination d'une manière durable. Délivrée des infidèles par un des fils de Charlemagne, la Corse se vit donnée au Saint-Siège [2]. Le Pape et l'Empereur s'en attribuèrent successivement la souveraineté, jusqu'au moment où Urbain II, en 1098, plaça l'île, à titre de fief perpétuel, sous la dépendance de l'évêché de Pise, qui fut alors érigé en Archevêché. C'est ainsi que les Pisans se rendirent maîtres de la Corse. Ils la gardèrent environ cent ans, au prix de combats continuels, et toujours inquiétés dans leur possession. Leur domination fut sage, juste et bienfaisante ; tous les historiens de la Corse en font le plus grand éloge.

Cependant Gênes s'opposait avec une ardeur jalouse à la domination Pisane dans une île si voisine de ses côtes ; elle ne pouvait consentir à laisser à sa rivale une station si avantageuse dans la Méditerranée. Innocent II, cédant à leurs réclamations pressantes, fit dépendre de Gênes, qu'il érigea en Archevêché, les évêques de Mariana, d'Accia et de Nebbio, et laissa à Pise les évêchés d'Aleria, d'Ajaccio et de Sagona. Mais les Génois ne se contentèrent pas de cette cession : ils visaient à la domination temporelle de l'île entière. Toujours en guerre avec les Pisans, ils obtin-

[1] R. P. Ortolan, *Diplomate et soldat*. Paris. Bloud et Barral, 1900. Introduction, p. 14-16.

[2] D'après Anastase, qui écrivait au IXe siècle, la Corse avait été comprise dans la donation que Charlemagne fit au Pape Adrien, 774. Antérieurement, en 753, Pépin avait donné la Corse au Saint-Siège. Grégorovius.

rent enfin la victoire au combat naval de la Meloria et Pise dut céder la Corse à sa rivale. La souveraineté de Gênes ne s'établit pas sans contestation. Durant plus d'un siècle et demi, il lui fallut lutter sans trêve ni merci et les Chroniqueurs s'étonnent que, dans l'état misérable où se trouvait leur pays, les Corses ne se soient pas levés en masse pour fuir à l'étranger.

Le peuple, réduit au désespoir, tint enfin une assemblée au *Lago Benedetto* et prit la résolution fatale de se mettre sous la protection de la *Banque de Saint-Georges*.

Cette société avait été fondée à Gênes en 1346, par des capitalistes qui prêtaient de l'argent à la République, en recevant de cette dernière la garantie de certains revenus de l'Etat. Sur la proposition des Corses, Gênes céda l'île à la Banque. La Compagnie de Saint-Georges recevait donc la Corse comme une possession placée sous la haute souveraineté du Sénat : c'était, en quelque sorte, un domaine dont elle devait chercher à tirer le plus de revenus possible.

Le calme dura peu de temps. Dès que la Banque avait eu le pouvoir en main, elle en avait usé en despote, privant les Corses de tous leurs droits, du Syndicat et des anciennes magistratures communales. La guerre recommença, plus terrible qu'auparavant, entre les insulaires et leurs nouveaux maîtres. Les révoltes se succédèrent périodiquement jusqu'à la fin du quinzième siècle, se terminant, chaque fois, par des massacres et des déportations en masse. La justice se vendait, l'assassinat était impuni, les honnêtes gens étaient désarmés, mais les criminels avaient des sauf-conduits que, du reste, ils payaient fort cher. On s'entr'égorgea, on se dénonça, on se vendit, on mourut de misère et de famine. Comme il n'y avait pas d'équité chez les magistrats, imposés de force par les usurpateurs, les Corses eurent recours à la loi du talion, que déplorait

déjà le vieil historien Filippini, en voyant les Corses toujours armés de l'arquebuse à rouet [1].

Ce fut alors qu'un Corse, au service du roi de France, Sampiero de Bastelica, rêva de rendre à son pays la liberté perdue. En 1553, une flotte française, sous les ordres de l'amiral Paulin de la Garde, réunie à la flotte ottomane commandée par Dragut, débarqua à Bastia. L'île entière, à l'exception de Calvi, tomba entre les mains de Sampiero. Le traité de Cateau-Cambrésis, qui mit fin aux guerres d'Italie (1559), rendit l'île aux Génois, et Sampiero, sans aucun secours, continua avec peine une lutte inégale, qui se termina par son assassinat (1567).

A la suite de ce dernier et glorieux essai d'indépendance, la Corse retomba plus que jamais sous le joug des Génois. Les dénis de justice généralisèrent l'antique coutume de la *vendetta*, et le nombre des meurtres s'accrut dans des proportions effroyables.

Pour s'en faire une idée, il faut relire cette page de l'*Histoire des Corses :*

« Les impôts devenaient de plus en plus accablants; toutes les sources de production tarissaient; il n'y avait pas d'industrie, pas de commerce, la loi ne permettant d'exporter les produits de l'île que dans les ports de Gênes. D'après le témoignage de tous les écrivains qui ont traité cette période de son histoire, la Corse était alors la partie du monde la plus misérable. Livrée par la guerre à la famine, à la peste, à la dévastation, sans cesse infestée par les incursions des Barbaresques, privée de ses droits, de sa liberté, foulée aux pieds, épuisée, en proie à une justice vénale et déchirée par les luttes intestines des partis, des *Rouges* et des *Noirs*, ensanglantée en mille endroits par des guerres de famille à famille et par l'affreuse *vendetta*,

[1] *Histoire des Corses*, ch. IV-XIII, passim. — Prince Roland Bonaparte, *Une excursion en Corse*. Paris, 1891, p. 93.

cette île, où la nature a versé à pleines mains toutes ses bénédictions, n'était plus qu'une vaste plaie. Filippini compte 61 villages, entièrement propres à la culture, qui, de son temps, étaient abandonnés, déserts, avec leurs maisons et leurs églises encore debout ; — spectacle vraiment lamentable, dit-il lui-même. »

Tel était l'état de la Corse, lorsque y débarqua saint Alexandre Sauli, le 30 avril 1570.

Au point de vue ecclésiastique, le pays était alors partagé en cinq diocèses, suffragants des Archevêchés de Pise ou de Gênes : Ajaccio, Aleria, Mariana, Nebbio et Sagona [1].

Le diocèse d'Aleria s'étendait de la côte orientale à la côte occidentale, dans le centre de l'île. Comme étendue et comme revenus, il était le plus important.

[1] V. Appendice V.



CHAPITRE XV

Evêché en ruines. — Premiers efforts.

1570.

C'est en ces termes que saint Alexandre Sauli annonçait à saint Charles Borromée son arrivée dans la terre en friche confiée à ses soins :

« Puisqu'il a plu à Dieu de me conduire en Corse sain et sauf, je me crois obligé de donner à Votre Seigneurie illustrissime des nouvelles de ma personne et de mon diocèse.

« Arrivé à Bastia, je fus obligé de m'y arrêter une dizaine de jours, afin de faire les provisions nécessaires pour notre nourriture quotidienne. Pendant ce temps, je reçus la visite d'une grande partie des prêtres de mon diocèse : je n'en ai pas trouvé un seul qui sache le latin, plusieurs ne savent même pas lire. Je vous laisse à penser ce que doivent être les mœurs des habitants : les guerres interminables de ces dernières années ont empêché les évêques de résider dans leurs diocèses. Mon évêché, en particulier, ayant été le quartier général du fameux Sampiero Corso, les ruines sont plus nombreuses que dans toutes les autres parties de l'île... Ce qui me déplaît et me peine davantage, c'est de me trouver si loin de Bastia où réside le gouverneur, car, sans l'appui du bras séculier, je ne pourrai faire aucune réforme : il faut donc avoir patience.

« Présentement, je suis à Corte, pays jonché de ruines. Les Pères Franciscains m'ont arrangé deux chambrettes, petites comme la moitié d'une cellule de Saint-Barnabé. Je ne crois pas pouvoir y rester, parce que j'ai amené huit personnes avec moi, et les Pères me disent que mon séjour sera nuisible à l'observance régulière. Je le crois sans peine, d'autant plus qu'il me vient beaucoup de visites, et que les personnes qui veulent me parler sont obligées de traverser le réfectoire des religieux.

« Ce qui me contrarie le plus, c'est de ne pouvoir trouver, dans tout mon diocèse, deux chambres habitables. Les grandes dépenses que je viens d'être obligé de faire ne me permettent même pas de me faire construire une cellule de Capucin... au reste, je tâcherai de vivre au jour le jour, selon que le Seigneur m'inspirera...

De Corte, le 18 mai 1570. »

Le tableau ne semble guère encourageant. Il était cependant bien véridique, car nous ne saurions soupçonner notre Saint de la moindre exagération, et les historiens de l'époque nous en font une peinture encore plus triste.

Aleria avait été fondée par les Phocéens, presque en même temps que Marseille et que Rome. Tombée plus tard aux mains des Carthaginois, elle fut détruite par les Romains pendant les guerres puniques, au IIIe siècle avant Jésus-Christ. Cent cinquante ans après, le dictateur Sylla la rebâtit pour faire échec à son rival abhorré, Marius, qui avait construit la ville de Mariana, à l'embouchure du Golo, non loin de la ville actuelle de Bastia.

Pendant cinq ou six siècles, Aleria fut prospère ; mais ensuite accoururent les Barbares, puis les Maures. Les habitants furent plusieurs fois massacrés ; les rares survivants virent leurs campagnes ravagées et leurs maisons en cendres. Pour se mettre à l'abri de ces incursions

Etang de Diana (Ancien port d'Aleria).

redoutables, ils durent émigrer dans les montagnes voisines, et ils y fondèrent de nouveaux villages. Mais, alors, dans cette plaine basse, délaissée, sans culture, les eaux devinrent stagnantes ; les marais pestilentiels envahirent les champs embellis autrefois par les moissons dorées. Toutes sortes de détritus végétaux et animaux s'amoncelèrent dans ces ondes croupissantes. Leur décomposition engendra des miasmes délétères qui portent au loin la fièvre paludéenne, cette terrible MALARIA, non moins à craindre que les traits des Vandales ou le fer des Sarrasins.

La plaine d'Aleria, une des plus fertiles de l'Europe, car le blé, l'orge et le maïs y donnent de soixante à quatre-vingts fois leur semence, était, autrefois, l'un des greniers de Rome impériale : aujourd'hui c'est un vaste désert, long de 86 kilomètres et large d'une quinzaine environ. Auparavant, elle nourrissait les hommes ; maintenant elle les tue. Pendant cinq ou six mois de l'année, de Juillet à Novembre, elle est absolument insalubre. Dès les premières chaleurs de l'été, jusqu'aux premiers froids de l'hiver, les habitants sont contraints de fuir, avec armes et bagages. Ils amènent à leur suite leurs troupeaux dans la montagne, et ne se hasardent pas à en descendre avant la chute des feuilles qui, pour eux, est le signe avant-coureur de la bonne saison. A deux kilomètres se trouve l'étang de *Diana,* autrefois le port d'Aleria : *Portus Dianæ,* d'une superficie de plus de sept cents hectares. Semblable à un miroir, il réfléchit les rayons du soleil et inonde de lumière les quelques maisons de l'antique Aleria [1].

Lorsque le nouvel évêque vint prendre possession de son évêché, le 11 mai 1570, un jeudi, il ne trouva pas même une chaumière qui eût deux chambres ; la vieille

[1] Ortolan, *Diplomate et Soldat.* Introduction, pag. 19-20.

cathédrale de Saint-Marcel n'avait plus que quelques pans de mur couverts de plantes sauvages; la maison épiscopale, qui avait servi peu d'années auparavant de quartier général au fameux *condottiere* Sampiero, était entièrement brûlée. On peut s'imaginer ce que dut être, ce jour-là, la première rencontre du Pasteur avec les premières brebis de son troupeau. La nouvelle, jusque-là inouïe, de l'arrivée d'un évêque, la réputation de sainteté qui l'avait précédé, réveillèrent dans ce peuple les sentiments d'une religieuse vénération. Il se rassembla de tous les environs une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants, précédés de quelques ecclésiastiques, qui allèrent au-devant de lui et le reçurent avec joie et affection.

Comme il était impossible de demeurer à Aleria, le saint Evêque se rendit à Corte, l'acropole de l'île, où les Pères Franciscains l'hébergèrent pendant plusieurs semaines[1]. Le dimanche suivant, fête de la Pentecôte, il inaugura l'œuvre de son ministère par une Messe pontificale et par une pieuse instruction sur la descente du Saint-Esprit et la nécessité de tout restaurer en Jésus-Christ. Il aurait bien voulu commencer aussi immédiatement la visite de son diocèse, mais il attendit encore quelques mois, parce que, disait-il, *il y aurait de la cruauté d'aller détourner ces pauvres gens occupés aux*

[1] Corte possédait depuis longtemps deux Communautés franciscaines florissantes, l'une des Mineurs de l'Observance, l'autre des Capucins, fondées en 1525 par Mathieu Baschi d'Urbin. C'est du vivant même de saint François que les Frères Mineurs s'établirent en Corse, et la tradition reçue à Bonifacio veut que le saint Fondateur ait séjourné lui-même quelque temps dans cette ville. Ce qui est certain, c'est que saint François aimait tendrement sa province de Corse qu'il appelait : *la nacelle de sa Religion,* et il lui a donné comme sceau le *Tau* mystérieux dont il aimait lui-même à marquer ses lettres. Le couvent de l'Observance de *Corte* devait sa création, en 1428, au Bienheureux Antoine de Stronconio dont la fête se célèbre dans l'Ordre le 7 février. — Abeau, *Vie de Théophile de Corte.*

travaux de la campagne, tandis qu'ils n'ont pas de quoi subsister.

Pour ne pas se rendre trop à charge aux bons Pères Franciscains, il chercha dans les environs d'Aleria et trouva à *Tallone*, dans la *Pieve d'Opino*, au lieu-dit *Opiso*, à douze milles d'Aleria, une vieille tour qu'il fit arranger tant bien que mal et partager par des cloisons de bois en neuf cellules, si petites et si étroites qu'à peine pouvaient-elles tenir un lit et une table. De cette tour, par un long escalier de pierre, on descendait dans un jardin qu'on appelle encore aujourd'hui l'*orto del vescovo*, le jardin de l'Evêque [1]. Tel fut le premier *palais épiscopal* du saint Evêque missionnaire ! Pour cathédrale, il choisit la moins délabrée des églises voisines, la fit nettoyer et orner convenablement. Tous les dimanches il y expliquait le saint Evangile et enseignait le catéchisme avec une si grande clarté que bientôt les gens des environs y vinrent en grand nombre, attirés aussi par les petits présents et par les aumônes qu'il distribuait aux plus nécessiteux. Il obligea les prêtres à assister à ces réunions, afin de leur apprendre à bien remplir leurs devoirs ; il les réunissait ensuite pendant la semaine, leur enseignant à prêcher et à administrer les Sacrements, car plusieurs l'ignoraient complètement.

Souvent aussi Alexandre parcourait les villages d'alentour, faisant jusqu'à douze et quinze milles par matinée, quelquefois à cheval et plus souvent à pied, dans des sentiers serpentant en raides zigzags. A tous ceux qu'il rencontrait il adressait de bonnes paroles, encourageant les bergers et les travailleurs, semant partout le bon grain de la parole de Dieu. En arrivant dans un village, il assemblait dans l'église le peu d'habitants qui s'y trou-

[1] Mgr de la Foata, *Recherches et notes diverses sur l'histoire de l'Eglise en Corse*. Bastia, 1895.

vaient, célébrait la messe, prêchait et administrait les Sacrements. L'après-midi, il enseignait aux enfants le catéchisme et les prières, et employait le reste du temps à visiter les malades, à porter des paroles de paix dans les chaumières où on lui signalait la haine et la *vendetta*.

Cependant, les difficultés étaient nombreuses.

« Si j'avais au moins une ville ou un gros village, écrit-il au Supérieur de Saint-Barnabé [1], je ne me découragerais pas, mais ce ne sont que de petits hameaux dispersés dans la campagne et sur des montagnes à pic où l'on ne peut aller à cheval. On est obligé de grimper sur des rochers bordés de précipices, et quand on arrive, on ne trouve nulle part ni logement ni nourriture tant soit peu convenable. En une journée, on ne peut y faire tout le bien nécessaire, et ce qui est pire encore, on ne peut souvent se faire obéir, parce qu'on est trop loin de ceux qui sont chargés de rendre la justice ; cependant *il faut faire la volonté de Dieu, le servir là où il veut être servi et comme il veut être servi.* »

Persuadé que tout ce qu'un évêque peut prescrire pour le bien de ses diocésains ne saurait obtenir de résultats satisfaisants, s'il n'a de bons prêtres pour exécuter ses ordres, Alexandre intima son premier Synode pour la fin du mois d'août de cette même année 1570. Cent cinquante ecclésiastiques furent présents, attirés certainement par le souffle de la grâce de Dieu, mais aussi par le renom de sainteté de leur nouveau Pasteur. L'Evêque eut soin de procurer à tous, et à ses frais, la table et le logement, dans des maisons de Tallone louées à cet effet. Il se priva même de son lit pour le donner à l'un de ses prêtres qui en aurait manqué.

On n'avait jamais vu encore de Synode. La plupart des

[1] 14 août 1570.



CORTE

évêques de Corse étaient depuis des centaines d'années éloignés de leurs diocèses. Plusieurs d'entre eux, pourvus de quelque bénéfice, de quelque charge ou de quelque dignité, résidaient à Rome et administraient leurs églises par un vicaire général. La nouveauté du spectacle attira beaucoup de monde. La longue procession des ecclésiastiques précédant l'Evêque revêtu de ses habits pontificaux et la Messe solennelle du Saint-Esprit émurent les plus indifférents. Alexandre parla admirablement de la dignité sacerdotale, de la pureté de vie qu'elle exige dans ses ministres qui doivent être le sel de la terre et la lumière du monde, du compte rigoureux que les pasteurs devront rendre au souverain Juge, s'ils laissent périr par leur négligence ou s'ils entraînent au mal par leurs exemples les âmes qui leur sont confiées.

Toutes les matières à traiter dans le Synode furent soigneusement déterminées par le saint Evêque ; les décrets furent peu nombreux mais très importants, et servirent non seulement de loi mais encore d'instruction aux prêtres. Quand la réunion fut terminée, Alexandre fournit aux plus pauvres de quoi retourner chez eux et en retint un certain nombre auprès de lui pour les former avec plus de soin à la pratique du saint ministère. Ces pieuses industries produisirent un bien immense, plusieurs furent si touchés des discours et des exemples de leur saint Pasteur, qu'ils parurent changés en d'autres hommes et rentrèrent chez eux avec une résolution bien arrêtée de travailler désormais de tout leur pouvoir à leur sanctification personnelle et au salut des âmes.

Un des principaux avantages de ce premier Synode fut l'établissement des catéchismes : Alexandre le regardait avec raison comme la première base de la réforme qu'il voulait opérer. A cette fin, il adopta l'excellent opuscule de saint Charles Borromée sur la doctrine chrétienne. Il

le fit réimprimer, après y avoir ajouté quelques notes relatives aux besoins de son diocèse, et il en distribua un très grand nombre d'exemplaires. Lui-même ne manqua jamais, sur ce point, de donner l'exemple de la plus parfaite exactitude ; il enseignait aux curés la manière d'expliquer le catéchisme et de le fixer dans la mémoire des enfants et des adultes ; il le faisait par demandes et par réponses, par des comparaisons et par des exemples, répétant plusieurs fois, d'une façon différente, la même vérité. Pour réveiller dans le peuple le sentiment de la piété et la pratique de la prière, il distribua largement des chapelets, des images et des médailles. On a beau dire que ces choses extérieures et les pratiques de dévotion ne constituent pas la vraie piété qui doit venir du fond du cœur ; pour tous les hommes, et surtout pour les gens simples, il est nécessaire de commencer par les sens ; la piété extérieure ressemble à l'huile qui entretient la flamme intérieure de l'esprit, d'où naissent ensuite les éléments distinctifs de la vie sincèrement chrétienne.

Quatre mois seulement s'étaient écoulés depuis l'arrivée de l'Evêque missionnaire, et déjà on pouvait prévoir ce qu'allait devenir, entre les mains d'un pasteur si vigilant, cette terre inculte où les ronces et les épines avaient déjà presque étouffé le bon grain.





CHAPITRE XVI

Courte halte à Bastia, 1570-1572. Par monts et par vaux.

Le voisinage de la plaine d'Aleria et les miasmes délétères qui s'en échappent, rendirent le séjour de *Tallone* extrêmement nuisible à tous ceux qu'Alexandre avait amenés avec lui. Quatre fois déjà le Père Corti s'était trouvé en danger de mort ; il avait fallu envoyer le Père Stauli dans un climat plus favorable ; le Père Gambaudi, seul valide, était toujours en route pour donner des Missions, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Ainsi, le saint Evêque, privé de secours et de conseils, n'avait à sa disposition que quelques prêtres, incapables de lui rendre les services nécessaires. La pauvreté de l'endroit le laissait manquer des choses les plus indispensables, tant pour la nourriture que pour la santé. Des troupes de factieux parcouraient le pays et jetaient partout le trouble et l'épouvante ; pour les réprimer, on ne pouvait avoir recours aux tribunaux de justice, éloignés de quarante ou cinquante milles. Il était impossible de songer à établir un séminaire dans un endroit aussi malsain, et cependant la formation du clergé était d'une importance capitale.

Le serviteur de Dieu était, lui aussi, grandement éprouvé

Fac-simile d'une lettre de saint Alexandre Sauli — la première qu'il écrivit après son arrivée en Corse.

(Archives de Saint-Barnabé.)

Molto R.do in Chr.o Padre

Essendomi parso conveniente co la pñte occasione darli auiso
del buono Passaggio che il S.r Iddio p sua bontà ne ha concesso
nō ho voluto manchare scriuerli queste quattro righe
et tutto attribuisco alle buone sue orationi, et di S. Paolo alle
quali nō scriuo p nō hauer legno sicuro che facci Passaggio
sino a Genoua però co la prima comodità nō mancherò
scriuere a tutti dando auiso de L'aere di questo Paese,

R.ᵈᵃ presente di S. Paolo facendole partecipe di questa
mia et cō questo fine mi racc.ᵈᵒ insieme cō tutti li fratelli
confidandomi sempre nelle sue buone orationi. Dila
Bastia il dì 30 Aprile MDLXX.

Al Molto R.ᵈᵒ in chr. Padre il P.
Preposito di S. Barnaba

S. Barnaba

Aff.ᵐᵒ figliuolo in Chr.ᵒ il Vescovo d'Aleria

Traduction de la lettre ci-contre.

Mon Très Révérend Père en Notre-Seigneur,

Il m'a semblé convenable de profiter de la première occasion pour Vous informer de l'heureux voyage que Dieu daigna m'accorder : c'est pourquoi je ne veux pas manquer de vous écrire ces quelques mots, car j'attribue tout cela à vos bonnes prières et à celles des Religieuses de Saint-Paul; je ne leur écris pas aujourd'hui, parce qu'il n'y a point de vaisseau qui aille directement à Gênes. Cependant, à la première occasion, je ne manquerai pas d'écrire à tous et je donnerai des nouvelles du climat de ce pays.

Veuillez avoir la bonté de me rappeler au souvenir de toutes les révérendes Sœurs de Saint-Paul et de leur communiquer cette lettre.

Je termine en me recommandant, ainsi que tous mes Confrères, à vos bonnes prières.

De Bastia, le 30 Avril 1570.

Votre fils en Notre-Seigneur :

L'Evêque d'Aleria.

Au Très Révérend Père en N.-S.
le Père Supérieur de Saint-Barnabé.
Saint-Barnabé,
Milan.

par la dureté du climat ; une toux presque continuelle exerçait fortement sa patience. Il dut songer sérieusement à trouver un endroit plus propice, et comme la divine Providence le destinait à devenir l'Apôtre de toute la Corse, nous allons le voir s'arrêter successivement dans les centres les plus importants de l'île et y faire refleurir partout la vie chrétienne.

Avec l'agrément du Pape, de la République de Gênes et de l'Evêque de Mariana, Jean-Baptiste Centurione, il vint d'abord s'installer à BASTIA.

Cette ville était alors la place d'armes de tout le nord de l'île et la résidence des gouverneurs de la Province. Elle dépendait, pour le spirituel, de l'évêché de Mariana. Construite par les Génois, aux maisons très hautes, aux rues très étroites, la partie basse de Bastia, *terra vecchia,* prise et reprise par Vincentello d'Istria, Janus Campo Fregoso, Jean Montalto et Mariano la Maria, avait été le théâtre de bien des événements tragiques. Depuis 1553 elle était retombée au pouvoir des Génois. La douceur du climat, la salubrité de l'air, le voisinage de l'Italie, la proximité des vallées les mieux cultivées de l'île, en faisaient le rendez-vous préféré de la haute société, qui était très intelligente et très affable.

Alexandre y arriva le 7 septembre 1570, veille de la Nativité de la sainte Vierge. En l'absence du gouverneur, son cousin, le *Podestat* et les *Anciens* vinrent présenter les hommages de la ville à l'Evêque d'Aleria et le supplièrent, au nom de tous, de vouloir bien, le lendemain, adresser la parole aux fidèles. Malgré la fatigue du voyage, Alexandre ne put refuser. Son discours excita un enthousiasme extraordinaire : jamais les *Bastiais* n'avaient encore entendu parler de la Vierge Marie avec tant d'onction et du péché avec tant d'énergie. L'Evêque parut ravi en extase et produisit dans tout son auditoire une émotion si profonde

que, cinquante-trois ans plus tard, un des assistants, Pierre Jean Nicoria, attestait sous serment, dans le procès apostolique de 1623, avoir vu un grand nombre d'auditeurs pleurer à chaudes larmes et le visage de l'Evêque tout transfiguré [1].

Le serviteur de Dieu prit en location deux maisons, l'une pour lui et sa famille épiscopale, l'autre pour les prêtres qui venaient le trouver. Il s'occupa sans retard d'établir un Séminaire, conformément aux décrets du Concile de Trente, et obtint la permission d'appliquer une portion considérable des revenus de son évêché à l'entretien des séminaristes. Les élèves furent d'abord environ une douzaine et, peu après, ce nombre fut plus que doublé. Alexandre fit venir d'Italie d'excellents professeurs pour les instruire et partagea avec un grand soin toutes les heures de la journée entre l'étude des sciences et les exercices de piété. Nous avons encore les Règles qu'il composa pour le Séminaire : elles sont un modèle admirable de discrétion et de discernement, surtout en ce qui regarde le respect et l'estime dont il est nécessaire d'entourer les maîtres et les professeurs. La diminution de ce respect et de cette estime envers ceux qui remplissent une charge importante et utile, est une preuve de la corruption des temps où nous vivons ; c'est la frivolité et la barbarie qui se cachent sous un vernis de civilisation et de culture : de là proviennent les tristes résultats de l'éducation publique et privée, cette mollesse qui débilite la raison, détourne du sentier de la vertu et provoque toutes les passions.

Le saint Evêque réussit pleinement à unir, chez ses séminaristes, la science et la piété. Le matin, après avoir récité l'Office de la Sainte Vierge, ils faisaient une demi-heure de méditation. Les jours de fête, Alexandre disait Matines

[1] Moltedo, *Vita*, chap. VII. — *Processo, in Bastia, 20 novembre 1623.* (Manuscrit.)



CERVIONE

1. *Séminaire.* — 2. *Presbytère.* — 3. *Coupole.* — 4. *Nef.*

(D'après une photographie de M. le Capitaine Orsini.)

avec eux, puis leur expliquait l'ordre et le sens des cérémonies qu'ils devaient remplir aux fonctions pontificales. L'après-midi, le Directeur du Séminaire faisait le catéchisme et le saint Prélat y ajoutait une instruction plus détaillée. Il se faisait un devoir d'assister souvent à leurs exercices scolaires, afin de les encourager par sa présence et pour juger par lui-même comment il convenait de distribuer à propos les châtiments ou les récompenses. Il s'était réservé pour lui-même l'enseignement des matières plus importantes et il avait coutume de dire que ce sont les bons séminaristes qui font les bons prêtres, que l'homme retient toute sa vie les premières impressions de vice ou de vertu qu'il reçoit dans l'enfance, et que, par conséquent, ceux qui sont destinés au service du Seigneur doivent, à l'exemple de Samuel, être élevés à l'ombre de ses temples.

Les classes du Séminaire étaient accessibles à tout le monde, et il fallut bientôt augmenter le nombre des maîtres pour suffire à l'instruction de ceux qui s'y rendaient des différentes parties du diocèse. Non seulement les pères y envoyaient leurs enfants, mais plusieurs ecclésiastiques, bien que déjà avancés en âge, profitèrent avec empressement d'une occasion si favorable d'apprendre ce que malheureusement ils ignoraient. A ceux qui étaient pauvres et qu'on ne pouvait loger dans le Séminaire, Alexandre fournissait la nourriture et le logement. L'enseignement était partagé en différents cours de grammaire, de philosophie, de théologie morale et dogmatique : par ce moyen, l'Evêque forma d'excellents sujets qui l'aidèrent à porter la lumière et le goût de l'étude dans les différentes parties du diocèse et lui fournirent, par la suite, le moyen d'établir son Séminaire dans les différentes villes où il fixa successivement sa résidence [1].

[1] Gerdil, *Vie*, 2e partie, ch. II.

Tout en demeurant à Bastia pour les affaires qui exigeaient une demeure fixe, l'Evêque d'Aleria n'oubliait point l'immense troupeau confié à ses soins. Partout les visites pastorales sont indispensables, car elles produisent un bien que seule la présence d'un évêque peut opérer. Elles s'imposaient d'une façon toute particulière en Corse où il y avait tant de maux à guérir ; aussi, dès le commencement de 1571, Alexandre entreprit de parcourir tout son diocèse.

A cette époque, non seulement les chemins de fer n'existaient pas, mais les routes elles-mêmes n'étaient pas tracées. Les chemins n'étaient que des sentiers rocailleux serpentant en raides zigzags, souvent sur le flanc de précipices effrayants, au milieu d'un chaos de granit dont rien ne peut donner une idée. Plus d'une demi-douzaine de montagnes ont leur cime altière à près de trois mille mètres d'altitude ; les *cols* qui traversent ces montagnes sont très élevés et l'on ne peut se rendre d'une vallée dans une autre que par des *scale* ou sentiers en échelles dont l'ascension est souvent périlleuse. On arrive ainsi aux *bergeries*, simples cabanes, à dix-huit ou dix-neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Les abords sont très difficiles et l'hiver y est extrêmement rigoureux. Les montées ou les descentes sont très dures. Bien souvent on doit s'arrêter sur le bord d'escarpements abrupts, en face de remparts de granit cyclopéens, hérissés d'aiguilles et surmontés par des tours fantastiques, des donjons crénelés et des flèches de pierre perdues dans les nues. Dans un pays coupé, sur presque toute sa surface, par des ravins, par des torrents et des montagnes qui interceptent les communications, les distances sont doublées et même triplées.

On comprend combien dut être fatigante une tournée pastorale dans ces conditions. D'autant plus que le saint

Evêque ne se contentait pas d'une simple visite. Dans chacune des paroisses, dans chacun des villages, il payait de sa personne ; il se faisait rendre un compte exact de tout ce qui pouvait servir au culte divin ; inspectant tout de ses propres yeux, il rédigeait des ordonnances adaptées à chaque cas particulier. Mais ce qui le préoccupait surtout, c'était l'état moral des curés et des habitants. La profanation des choses saintes, les unions illégitimes, les inimitiés sanglantes, les désordres du clergé, pénétraient son cœur de la plus vive affliction. Il se vit obligé de destituer des curés simoniaques ou absolument incapables et d'en mettre d'autres à leur place. Mais que d'abus ne dut-il pas tolérer, dans la crainte de maux plus grands !

Ayant été obligé de suspendre de l'exercice du ministère un curé convaincu de graves désordres, les habitants du village se soulevèrent contre le prêtre envoyé pour le remplacer, prirent les armes et se mirent en campagne, protestant qu'ils étaient résolus à tout risquer, plutôt que d'abandonner un pasteur dont l'exemple autorisait leurs déréglements. En présence de ces exaltés, Alexandre suivit la recommandation de saint Augustin sur la conduite que doivent tenir les pasteurs pour déraciner les abus, quand ils ont une fois gagné la multitude ; il se mit en oraison, attendit que la bourrasque fût apaisée, puis parla avec une grande douceur aux mutinés. Sa modération dans une cause si juste ramena les coupables dans la bonne voie et le curé lui-même vint faire entre ses mains acte de complète et entière soumission [1].

Le saint Evêque avait conféré un bénéfice à un ecclésiastique en concurrence avec un autre qui le demandait, mais qui n'en était pas digne. Ce dernier, outré de la préférence, ne songea qu'à satisfaire son ressentiment, à

[1] Grazioli, *Vita*, l. II, ch. III.

quelque prix que ce fût. Rencontrant un jour le frère de son concurrent, il l'assassina et courut ensuite se jeter dans une troupe de bandits qui infestaient le pays. Notre Saint ne se donna pas de trêve jusqu'à ce que les familles des deux ecclésiastiques se fussent réconciliées, en promettant, devant le juge, de ne plus se molester et de vivre en paix. Mais hélas ! les promesses n'étaient point sincères. A peine sorti du tribunal, pendant que la première famille, ne se doutant de rien, demeurait bien tranquille, un membre de la seconde vint surprendre son adversaire par derrière et le tua avec son compagnon. Le cœur d'Alexandre en fut brisé.

Il n'est guère étonnant, après ce que nous venons de raconter, que la santé du serviteur de Dieu fût gravement atteinte. Les fatigues de la visite pastorale, jointes à l'intempérie du climat et aux rigueurs de la saison, la ruinèrent complètement. Tous les compagnons de sa visite tombèrent malades, il fut lui-même atteint d'une fluxion de poitrine qui le mit à toute extrémité. Les médecins voulurent l'assujétir à une longue cure ; ses connaissances et ses amis, préoccupés d'une situation si dangereuse, le pressèrent d'abandonner cette terre ingrate. Mais les pensées de ce véritable amant de la Croix étaient bien différentes. Il s'en explique ainsi dans une lettre au Supérieur de Saint-Barnabé :

« Il y a beaucoup de travaux et de peines à endurer dans cet évêché, tant au dedans qu'au dehors, et les maux sont d'autant plus grands qu'on ne voit point de remède à y apporter. Néanmoins, je vis tranquille, content de ce que Dieu veut, et prêt à toute autre croix qu'il lui plaira de me faire porter. Quand même je pourrais d'un seul mot me décharger de ce fardeau dont je sens tout le poids, je ne le voudrais point faire, je veux que tout vienne *non pas des liens du sang, ni du désir de la chair, mais de Dieu,*



VUE DE CERVIONE (Côté Nord.)

parce que c'est pour lui que j'ai embrassé cette croix. Je crains seulement que ma tiédeur et mon peu de courage ne portent préjudice à moi et à ces pauvres âmes. Au reste, vivre et mourir un peu plus tôt ou un peu plus tard, peu importe ! *Si nous vivons, c'est pour Dieu que nous vivons ; si nous mourons, c'est pour Dieu que nous mourons*[1]. »

[1] 19 décembre 1571. Autographe du Saint.



CHAPITRE XVII

Joies et Espérances.

1572-1575.

La santé d'Alexandre se rétablit miraculeusement au bout de trois mois et il se remit aussitôt à l'œuvre avec une nouvelle ardeur. Il put enfin réunir un second Synode diocésain déjà intimé pour l'année précédente. Ce Synode fut très nombreux et il eut la consolation d'y constater les premiers fruits de son zèle et de son sage gouvernement. Il profita de cette occasion pour publier ses *Constitutions synodales* : elles sont un remarquable abrégé des principaux devoirs des ministres sacrés, en sorte que les moins instruits pouvaient apprendre et avoir constamment sous les yeux les obligations de leur saint état. Il déclare dès le commencement qu'il ne s'est attaché qu'à ce qui pouvait être en usage dans un diocèse où il n'y avait ni cathédrale, ni collégiale, ni monastères de religieuses, ni hôpitaux, et où le dogme n'était point combattu, parce que la foi y était à peine connue. L'ouvrage est divisé en trois parties : la première traite des devoirs des ecclésiastiques, la seconde de l'administration des sacrements, la troisième des églises et de leur temporel.

Tous ces règlements furent en général bien accueillis, et le saint Evêque entendit avec joie que presque tous

les prêtres avaient renoncé à leur vie peu édifiante pour accomplir avec courage les devoirs de leur sainte vocation.

Ce véritable apôtre de Jésus-Christ trouva une autre source de consolation dans l'exercice de la charité pastorale, non seulement en faveur de ses diocésains, mais encore en faveur de plusieurs malheureux que lui amena la Providence. La fameuse victoire de Lépante, en brisant les chaînes de plus de vingt mille esclaves de toutes les nations, permit à un grand nombre de retourner dans leur patrie. Beaucoup de Corses se trouvaient parmi eux. A demi nus, épuisés de fatigue, exténués par la misère et les maladies, ils arrivèrent à Bastia dans un état lamentable. Le cœur du saint Evêque en fut profondément ému. Il mit tout en œuvre pour les soulager. Par ses soins, les malades et les infirmes furent placés chez des particuliers compatissants, et il fournit lui-même à tous les autres la nourriture et le vêtement. Avec une tendresse de mère, il prit soin de les instruire des principales vérités de la foi et de leur procurer toutes les consolations capables de relever leur courage abattu. Lorsqu'il les vit rétablis et fortifiés, il les renvoya chez eux avec une abondante aumône. Ces pauvres gens, dispersés dans toute l'île, ne cessèrent de publier les bienfaits dont ils avaient été comblés par le saint Evêque d'Aleria. L'admirable charité du bon Pasteur impressionna plus vivement les populations que n'auraient pu le faire de nombreuses prédications, elle lui gagna l'affection et la reconnaissance des pauvres et des riches, elle disposa tous les cœurs à l'obéissance, à la vénération. Tant est puissant le pouvoir de la bienfaisance sur les cœurs les plus intraitables !

Le 1er mai 1572, le grand Pontife saint Pie V rendait son âme à Dieu, et, douze jours après, le cardinal Boncompagni était élu pour lui succéder, sous le nom de Grégoire XIII. Alexandre Sauli, fidèle observateur de la

discipline de l'Eglise qui appelait tous les trois ans à Rome les évêques d'Italie et des îles adjacentes, profita de cette occasion pour faire sa première visite *ad sacra limina,* vénérer le tombeau des saints Apôtres et porter au nouveau Pontife l'hommage de son inviolable attachement à l'Eglise Romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises.

Avant de se mettre en mer, il demanda à tous ceux qui devaient l'accompagner, ainsi qu'à tous les gens de l'équipage, de s'approcher du tribunal de la pénitence parce que, disait-il, pour avoir une heureuse navigation, il fallait décharger le bâtiment du poids des péchés. Durant le trajet, il s'occupa à instruire les matelots, leur apprenant à sanctifier leurs travaux, et même à les rendre plus faciles par la prière et par des cantiques spirituels.

Dès le lendemain de son arrivée, admis en présence du nouveau Pontife, il lui rendit compte de l'état de son diocèse qui commençait seulement à se remettre de l'abandon complet où il avait été laissé pendant plus de cent ans ; il le supplia de faire expédier la Bulle déjà dressée par ordre de son prédécesseur pour autoriser la cession de 300 écus d'or des revenus de l'évêché en faveur du Séminaire, sous les clauses qui pouvaient le plus sûrement en assurer la perpétuité. Le Pape fut vivement touché d'un désintéressement qui justifiait pleinement le refus qu'avait fait Pie V de mettre une pension sur cet évêché en le conférant au saint Evêque. Il fit donc expédier la Bulle telle qu'Alexandre la souhaitait ; il lui accorda les plus amples facultés pour l'administration de son diocèse, ainsi que de nombreuses indulgences et grâces spirituelles pour l'utilité de son troupeau ; il le combla de pieux présents : médailles, *Agnus Dei,* etc., le félicitant d'avoir déjà opéré tant de bien en si peu de temps.

Ce fut une bien douce consolation pour l'Evêque d'Aleria de rencontrer à Rome son ami tendrement aimé, saint

Charles Borromée, qui s'y était rendu pour le conclave. Il serait difficile de décrire la joie et la consolation mutuelle dont furent pénétrés ces deux hommes apostoliques en se revoyant après une séparation de deux ans. Le récit de leurs travaux et de leurs peines fut pour tous les deux d'une grande édification, une grâce de l'Esprit-Saint qui se plaisait à les éclairer l'un par l'autre, afin de les animer à souffrir davantage encore pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

C'est également dans ce premier voyage que notre Saint eut le bonheur de faire la connaissance de l'aimable apôtre de Rome, saint Philippe Néri. Les écrivains de la vie de saint Philippe parlent tous avec éloge de l'étroite union qui subsista jusqu'à la mort entre les deux serviteurs de Dieu. Ils se plaisent à raconter comment saint Philippe invitait fréquemment l'Evêque d'Aleria à prêcher dans son Oratoire de Saint-Jérôme de la Charité, et comment, lorsqu'il avait occasion de parler des qualités que doit avoir un bon pasteur, ce qu'il faisait surtout avec le Pape et les cardinaux, il ne manquait jamais de citer *Don Alexandre* comme le modèle le plus parfait qu'il eût encore rencontré. De son côté, Alexandre lui témoignait une vénération sans égale. « Je vais souvent, écrivait-il alors au Père Général Omodei, à l'Oratoire du Père Philippe, car c'est un endroit de très grande dévotion ; je ne saurais vous dire combien grande est l'affection de ce Père pour notre Congrégation. »

Réconforté par toutes ces consolations spirituelles, Alexandre revint en Corse et convoqua immédiatement à Bastia son troisième Synode qui ne fut pas moins nombreux que les précédents. Il profita de cette occasion pour promulguer les décrets du Concile de Trente, heureusement terminé peu d'années auparavant. Je ne saurais vraiment dire si beaucoup d'évêques furent aussi empressés que notre Saint à montrer dans tout leur éclat les fruits de ce

travail colossal finalement achevé par cent quatre-vingt-sept prélats italiens et quatre-vingt-trois prélats étrangers, la fleur des hommes d'Eglise, consommés dans les affaires et dans les lettres, et pour la plupart d'une grande piété. Il ne fallait pas moins que la puissante intelligence d'Alexandre Sauli pour mettre en pleine évidence le mérite intrinsèque de cette majestueuse assemblée. Il releva l'autorité et la dignité des Pères du Concile et la science peu ordinaire des théologiens qui s'y étaient rendus de tous les points de la chrétienté. En termes précis, mais faciles à saisir par des personnes même peu instruites, il développa et formula la doctrine discutée et définie dans le Concile. Il parla avec animation des maux causés à l'Eglise par les luttes religieuses de ses ennemis et la mauvaise conduite de ses enfants. Son éloquence sans apprêt, mais franche et affectueuse, conquit tous les cœurs, et ses biographes nous assurent que tous ses auditeurs versaient des larmes. Pour engager ses prêtres à une soumission plus efficace et plus sincère, il leur demanda, en termes d'une exquise cordialité, s'ils étaient disposés à accepter le Concile et à se soumettre à tous ses décrets. Tous, d'une seule voix et en se levant comme un seul homme, répondirent affirmativement et vinrent faire la profession de foi entre ses mains. Alexandre remercia le Seigneur d'une si touchante unanimité et le supplia, dans une fervente prière, de ne jamais permettre que la foi du peuple qui lui était confié vînt à s'obscurcir.

Dieu a exaucé la prière de son serviteur, nous en sommes les heureux témoins, à trois siècles de distance. Déjà le cardinal Gerdil, qui écrivit la vie d'Alexandre Sauli en 1762, attestait avec bonheur que non seulement le diocèse d'Aleria mais la Corse tout entière avait conservé un profond respect pour l'autorité du saint Concile de Trente et un inviolable attachement aux vérités de foi qui y furent décidées. Et Gerdil a dit la vérité. Si parfois

la morale publique et privée des habitants de la Corse fut sujette à caution, leur foi n'a jamais varié et rien n'a pu l'ébranler, pas plus la domination étrangère que les avantages matériels apportés par la France. Les Corses ont tout cédé, hormis l'indépendance de la conscience qu'ils gardent inviolable et fière, à travers toutes les vicissitudes... Gloire et honneur en soient à jamais rendus, après Dieu, à l'*Apôtre de la Corse,* à saint Alexandre Sauli !



CHAPITRE XVIII

Dans la Balagne.

1572-1576.

La célébration du troisième Synode fut une douce consolation pour le cœur d'Alexandre, mais en même temps il constata combien la province de Balagne réclamait plus particulièrement son attention et ses soins. Il n'avait encore visité cette région qu'une seule fois et il en avait gardé un si triste souvenir qu'il ne pouvait y penser sans pleurer. Le désir de sauver tant d'âmes qui s'y perdaient, lui fit prendre une grave décision : il résolut de quitter Bastia et de transférer sa résidence dans la Balagne. La désolation fut grande parmi tout ce peuple qui appréciait chaque jour davantage la sagesse et la sainteté de l'Evêque. Mais Alexandre n'hésita pas un seul instant devant ce qu'il voyait clairement être pour lui la volonté de Dieu.

La province de Balagne, située *au delà des monts,* entre la rivière *Ostricone* et la ville de Calvi, a été appelée, non sans raison, le jardin de la Corse. Ses six cantons et leurs nombreuses paroisses s'échelonnent sur une longueur d'une quarantaine de kilomètres dans la partie nord-est de l'île. D'un côté, la plage se dessine avec sa ceinture de rochers d'un rouge vif et ses baies creusées dans le granit ; de

l'autre côté, des plaines fertiles s'élèvent en terrasse jusqu'au faîte des collines sur lesquelles se détachent des villages en amphithéâtre.

Alexandre vint s'établir dans le village d'*Algajola,* ancienne ville fortifiée, dans la *Pieve* d'Aregno. Il y loua une maison qu'il fit arranger à peu de frais, et y installa ses séminaristes qu'il avait amenés avec lui de Bastia. Parmi les églises les moins ruinées, il choisit celle de Saint-Georges pour servir de cathédrale, la fit réparer et orner, en sorte qu'il pût y assembler les trois Synodes qu'il tint pendant les quatre années qu'il séjourna dans ce canton.

Mais, hélas ! il s'aperçut bien vite des fatigues et des douleurs que devait lui attirer la conversion de ces pauvres Insulaires. Les désordres étaient nombreux et fréquents. Il entreprit d'abord de pacifier la plupart des familles que divisaient de profondes et sanglantes inimitiés, entretenues par la fureur des duels et par les meurtres qui s'ensuivaient. Les églises étaient souvent le champ de bataille de ces guerres intestines ; les plus faibles s'en servaient comme de citadelles et y soutenaient des sièges en règle. Mais pour apaiser ces haines invétérées, pour réconcilier ces partis depuis si tongtemps en guerre et entre lesquels il y avait un fleuve de sang, que de patience et de persévérance ne lui fallut-il pas ! Il devait déployer toutes les ressources d'une diplomatie raffinée, pour ne blesser personne, car il avait affaire à des gens d'une incroyable susceptibilité. Toujours en défiance, ces esprits, aigris par la discorde, considéraient comme une offense personnelle toute bienveillance témoignée à leurs ennemis. Sur ce terrain glissant, une extrême prudence était indispensable pour éviter les faux pas et ne point commettre des impairs qui eussent tout compromis. Puis, il ne suffisait pas de ne point froisser les combattants, il était nécessaire de gagner leur confiance pour leur persuader de déposer les armes et de pardonner

les injures ; c'était là le plus difficile. Le négociateur devait employer les plus habiles insinuations, et ramener sans cesse au calme ces natures ardentes qui prenaient feu à chaque instant et pour des riens.

Un autre abus, non moins étrange, introduit sans doute par les Sarrasins qui occupèrent longtemps ce pays, servait encore à entretenir la discorde. Surtout chez les riches et chez les nobles on n'attendait pas que les enfants eussent atteint l'âge de puberté pour assortir les mariages ; ils étaient, pour ainsi dire, mariés avant de naître, car les parents convenaient de les unir s'ils naissaient de sexe différent. Les enfants, devenus grands, refusaient souvent de ratifier ces unions prématurées, et le refus, regardé comme un affront pour la partie intéressée, devenait une source de haines et de querelles.

On conservait aussi l'usage païen de louer, à prix d'argent, pour les enterrements, des pleureurs et surtout des pleureuses ou *vocératrices* [1] qui mêlaient leurs cris et leurs sanglots mercenaires aux cérémonies et aux prières de l'Eglise. Le peuple était infatué de la superstition des enchantements et de mille autres pratiques folles et ridicules, répandues en Corse par les Barbares qui l'avaient successivement occupée [2].

Quel vaste champ, rempli de ronces et d'épines, à défricher et combien dut souffrir le cœur du saint Evêque en présence de tant de maux qu'il semblait impuissant à détruire ! Pour comble de malheur, les religieux qu'il avait amenés avec lui, ne pouvant résister aux fatigues d'une si rude mission, durent se retirer les uns après les autres. Son chapelain, homme de confiance, à qui il se confessait tous les jours, fut obligé de le quitter et de se rendre sur le Continent pour des intérêts de famille. Dans cette dou-

[1] V. Appendice IV.
[2] Gerdil, *Vie*, liv. II, ch. VI.

loureuse extrémité, Alexandre s'adressa au Supérieur de Saint-Barnabé pour avoir des coopérateurs. Ses lettres sont pressantes.

Le 22 juillet 1574 il écrit : « Je sais que les besoins de la Congrégation sont grands, que la moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux ; cependant vous ne devez pas m'oublier pour cela, d'autant plus que, dans les Ordres religieux, il y a toujours quelques sujets auxquels il est avantageux de changer de lieu et d'habitudes, et cela pour le salut même de leur âme. Si l'on pouvait voir les grands besoins de cette pauvre île, je suis certain que, de Milan, de Rome et des meilleures villes d'Italie, tant de bons serviteurs de Dieu viendraient bien vite pour aider ces pauvres âmes. Mais il faut adorer la profondeur des jugements de Dieu qui permet *ut qui in sordibus sunt, sordescant adhuc* (que ceux qui sont plongés dans la honte du péché y demeurent encore), faute d'une main secourable qui les tire du bourbier où ils croupissent. »

Et dans une autre lettre du 2 août de la même année : « Je vous ai écrit ces jours passés pour vous demander un ou deux de vos Pères, s'il est possible, et sans préjudice de la Congrégation. Je ne puis rien vous dire de plus si ce n'est : *Ecce quem amas, viribus destitutus, indiget auxilio* (celui que vous aimez est à bout de force et réclame du secours). Les besoins de la Congrégation sont grands, je le sais ; mais les besoins de la Corse sont encore plus grands, et moi, ministre pauvre et inutile, je me trouve chargé de la partie la plus étendue et la plus infirme. »

Toutefois, cette disette d'ouvriers et cette privation de tout secours humain ne l'empêchèrent pas de mettre la main à l'œuvre, avec toute l'ardeur que peut inspirer une confiance sans bornes en la miséricorde de celui qui peut tout. A son peuple et à ses prêtres il prêchait Jésus crucifié qu'il avait toujours présent dans l'esprit et dans le cœur ;

il encourageait les lévites qu'il avait marqués de l'onction sainte à combattre, virilement et sans défaillance, pour la propagation de l'Evangile et, peu à peu, ces prêtres élevés sous son aile, nourris de sa doctrine et de sa sainteté, devinrent à leur tour des apôtres, un rayonnement de sa pensée, un écho de sa voix. Il n'interrompait pour ainsi dire pas ses visites pastorales : sans crosse et sans mitre il faisait le catéchisme aux petits enfants comme un simple séminariste ; il visitait les malades dans leurs pauvres chaumières ; il administrait les sacrements ; il se faisait vraiment tout à tous. Ses brebis préférées c'étaient les pauvres, les miséreux, tout le peuple de ceux qui souffrent. Il leur donnait tout ce qu'il avait : son argent, son temps, et surtout son cœur. Ces visites pastorales devinrent une merveilleuse mission, d'une souveraine efficacité, pour ces Insulaires abrutis par d'inconcevables superstitions et nourris dans la haine ; c'était une démonstration victorieuse de la doctrine et de la divinité de l'Evangile. Tous ceux qui approchaient cet Evêque aux manières si distinguées et pourtant si humble, si pauvre, si mortifié et, en même temps, rempli de bonté et de charité, éprouvaient un désir extraordinaire de l'entendre, de suivre ses avis et de l'aimer.

Ceux qui ont lu la Vie de saint Antoine-Marie Zaccaria savent que le Fondateur des Barnabites fut choisi par Dieu *pour réveiller et augmenter partout l'amour de Jésus, caché dans le Très Saint Sacrement. Le premier, comme l'établissent des témoignages solides, il conçut le projet d'exposer solennellement, pendant trois jours, à l'adoration des fidèles, la sainte Hostie, en l'élevant sur un trône* [1]. En mourant il légua à ses fils son amour enflammé pour Jésus-Hostie, et ce précieux héritage n'a pas faibli entre leurs mains.

[1] Bulle de Canonisation.

La vie de saint Alexandre est la démonstration la plus parfaite de la sublimité féconde des principes établis par le saint Fondateur pour la réforme du clergé et du peuple. Durant les jours de sa vie religieuse, il s'en était pénétr et nourri à tel point, qu'on ne saurait l'imiter plus fidèlement. A l'instar de son Bienheureux Père, l'Eucharistie devint le centre de ses affections et le foyer où s'allumait son zèle. Grâce à ce foyer divin de lumière et de vie, nous allons voir se reproduire, sur le sol aride et rocailleux de la Corse, les merveilles d'une régénération inespérée.

Une ordonnance de l'Evêque d'Aleria prescrivit l'établissement de la Confrérie du Très Saint Sacrement dans toutes les paroisses de son diocèse, et le jour de la Fête-Dieu 1574 fut marqué pour l'exécution de ce pieux dessein.

C'était chose nouvelle et absolument inconnue pour la Corse. Alexandre travailla lui-même avec une grande ardeur aux préparatifs de la cérémonie ; il excita dans le peuple un vif désir d'en voir l'accomplissement et se servit de ce désir comme d'un puissant attrait pour le disposer à y participer avec fruit. Jésus-Christ caché sous les voiles de l'Hostie sainte, porté triomphalement dans les villes et dans les campagnes, adoré, fêté au milieu du flamboiement des lumières et du parfum des fleurs, quelle joie ineffable ce dut être pour le cœur de l'apôtre !...

Les résultats furent admirables. Les membres de cette Confrérie s'assemblaient à certains jours déterminés pour adorer Notre-Seigneur dans son tabernacle eucharistique ; peu à peu les édifices sacrés furent réparés et embellis, l'entretien du luminaire fut assuré. L'exacte observation des cérémonies prescrites pour les Saluts, les processions et l'accompagnement du saint Viatique, contribua également beaucoup à augmenter la dévotion à cet auguste

Mystère. Bien plus, les engagements contractés par les associés en face des autels établirent entre eux de nouveaux liens de charité réciproque, dont la salutaire influence mit fin aux funestes divisions qui remplissaient la province de trouble et de carnage.

Le fait suivant contribua aussi beaucoup à secouer l'indifférence du peuple et à lui inspirer une crainte salutaire pour tout ce qui regarde la foi.

Un étranger, qui avait renié la religion catholique, était parvenu à s'introduire dans la Balagne et commençait à y répandre ses erreurs. Alexandre en fut informé et le fit aussitôt arrêter, afin de couper le mal à sa racine et d'en prévenir les funestes effets, tant pour la perte des âmes que pour les divisions dont il était l'occasion. Non content d'avoir mis son troupeau à l'abri du danger, il songea à gagner l'âme du malheureux, par de fréquentes visites où il joignait à la lumière de l'instruction, les attraits d'une charité tendre et compatissante. L'apostat reconnut ses erreurs et, touché de repentir, demanda la grâce de la réconciliation. Alexandre la lui accorda ; mais pour réparer le scandale et inspirer une grande horreur de tout ce qui peut blesser la pureté de la foi, il voulut qu'elle fût accompagnée d'une abjuration solennelle. Après avoir officié, l'Evêque monta sur son trône, revêtu de la chape, mitre en tête et crosse en main, entouré de tous ses prêtres et des clercs du Séminaire. L'apostat était humblement agenouillé par terre. On lut le procès contenant, article par article, les erreurs dont il était convaincu et qu'il avait lui-même reconnues. A chaque article le saint Pasteur se levait, réfutait brièvement et clairement l'erreur énoncée et établissait la vérité par de solides raisons. On ne saurait dire combien le peuple fut touché de ce spectacle et quelle vive impression en ressentirent tous les assistants. La nouvelle s'en répandit dans toute la province et des actions de grâces

furent rendues au Seigneur pour avoir délivré la Balagne d'un si grand malheur.

C'est à cette époque de la vie de notre Saint qu'il faut rapporter plusieurs faits merveilleux, par lesquels il plut à Dieu de manifester la sainteté de son serviteur.

Jean-Baptiste Monti, son maître de cérémonies, fut attaqué d'une fièvre violente qui faisait craindre pour sa vie. Un jour qu'il était plus abattu qu'à l'ordinaire, le saint Evêque lui mit la main sur la tête en disant : *Courage, Jean-Baptiste ! votre mal passera ;* puis il récita le verset : *Il criera vers moi et je l'exaucerai ; je suis avec lui dans la tribulation, je le délivrerai et je le glorifierai.* Le malade se sentit soulagé à l'instant même et fut guéri parfaitement dès le soir. Il fut aussi *glorifié,* comme l'avait dit le saint Evêque, puisque, s'étant rendu à Rome, il devint prélat domestique et crucifère du Pape.

Un jour, en traversant le petit village de *Lavatoggio,* Alexandre entra dans une cabane de paysans. Ces pauvres gens, remplis de joie, s'empressèrent de lui présenter un plat de figues pour marque de leur reconnaissance et de leur affection. Alexandre en mangea avec eux. On distribua le reste de ces fruits aux malades et on rapporte que plusieurs recouvrèrent la santé.

Dans un autre village nommé *Cateri,* quelques ecclésiastiques, rassemblés pour un anniversaire, convièrent le serviteur de Dieu au repas qui suivit la cérémonie. La vénération qu'on avait pour la sainteté de sa vie porta ces ecclésiastiques à recueillir soigneusement les restes de ce qu'il avait mangé ; ils en donnèrent aux malades et obtinrent ainsi un grand nombre de guérisons.



CHAPITRE XIX

Consolations et Epreuves.

SUR la fin de janvier 1575, après avoir pourvu aux affaires les plus urgentes de son diocèse, Alexandre se mit en route pour Rome, afin de participer au grand Jubilé promulgué par Grégoire XIII et en même temps accomplir le devoir de sa visite triennale *ad limina apostolorum*.

Il déclina avec amabilité les offres de ses parents et de ses amis qui avaient mis leurs palais à sa disposition et vint avec bonheur s'installer chez ses confrères, dans une petite cellule de la maison Saint-Blaise *à l'anneau*, récemment acquise par les Barnabites.

Après avoir rendu compte au Pape de l'état de son diocèse, il ne songea plus qu'à satisfaire sa dévotion, en visitant les grands sanctuaires de la Ville éternelle, en compagnie de son doux ami, saint Philippe Néri, qu'il se fit une fête de revoir et d'entretenir de ses épreuves, de ses joies et de ses espérances.

Il fut aussi invité plus d'une fois à prêcher dans la Basilique de Saint-Pierre, les jours où se faisait, selon la coutume, l'exposition du Saint Sacrement. On ne pouvait l'entendre sans être ému, tant il savait faire passer dans l'âme de ses auditeurs l'impression qu'il ressentait lui-

même. *Voilà,* disait-on, *un prédicateur qui dit tout de bon comme il pense.*

Le cardinal Capecelatro, dans sa belle Vie de saint Philippe [1], raconte que, « durant ce Jubilé de 1575, le dernier jour de Carnaval, le Pape Grégoire XIII, ayant voulu lui aussi prendre part aux visites des basiliques romaines, avec les cardinaux, les prélats et un grand nombre de pèlerins, rencontra, près de Saint-Laurent hors les murs, saint Philippe qui conduisait d'autres pèlerins à la visite des sept églises. *Il serait bon, messer Philippe,* dit le Pape, *de trouver quelqu'un tout prêt à faire un sermon à cette belle assemblée de peuple, pour exciter sa ferveur.* Philippe répondit aussitôt qu'il voyait là, parmi les prélats, Mgr Alexandre Sauli, évêque d'Aleria, homme très pieux et très éloquent, capable d'enflammer cette multitude de l'amour de Dieu. Alors le Pape ordonna au Bienheureux de prêcher sur-le-champ. Alexandre voulut d'abord faire quelque résistance, s'estimant incapable ; mais ensuite il se soumit, et son discours fut de grande édification et de grand profit. Ainsi Philippe réussit à se cacher lui-même et à mettre en lumière un autre Saint qui, lui aussi très modeste, voulait se cacher et consentit, par pure obéissance, à ce sermon improvisé [2]. »

Cette prédication augmenta la haute idée que Grégoire XIII avait déjà conçue du mérite d'Alexandre. D'autre part, ses amis le pressaient de profiter des favorables dispositions du Saint Père pour obtenir un évêché moins pénible. Déjà, quelques années auparavant, ces mêmes amis avaient informé le Pape que, si Alexandre voulait y consentir, l'Evêque de *Teano,* qui avait l'Evêque d'Aleria en très haute estime, lui aurait cédé son diocèse. D'autres, parmi lesquels Mgr Visconti, son neveu, et le

[1] T. II, ch. II.
[2] V. Appendice VI.

cardinal Pallavicini, lui proposèrent l'évêché de *Tortona*, comme plus proche de la Lombardie et pourvu de plus amples revenus. Mais Alexandre, découvrant facilement le côté humain de toutes ces démarches, répondait à tous : *C'est le Seigneur qui m'a appelé en Corse : s'il veut m'en tirer, il en trouvera les moyens ; sinon, je suis prêt à y laisser la vie. Il importe peu de souffrir et de mourir, pourvu que ce soit en grâce de Dieu et avec la volonté de Dieu.* Enfin, pour couper court à toutes les démarches de ses amis, Alexandre sollicita sa dernière audience et quitta Rome au mois d'avril.

A la hauteur de l'île d'Elbe, le bâtiment sur lequel il était monté fut assailli par une furieuse tempête. L'équipage avait perdu tout espoir. *Monseigneur*, s'écria César Ferri, l'un des régents de son Séminaire, *qu'allons-nous devenir ? nous allons tous être submergés ! Oh ! je ne voudrais pas mourir d'une semblable mort ; conjurez le Seigneur de nous sauver !...* Le saint Evêque, sans se troubler, exhorta les passagers à la confiance et à la résignation. Il se mit en prières, leva les yeux vers le ciel et fit le signe de la croix sur les flots. A l'instant même, la pluie cessa de tomber, le vent s'abattit et le vaisseau aborda sain et sauf sur les rives de la Corse.

A peine arrivé à *Argagliola*, Alexandre fut éprouvé par une longue et fâcheuse maladie : « Je suis travaillé par une fièvre quarte qui me tourmente fort au moment des accès et me laisse ensuite une grande faiblesse. Mon chancelier, qui avait soin de ma maison, est mort ; mon vicaire a dû partir pour un bénéfice qui demandait résidence ; tous mes gens ont été malades, et je me suis trouvé seul, infirme, accablé de différents soucis, sans avoir personne qui pût me soulager. J'ai remercié et je remercie le Seigneur qui me fait miséricorde en toutes choses : dans la maladie comme dans la santé, dans les peines comme dans les

consolations. Je mets tout à ses pieds, afin qu'il dispose de tout selon sa divine sagesse [1]. »

La fièvre devint continue et le réduisit à l'extrémité. L'Evêque de Sagona, César Contardi, accourut à son chevet et lui administra le saint Viatique. L'Evêque de Mariana, Jean-Baptiste Centurioni, l'assista jusqu'à ce qu'il fût hors de danger. Mais la maladie le laissa dans un état de langueur et d'épuisement qui ne lui permettait plus de se livrer à aucun labeur. Il consulta saint Philippe et, d'après sa réponse, fit demander au Pape la grâce ou d'être déchargé entièrement du poids de l'épiscopat, ou du moins de pouvoir passer en terre ferme pour y respirer l'air natal. Le Pape ne voulut point entendre parler de démission et lui accorda les vacances nécessaires à son rétablissement.

Parti de Corse au commencement de l'année 1576, il se rendit à Milan, au sein de sa chère Congrégation, et y recouvra en peu de temps les forces perdues. Après six mois de repos, au mois de juin, il regagna sa résidence, accompagné de trois Barnabites qu'il avait eu la joie d'obtenir du Père Général. Un de ces religieux était le Père Ambroise Rottoli, homme de grande vertu, de sagesse et de valeur, entre les mains duquel Alexandre remit le soin de son âme et qui ne le quitta plus jusqu'à sa mort.

Aussitôt arrivé, il s'empressa de faire profiter son peuple de la grâce du Jubilé et en fit lui-même l'ouverture par une procession dont le souvenir s'est pieusement conservé à travers les âges. Couvert d'un sac, les pieds nus, la corde au cou, escorté de deux Pères Capucins, les yeux fixés sur un grand crucifix qu'il tenait entre les mains, il se rendit à l'église Saint-Cyprien, à un mille d'Argagliola, suivi d'une grande foule de peuple. Le chemin était rempli de

1 Lettre du 21 septembre 1575.

cailloux aux arêtes tranchantes, les pieds du saint Evêque en furent transpercés et son sang coulait en abondance ; mais il n'en avait cure. Après une courte prière, il monta en chaire et parla d'une manière si touchante de la misère du pécheur, de la félicité des justes et de la miséricorde de Dieu, que l'auditoire en fut ému jusqu'aux larmes, demandant à haute voix *miséricorde*. Des ennemis invétérés se réconcilièrent publiquement, en s'embrassant et se demandant pardon.

Les jours suivants, il continua la visite des églises, accompagné de ses clercs, récitant avec eux le chapelet ou bien chantant des hymnes et des psaumes. Encouragé par son exemple, le peuple suivait, lui aussi pieds nus, marchant avec modestie et gravité. Grande fut la fatigue de notre Saint durant ces jours, car tous les gens voulaient se confesser à lui et il se donnait à tous avec une charité et un dévouement sans bornes. Ce fut à cette époque qu'il introduisit l'usage de sonner la cloche à la fin de la journée pour inviter le peuple à venir faire la prière en commun dans un oratoire. Il l'accompagnait d'une courte exhortation, puis congédiait les assistants après les avoir bénis.





CHAPITRE XX

Le Pacificateur.

1576-1578.

Ce fut assurément par une disposition providentielle que saint Alexandre n'eut pour ainsi dire jamais de demeure stable dans son diocèse d'Aleria. En s'arrêtant tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, il travaillait plus efficacement à la conversion des âmes et Dieu manifestait sur une plus grande étendue la sainteté de son serviteur.

L'air de la Balagne, ou plutôt d'Argagliola, ne semblait guère propice à l'Evêque et à ses gens. D'autre part, les communications n'étaient pas faciles avec ce pays placé à l'extrémité de l'île et l'administration diocésaine en demeurait d'autant compliquée. Du reste, le grain jeté par le bon Pasteur commençait à germer et faisait déjà présager une abondante moisson.

Sur la fin de 1576, après avoir rendu à leurs propriétaires les maisons prises en location, Alexandre vint s'installer à Corte.

C'est à *Corte,* on s'en souvient, que, six ans auparavant, le nouvel Evêque était venu inaugurer son ministère apostolique. Cette ville, qui a toujours joué un grand rôle dans l'histoire de la Corse, est placée au centre de

l'île, dans une admirable situation. On dirait une ville du moyen âge, créée pour la défense et surveillant du haut de son aire toute la contrée. Les souvenirs historiques y abondent : Corte fut, au temps des invasions sarrasines, la résidence des rois Maures. Sa citadelle imprenable, avant l'usage des armes à longue portée, décida souvent du succès de la guerre ; c'est là, disent les érudits, que la race a dû se conserver dans sa pureté primitive ; c'est la plus belle région montagneuse qu'on puisse trouver dans l'île : il suffit de nommer les superbes gorges de la Restonica et du Tavignano, le mont d'Or, la haute vallée du Niolo, le lac d'Or qui rayonne dans son nid de granit.

L'Evêque d'Aleria demeura près de deux ans à Corte, dans un palais qu'il fit construire cette même année 1576 et qui fut démoli plus tard par les Français, parce qu'il se trouvait sur le tracé des fortifications projetées pour cette place.

La Corse, le canton de Corte surtout, était alors déchirée par les luttes intestines des deux partis ennemis, les *Rossi* et les *Negri :* « Chaque jour, écrit Filippini, au XI[e] livre de son Histoire, on entend parler de meurtres commis tantôt dans un village, tantôt dans un autre, grâce à la facilité que les arquebuses donnent aux méchants pour nuire au prochain. Autrefois, lorsque ces armes n'étaient pas en usage, si deux ennemis mortels se rencontraient sur une route, ils n'osaient pas toujours en venir aux mains, même dans le cas où l'un d'eux avait avec lui trois ou quatre hommes de plus que son adversaire. Mais aujourd'hui, si l'on a tant soit peu de rancune contre quelqu'un et qu'on n'ose pas l'affronter avec d'autres armes, on se poste dans un buisson, au milieu des broussailles, et on n'hésite pas le moins du monde à tirer sur lui, comme sur une bête fauve ; et nul ne s'en soucie, car la justice n'ose pas faire son devoir. C'est vraiment



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE CERVIONE
bâtie par saint Alexandre Sauli.
(D'après une photographie de M. le Capitaine Orsini.)



Siège épiscopal de saint Alexandre Sauli et des Evêques d'Aleria conservé à Cervione.

incroyable ! La plupart n'ont pas de vêtements pour un demi-écu ; ils n'ont rien à manger chez eux, et ils se tiendraient pour déshonorés s'ils paraissaient en public sans fusil... Celui qui n'a pas d'argent vend sa vigne, ses châtaigniers, une propriété quelconque pour se le procurer, comme si on ne pouvait vivre sans fusil... »

Saint Alexandre Sauli reçut du Ciel un don tout particulier pour pacifier les cœurs. Ce fut un des caractères surnaturels de son apostolat. Très timide par nature, il n'hésitait cependant pas, lorsque l'occasion s'en présentait, à se jeter au milieu des combattants, avec un courage et une ardeur qui laissaient bien voir combien la charité est plus forte que la crainte. Souvent, il fallut l'avertir de ne point s'exposer autant. De Rome, où le bruit de ses actions héroïques s'était répandu, de hauts personnages lui écrivirent de se ménager davantage : *Comment voulez-vous*, répondait-il à tous, *qu'un pasteur puisse voir ses brebis sur le point de périr, sans s'exposer lui-même pour les sauver ?*

A *Venaco* [1], un homicide avait été commis ; les deux partis, très nombreux, avaient pris les armes. Chacun était à son poste ; on allait en venir aux mains. Alexandre l'apprend, court en toute hâte sur le terrain de l'attaque : *De grâce*, s'écrie-t-il, *arrêtez ! je vous apporte des propositions avantageuses aux deux partis*. Les assaillants, égarés par la fureur, ne veulent point l'écouter et vocifèrent : *Du sang, du sang ! pas de paroles, mais du sang !* L'Evêque insiste et parle si bien qu'on met bas les armes et qu'on s'approche de lui pour écouter ses propositions. Il les entraîne alors dans une petite chapelle placée tout près de là et leur fait une touchante allocution sur la nécessité de vivre en paix ; en terminant il appelle les chefs

1. *Venaco*, nom d'une ancienne *Pieve*, formant aujourd'hui un canton, de l'arrondissement de Corte, dont le chef-lieu est *Serraggio*.

des deux partis : *Venez ici au milieu et donnez-vous le baiser de paix.* Mais les deux chefs ne bougent pas, chacun reste debout à sa place, l'arquebuse à la main. Alors le Saint n'y tient plus, il se prosterne par terre au milieu d'eux, les sanglots coupent sa voix, son visage est tout baigné de larmes et il s'écrie : *Mes enfants, me voici,*



Alexandre Sauli calme les factieux qui veulent s'entre-tuer.

vengez-vous sur moi. S'il vous faut du sang pour rétablir la paix, prenez le mien, répandez-le autant que vous voudrez ; mais, de grâce, que votre colère s'apaise et pardonnez. A ce spectacle attendrissant, les cœurs s'amollissent, les ennemis, agenouillés devant l'autel, se de-

mandent mutuellement pardon et jurent de s'entr'aider désormais en toutes circonstances.

Un jour, à Corte, les deux factions ennemies, animées de fureur, gagnent la campagne pour se livrer à un combat acharné. Le saint Evêque venait de se mettre à table, lorsque la nouvelle lui en fut donnée. Aussitôt, sans rien dire, il se lève, prend son crucifix et se met à courir jusqu'à l'endroit où l'on entendait déjà le bruit des arquebuses. Ses familiers, avertis trop tard de son départ, s'empressent de le rejoindre afin de le retenir, mais il était déjà au milieu des factieux, leur criant de toutes ses forces de s'arrêter. Il se jette à genoux, les bras en croix, leur montre le crucifix, se frappe la poitrine et s'écrie en sanglotant : *Je suis un grand pécheur ; je mérite les plus grands châtiments : frappez-moi, s'il vous plaît, frappez-moi !* Cette intervention inattendue, ces paroles pénétrantes, obtinrent le résultat désiré ; soit par respect pour l'Evêque, soit dans la crainte de le blesser, ces furieux laissèrent tomber les armes de leurs mains. Mais le plus merveilleux fut le changement qui s'opéra dans les cœurs. Leur âme s'ouvrit tout entière aux douces impressions d'amour et de charité que le saint Prélat leur inspirait. Les deux chefs de la bande ne voient plus en leur Evêque qu'un père plein de tendresse, ils l'appellent de ce doux nom, l'obligent aimablement à se relever, lui promettent de faire tout ce qu'il voudra et s'embrassent avec les sentiments d'une cordialité fraternelle.

Les traits de ce genre abondent dans la vie de saint Alexandre Sauli. Sa mansuétude, sa bonté, son affabilité, sa charité étaient comme une chaîne d'amour qui enlaçait tous les cœurs. Les braves paysans, charmés et ravis d'une si paternelle complaisance, accouraient à lui comme au père le plus aimé et redisaient à tout venant que leur pasteur était *un Saint*.

Un jour, en traversant la montagne, il rencontre un chasseur qui ajustait son arquebuse pour tirer sur une colombe. Emu de compassion : *Combien,* lui dit-il, *coûtera cet oiseau, lorsque tu l'auras tué ? — Un* CAVALLOTTO [1], répondit le paysan. — *Eh bien,* reprit l'Evêque, *voici un* CAVALLOTTO, *mais laisse-le s'envoler.* Charmante réponse qui nous montre bien toute la délicatesse de cette âme, parvenue déjà à un haut degré de sainteté et pour laquelle se réalisait la Béatitude proclamée par le Sauveur : « *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram :* Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. »

[1] Le *Cavallotto* était une monnaie génoise, ainsi nommée parce que d'un côté elle représentait saint Georges à cheval. Sa valeur était celle de deux *Paoli Toscani.* Le *Paolo* toscan valait 56 centimes ; c'était une monnaie d'argent, de la grandeur d'un sou, mais plus légère. (Fanfani.)





CHAPITRE XXI

Architecte, Législateur, Thaumaturge.

1578-1590.

Le saint Evêque séjourna environ deux ans à *Corte*. Après avoir parcouru les principaux pays de son diocèse pour établir la vie vraiment chrétienne et déraciner les abus les plus criants, il résolut de choisir un endroit plus central et mieux adapté pour y fixer sa résidence et celle de ses successeurs.

La ville de *Cervione*, de la dépendance de *Campoloro*, lui parut la plus propice. Entouré de vergers fertiles, de vignobles renommés, ce *paese* est assis, à 300 mètres d'altitude, sur le versant du mont Castello, dont le sommet s'élève à plus de 1.100 mètres dans les nues. C'est une des plus charmantes situations qu'on puisse imaginer. Le panorama qui se déroule à ses pieds est superbe, car, on aperçoit, au bas, la côte orientale de la Corse, la plaine d'Aleria, et la mer azurée, à perte de vue. On y comptait alors trois cents familles et il y avait un couvent de Franciscains, dont l'Evêque se promettait beaucoup de secours.

Le Pape approuva cette résolution, et Alexandre se rendit à *Cervione* au mois de mai 1578. Le cœur si noble

et si généreux de notre Saint, pour ce peuple trop longtemps abandonné, aurait voulu faire revivre d'une vie nouvelle et vigoureuse un diocèse dont il n'avait trouvé que le nom, en y mettant pour la première fois les pieds, et pourvoir ainsi, d'une manière efficace, non seulement au bien spirituel des âmes qui lui étaient confiées, mais encore au bien-être matériel de ce pauvre peuple qui devait tant peiner pour gagner sa vie. L'idée était très belle, digne d'un grand Evêque et d'un Apôtre.

Il commença d'abord par jeter les fondations d'une cathédrale qu'il voulait spacieuse et ornée [1]. Pour ne se rendre à charge à personne et pour procurer, au contraire, de l'ouvrage à des centaines d'ouvriers qui manquaient de pain, il y consacra tout ce que le Pape lui avait permis d'économiser sur la mense épiscopale. A côté de la cathédrale, il fit construire l'évêché et l'habitation des chanoines, puis le séminaire avec une chapelle et des dépendances pour les malades et les voyageurs. Il assura ensuite l'avenir de ces fondations, en établissant des rentes fixes pour l'entretien des séminaristes et des chanoines, ainsi que pour le service de la cathédrale. Son désintéressement et son humilité furent si grands, qu'il défendit de mettre son nom ou ses armes sur les différentes constructions, et réprimanda sévèrement, en lui ordonnant de le détruire, un ouvrier qui avait eu la fantaisie de sculpter son écusson sur un pan de mur.

Il y avait à Aleria, comme nous l'avons déjà dit, un fort qui servait de caserne à un régiment de troupes, mais il n'existait en cet endroit ni église ni oratoire, en sorte que les soldats qui voulaient assister à la Messe le dimanche

[1] « Notre église fut dédiée à saint Erasme, évêque et martyr. La tradition du pays dit que saint Alexandre Sauli s'était promis de consacrer le temple qu'il faisait bâtir, au Saint dont la fête coïnciderait avec le jour où les constructions seraient terminées, ce qui arriva le 2 juin. » (Chanoine D. Sisco, *archiprêtre de Cervione.*)

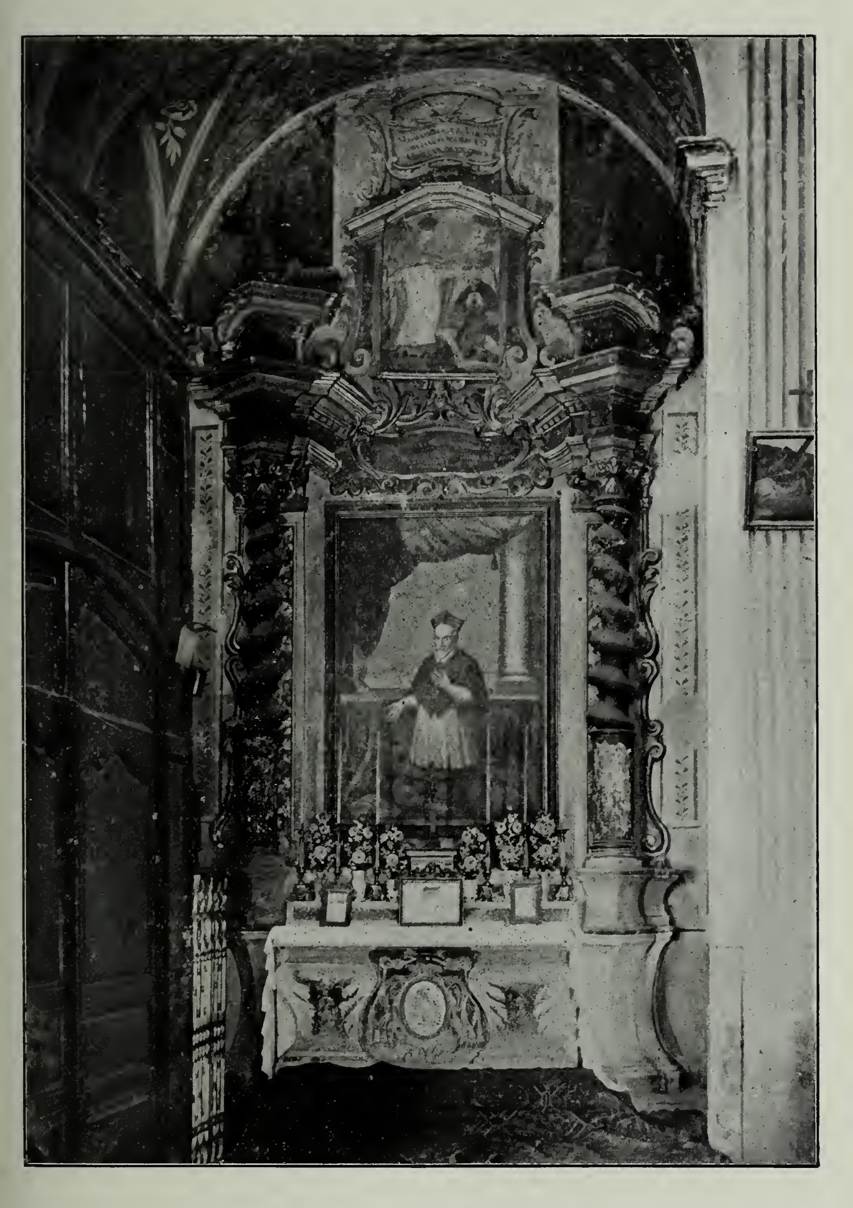
devaient faire plus de quatre milles de chemin, mais le plus souvent ils s'en dispensaient. Ils n'entendaient donc jamais la parole de Dieu, et n'avaient ni prêtres, ni maîtres, ni instruction d'aucune sorte. Alexandre s'empressa d'y pourvoir. Il fit construire pour le fort d'Aleria une chapelle assez grande et fort belle, il y destina un chapelain pour célébrer la Messe tous les jours de fête et y enseigner le catéchisme, puis enfin, sur ses revenus, il lui assigna une pension de quarante écus. Avec les soldats, tous les gens des environs bénirent le zèle et la charité de leur pieux Evêque et ne manquèrent pas d'en profiter, pour le plus grand bien de leurs âmes.

L'église et le couvent des Franciscains de Cervione tombaient en ruines ; Alexandre entreprit de les rebâtir. Comme l'ouvrage n'avançait que lentement, le Père Gardien vint le trouver pour lui dire ses craintes : *N'ayez pas peur,* lui répondit le Saint, *les constructions seront terminées avant l'expiration de votre charge.* Et il en fut ainsi. Des secours abondants, venus on ne sait d'où, permirent d'achever l'édifice en très peu de temps. Les Religieux demeurèrent persuadés, et avec raison, que ce prodige devait être attribué aux mérites et aux prières de leur saint Evêque.

En travaillant à élever des murailles pour le temple matériel du Seigneur, Alexandre ne négligea pas les soins qu'il devait à la perfection de l'édifice spirituel, principal objet de sa sollicitude pastorale. Il voulait former une société de justes, de membres vivants de Jésus-Christ, de vrais adorateurs du Père céleste en esprit et en vérité ; c'est dans cette vue qu'il prépara une nouvelle édition de l'instruction pastorale dont nous avons parlé plus haut : il la fit réimprimer à Gênes, en 1578, avec des additions considérables, surtout pour ce qui concerne le sacrement de la pénitence.

« Mon intention, dit-il dans l'avertissement, n'a pas été de publier une nouvelle méthode de confession, sachant avec combien de lumière et de piété plusieurs Docteurs, tant anciens que modernes, ont écrit sur cette matière. Mais deux raisons m'ont principalement déterminé à publier de nouveau cette *instruction*. La première, afin de proportionner l'enseignement aux besoins de mon troupeau : car si les anciens écrivains de médecine ont donné des règles générales pour la cure des maladies, néanmoins un sage et prudent médecin doit en faire usage avec beaucoup de discrétion, conformément à la qualité des lieux, des temps et des tempéraments. Le sacrement de pénitence étant la médecine spirituelle de l'âme, j'ai cru devoir recueillir de différents auteurs qui ont écrit sur cette matière, les instructions les plus convenables à l'état de mon diocèse. Le second motif est l'empressement plein d'affection avec lequel j'ai vu que mon clergé a reçu cette *instruction* la première fois que je la fis imprimer ; et il me paraît que cet empressement est fondé, car, comme un enfant reçoit plus volontiers de la main de son père une nourriture moins délicate, qu'un mets plus exquis de la main d'un étranger, il m'a paru que, quoique les choses que j'ai rassemblées dans cette instruction se trouvent répandues en plusieurs livres, elles ont été plus goûtées dans le diocèse d'Aleria comme venant de notre main. »

Il ajoute : « Depuis le jour où il a plu au Pape Pie V d'heureuse mémoire de me confier l'Eglise d'Aleria, j'ai cru que mon principal devoir était de travailler sans délai à la réforme de mon clergé ; sachant que, comme les mauvais prêtres sont la ruine des peuples, on peut dire que le salut des peuples dépend, sinon en tout, du moins en grande partie, de la bonté des prêtres. La réforme du clergé a deux objets principaux, la sainteté et la doctrine. Le tumulte des guerres et l'absence des Pasteurs ayant occa-



Chapelle de saint Alexandre Sauli
dans l'église de Cervione (Corse). — (Ancienne cathédrale.)

sionné dans toute la Corse, et surtout dans le diocèse d'Aleria, une licence effroyable et une grande ignorance parmi le clergé comme parmi le peuple, je me suis proposé avant toute autre chose de recueillir avec beaucoup de soin et de diligence les notions les plus nécessaires à ceux qui veulent entrer dans l'état clérical, et à ceux qui de l'état clérical veulent passer au sacerdoce. »

La modestie avec laquelle le saint Pasteur annonce cette production, montre combien son humilité était grande; mais on peut dire avec vérité que ce petit ouvrage est un trésor de science. C'est un abrégé, si l'on veut, mais un abrégé qui contient beaucoup plus de choses qu'on n'en trouve communément dans des ouvrages même fort diffus. Tout y est puisé aux sources les plus pures de l'Ecriture et des Saints Pères; les raisonnements sont fondés sur la doctrine de saint Thomas et du Catéchisme Romain. On ne peut qu'admirer la solidité de l'enseignement, la netteté de l'exposition, le choix et la distribution des matières. C'est un père vénérable, assis au milieu de ses enfants, qui s'entretient avec eux pour les instruire et leur inspirer le goût de la vertu. En lisant cette *instruction,* on ne peut que sentir la douce impression de la charité qui l'a dictée. Le serviteur de Dieu ne l'avait composée que pour l'usage particulier de son diocèse; nous ne craignons pas d'affirmer qu'elle pourrait être d'une utilité beaucoup plus universelle [1].

Ainsi, aux avantages matériels des constructions destinées au bien-être de son clergé, Alexandre ajoutait la nourriture spirituelle de la doctrine, qui devait en former l'esprit et le rendre digne de sa sublime vocation. Il voulut faire davantage encore.

Les revenus de l'évêché étaient fondés sur les dîmes.

[1] Gerdil, *Vie,* l. II, ch. VIII.

Alexandre, voyant que les six chanoines titulaires de l'ancienne cathédrale d'Aleria se croyaient peu obligés à la résidence, en raison de la ténuité de leurs prébendes, obtint du Pape la permission d'appliquer à la mense capitulaire 240 écus de revenu de la mense épiscopale. Il put ainsi en augmenter le nombre et y nommer les sujets les plus vertueux et les plus capables de le seconder dans l'exercice de sa mission.

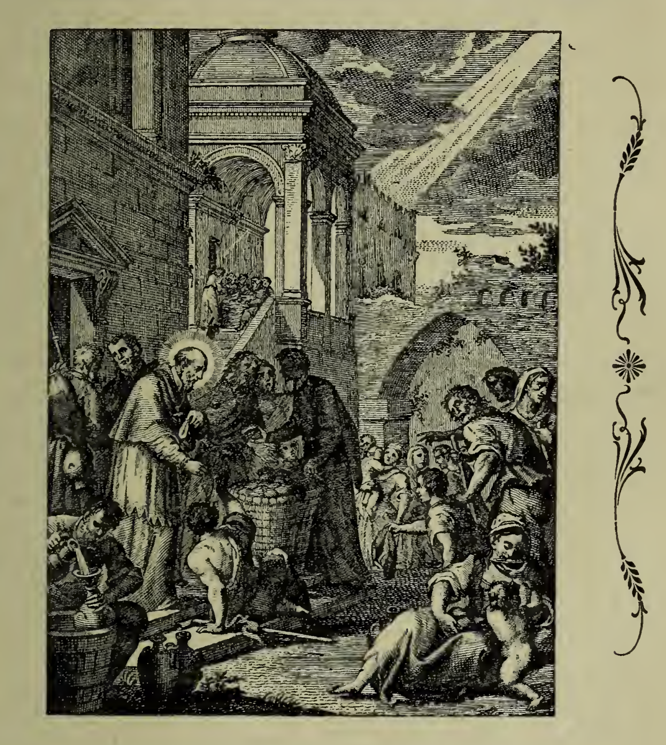
On conçoit sans peine que tant de zèle, de charité et de sollicitude eurent bien vite gagné tous les cœurs. A trois cents ans de distance, l'écho nous en est parvenu aussi vif et aussi reconnaissant qu'au premier jour : *A Cervione*, nous écrivait, en 1899, M. le chanoine Sisco, archiprêtre de cette ville, *on considère le Bienheureux Alexandre non seulement comme un compatriote, mais comme le père et le fondateur de la petite ville. La dévotion à notre Bienheureux est très vive.*

Le Seigneur s'est plu, en effet, durant les douze années du séjour de l'Evêque d'Aleria à Cervione, à manifester d'une manière étonnante la sainteté et les mérites de l'homme de Dieu qu'on nomme toujours, à si bon droit, l'APOTRE DE LA CORSE. C'est comme le rayonnement d'un soleil qui éclaire, réchauffe, vivifie tout ce qui est soumis à sa bienfaisante influence. Il est *Thaumaturge* dans la pleine acception du mot. Notre seul regret est de ne pouvoir tout dire, faute d'espace.

En 1579, Alexandre entreprit le voyage de Rome, afin de mieux affermir les divers établissements qu'il avait entrepris. A peine arrivé à Milan, il apprit qu'une calamité imprévue avait gâté les blés et détruit toute espérance de récolte. Aussitôt, il changea d'avis et, après en avoir conféré avec saint Charles, il retourna à Gênes, vendit ses équipages, emprunta de fortes sommes d'argent, s'en fit donner par ses parents et par ses amis. Puis, il acheta tout ce qu'il

put trouver de grains, de légumes et d'autres provisions, ordonna de fréter plusieurs barques pour le transport et se dirigea en toute hâte vers Cervione.

La population tout entière se pressait sur le rivage, attendant avec anxiété l'arrivée du bon Pasteur. Alexandre



Alexandre Sauli vient au secours de ses diocésains décimés par la famine.

fit ouvrir ses greniers où se trouvaient encore, heureusement, quelques provisions de l'année précédente, et distribua tout ce qu'il avait de blé, d'avoine, de châtaignes, de haricots. Mais la provision fut bien vite épuisée et les barques de Gênes n'arrivaient pas. Il envoya aussitôt des

messagers à Bastia pour y acheter une grande quantité de sel, afin que les plus pauvres, condamnés à vivre seulement d'herbes sauvages, pussent assaisonner un peu leur chétive nourriture.

Quand enfin les barques furent arrivées, notre Saint voulut distribuer lui-même le pain, le sel et les légumes à tous ceux qui se présentaient, et certes, le nombre en était grand : cinq ou six cents par jour, disent les historiens. C'était un spectacle pittoresque et saisissant que de le voir parcourir les rues de la ville, une bourse pleine de monnaie suspendue à la ceinture, donnant un petit secours à tous les pauvres qu'il rencontrait, puis rentrant chez lui au milieu d'une cohue d'hommes, de femmes et d'enfants, la plupart en guenilles ou mal vêtus, lui criant de toute leur âme un *merci* qu'il regardait comme sa meilleure récompense. Quand le jour commençait à baisser, il sortait secrètement de sa demeure, presque comme un voleur qui craint d'être vu avec des provisions de toute espèce, et s'en allait frapper à la porte des pauvres honteux dont il s'était fait donner la liste. Sa main s'ouvrait comme son cœur et répandait des trésors de bonté qui faisaient fleurir autour de lui, avec la reconnaissance, la plus profonde vénération.

La disette fut de longue durée, mais la charité du serviteur de Dieu ne se lassa jamais, et, grâce à lui, la nourriture suffisante ne manqua à personne.

Entre les pauvres que les aumônes du saint Evêque attiraient à Cervione, il se trouvait souvent des mendiants robustes qui manquaient de pain et de travail. Alexandre, voulant soulager leur misère sans nourrir leur fainéantise, les employait à ses constructions et leur procurait l'avantage infiniment estimable de *gagner* le pain dont il les nourrissait. Un jour, un pauvre qui avait l'air vigoureux se présente pour recevoir l'aumône : *Pourquoi ne travailles-tu pas ?* lui demande l'Evêque. — *Monseigneur,*

répond celui-ci, *je suis tellement exténué de faim, que je n'en ai pas la force.* Se doutant un peu de la supercherie, le Saint lui fait présenter sur le même plateau de l'argent et du pain. Le pauvre, laissant le pain de côté, s'empressa de prendre l'argent. *Halte là,* dit aussitôt notre Saint, *je vois que tu n'as pas faim. Eh bien, va travailler à mes bâtiments, et alors tu auras de l'argent et du pain.*

L'année suivante 1580, au fléau de la famine succéda un fléau plus terrible encore, la peste. Elle gagna d'abord le diocèse de Nebbio, d'où elle pénétra en celui d'Aleria et se propagea d'une manière effrayante. Tous les membres de la maison épiscopale, au nombre de neuf, en furent atteints ; l'Evêque lui-même, faible, languissant, décharné, ne se traînait plus qu'avec peine.

Vivement sollicité par ses parents de quitter la Corse et de venir se reposer à Gênes, il répondit par un non formel. « Comment voudriez-vous, écrivait-il à son cousin Barthélemy Sauli, qu'en présence du grand danger qui menace mon diocèse, j'aie le courage de l'abandonner ! Je croirais commettre une faute très grave et ce serait un scandale pour tout mon peuple. Pour détourner les fléaux dont Dieu nous châtie, il n'y a pas de meilleur moyen que de recourir à la prière et de faire une pénitence proportionnée aux péchés qui ont attiré ce châtiment sur nous. »

Afin de désarmer la colère du ciel, Alexandre eut recours à la prière et à la pénitence et s'offrit comme une victime d'expiation à la justice divine. Vêtu de noir, ainsi qu'il l'avait déjà fait quelques années auparavant à l'époque du Jubilé, les pieds nus, un grand crucifix entre les mains, il présida une procession expiatoire. A cet appareil de pénitence il joignit les exhortations les plus vives et les plus touchantes pour inspirer une salutaire frayeur des jugements de Dieu, jointe à une filiale confiance en ses miséricordes. Le premier jour il prêcha sur ces paroles de

Jonas : *Que les hommes se couvrent de sac, qu'ils crient vers Dieu de toute leur force, que chacun se convertisse de sa mauvaise voie, et qu'il renonce à l'injustice de ses mains. Qui sait si Dieu ne se retournera pas vers nous et s'il ne se laissera point fléchir, et s'il n'apaisera point l'ardeur de sa colère, afin que nous ne périssions pas ?* Le second jour il prêcha sur ces mots d'Isaïe : *Le Seigneur frappera l'Egypte d'une plaie, et il la refermera : ils reviendront au Seigneur qui leur deviendra favorable, et qui les guérira.* Le troisième jour il prit pour texte ces paroles consolantes de l'Apôtre : *Allons avec confiance devant le trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde et d'y trouver grâce pour être secourus dans nos besoins.* Après le sermon, l'Evêque, prosterné au pied des autels, faisait chanter les litanies et célébrait les saints Mystères. Il ordonna aussi l'exposition des Quarante-Heures, et, le dimanche suivant, une Communion générale.

Aussitôt que les symptômes de la maladie avaient commencé à se manifester, Alexandre s'était consacré tout entier au service des malades. Il les visitait de jour et de nuit, leur donnant toute sorte de secours spirituels et temporels. Il se réduisit au plus strict nécessaire pour assister les pauvres.

En homme prudent, il suppléa à l'éloignement des magistrats et prit toutes les mesures de police les plus nécessaires. Il prescrivit aux doyens ruraux et aux curés la manière de se régler, non seulement pour l'administration des Sacrements, mais encore pour les précautions à prendre dans la visite et l'assistance des malades, afin de préserver de la contagion ceux qui étaient en bonne santé. Chaque vendredi une procession de pénitence se rendait à une église désignée à l'avance : il avait ordonné qu'un seul homme par famille y assisterait et que tous marcheraient à une certaine distance les uns des autres, pour

éviter de se toucher. Il composa une formule de prières que l'on devait réciter partout, le matin et le soir, au son de la cloche, afin de fléchir la colère divine.

La maladie ayant pénétré dans le Séminaire, professeurs et élèves furent frappés d'épouvante et se réfugièrent dans la chambre d'Alexandre : *Ayez confiance, mes enfants,* leur dit-il, *soyez joyeux, aucun de vous ne mourra.* L'événement justifia la prédiction.

Un de ses domestiques, nommé Astolfe, était à toute extrémité. L'Evêque, après sa Messe, vint le bénir et lui dit en le quittant : *Ne crains rien, Astolfe, ton mal va passer.* Et au même instant le serviteur fut guéri.

Pendant toute la durée du fléau, Alexandre ne prit de repos ni jour ni nuit, se prodiguant à tous sans compter. Le peuple venait de tous côtés pour recevoir sa bénédiction, toucher ses vêtements, lui baiser les mains. Ce fut par un vrai miracle qu'il ne contracta pas de maladie, étant constamment au milieu des pestiférés ; on remarqua même qu'il ne s'était jamais si bien porté. A tous il imposait les mains, en récitant sur eux le verset de l'Evangile : *Super ægros manus imponent et bene habebunt,* et les malades s'en retournaient guéris.

Dieu bénit la charité et le zèle de son serviteur. De tous les diocèses de la Corse, celui d'Aleria, quoique le plus vaste, fut celui où l'on compta le moins de victimes et personne ne mourut sans avoir reçu les derniers Sacrements.

Voyant le calme enfin rendu à son diocèse, Alexandre résolut d'effectuer, en 1581, le voyage de Rome qu'il avait été obligé d'interrompre deux ans auparavant.

Comme on approchait des côtes d'Italie, il vint précipitamment prier le capitaine de prendre terre sans retard. En l'entendant, les matelots accueillirent ses paroles avec un sourire d'incrédulité : *Ne craignez rien,* disaient-ils, *nous connaissons notre métier, il n'y a pas l'ombre de danger ;*

voyez comme le ciel est pur et la mer tranquille ! L'Evêque insista : *Je vous en prie, croyez-moi, nous devrons nous estimer bien heureux si nous pouvons toucher la terre sains et saufs.*

Pour le contenter, uniquement par respect pour son caractère sacré, le capitaine ordonna de cingler vers la terre ferme. Ils y arrivaient à peine, qu'un terrible ouragan, mêlé d'éclairs, de tonnerre et de grêle, donna à tout l'équipage la preuve incontestable que l'esprit de Dieu s'était communiqué à son serviteur, pour les sauver d'un naufrage inévitable.

Au retour, entre Livourne et la Capraia, s'éleva une tempête si forte, que les matelots eux-mêmes, se croyant perdus, s'étaient déjà en grande partie jetés à la mer, pour essayer de se sauver à la nage. Pendant deux heures, les passagers furent en proie à la plus grande terreur, se croyant à chaque instant sur le point d'être engloutis dans les flots. Pendant ce temps, Alexandre, comme s'il ne se fût aperçu de rien, demeurait plongé dans une profonde oraison dont rien ne parvenait à le distraire. A la fin, s'apercevant pour la première fois du danger et voyant l'abattement de ses compagnons : *Mes amis*, leur dit-il, *prenez courage et espérez en Dieu ; ayez confiance, Dieu nous sauvera et la tempête va se calmer*. Il bénit la mer et, au même instant, le vent cessa, les flots reprirent leur tranquillité première et les voyageurs arrivèrent sans encombre à Livourne.

En cette même année, vraisemblablement après le retour du saint Evêque de Rome, une longue sécheresse menaça la Corse d'une prochaine disette. Le bon Pasteur ordonna un jeûne de trois jours et une procession de pénitence à l'église de Saint-François. Il y assista pieds nus, selon son habitude, et la corde au cou. Pour ranimer les espérances de son peuple consterné, après un touchant discours, il

l'invita à réciter les Litanies des Saints et à crier avec lui par trois fois : *Miséricorde! Miséricorde! Miséricorde!*

Chose étonnante! au même instant, le ciel, jusque-là pur et sans nuages, se couvrit de nuées et la pluie se mit à tomber avec une telle abondance que, durant trois heures, il fut impossible de mettre le pied hors de l'église. *Voyez, mes enfants,* leur dit le serviteur de Dieu, *le Seigneur veut qu'on le craigne; il faut vivre en paix avec Dieu et se repentir de ses péchés; remercions-le maintenant de la grâce qu'il vient de nous accorder.* Et le *Te Deum* fut chanté avec un enthousiasme facile à comprendre.

En quittant sa maison, Alexandre avait pris soin de faire porter son manteau pour le retour; les serviteurs s'en étaient amusés, en riant de ce qu'ils appelaient *simplicité.* Ils reconnurent alors l'esprit prophétique de leur maître et leur vénération pour lui s'en augmenta d'autant. Durant trois jours et trois nuits la pluie ne cessa de tomber, et la récolte fut plus abondante que toutes les années précédentes.

L'année suivante, un orage épouvantable était sur le point de se déchaîner au-dessus de Cervione et des environs. Le peuple se précipita aussitôt vers le palais de l'Evêque : *Père, Père!* s'écrient-ils, *secourez-nous; bon Père, venez à notre secours!*

Alexandre venait de terminer la Messe et se trouvait au milieu de ses jeunes séminaristes. La grêle commençait à tomber et les cris du peuple, assemblé sur la place, montaient plus forts et plus suppliants. Alexandre ouvrit une fenêtre, regarda avec un visage tout souriant ce bon peuple qu'il aimait tant, puis fit un grand signe de croix du côté où l'orage semblait le plus menaçant. A l'instant même, la grêle cessa de tomber, les nuages se dissipèrent et le ciel devint aussi limpide qu'auparavant.

Plus merveilleux encore fut le fait suivant : En 1584, le Pacha qui gouvernait Alger pour le Grand Turc, à la tête

d'une escadre de vingt-deux galères, répandait la terreur et l'effroi dans toute la Méditerranée. La flotte s'avança en ligne droite vers la Corse, du côté de *Cervione*. Le dessein des Barbares était de surprendre cette ville pendant la nuit, de piller le pays et d'enlever l'Evêque, dont ils espéraient une forte rançon.

L'alarme se répandit dans les environs. Les habitants commencèrent à s'enfuir dans leurs impénétrables *maquis*. Les amis et les serviteurs du Prélat le pressaient de monter à cheval et de se mettre en sûreté. La flotte, disait-on, se trouve déjà à la hauteur du cap Corse, elle s'avance vers l'île Pianosa ; nous allons être traînés en captivité : nous sommes perdus ! Mais Alexandre, sans rien perdre de son calme, se retira dans son oratoire et demeura longtemps en prière. Il se présenta ensuite au peuple assemblé devant son palais, le visage souriant et joyeux : *Ne craignez rien, mes enfants,* leur dit-il, *rassurez-vous, il ne vous sera fait aucun mal.....* Et, montrant du doigt les galères qui s'avançaient, il ajouta : *Le Seigneur va les confondre, rentrez en paix dans vos maisons*. Puis il continua sa prière.

A l'instant même un vent violent se mit à souffler, la mer semblait démontée. Trois fois les pirates essayèrent d'aborder, trois fois la tempête les rejeta en pleine mer : leurs galères se brisèrent contre les écueils et le lendemain les flots en amenèrent les épaves sur le rivage. Le Pacha réussit à gagner Marseille, puis l'Algérie, où il fut étranglé, l'année même, par ses janissaires.

Peu de temps après le fait qui précède, le 3 novembre 1584, saint Charles Borromée mourait à Milan. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour l'Evêque d'Aleria, car, bien que brisé par les fatigues et les mortifications, saint Charles avait à peine quarante-six ans, et ce héros de la charité et du courage apostolique semblait encore si nécessaire à l'Eglise !

Dans sa profonde affliction, Alexandre eut recours à la prière, mais, au lieu de recommander au Seigneur l'âme bénie de son saint ami, il se sentit intérieurement poussé à le prier, comme un Bienheureux jouissant déjà du bonheur et de la gloire du Ciel. Il pensait avec reconnaissance aux nombreux secours spirituels et aux grands exemples de vertu qu'il avait reçus de lui; il enviait le sort de ses confrères de Milan qui avaient eu la consolation d'assister le saint Cardinal, et entre tous, du Père Charles Bascapé, dont les qualités d'esprit et de cœur, si appréciées de saint Charles, avaient mérité à ce Père la grâce de l'assister jusqu'au dernier instant et de le revêtir, deux heures avant sa mort, d'un cilice couvert de cendre bénite. Alexandre ressentit vivement cette grande perte et s'attristait à la seule pensée de devoir retourner peut-être à Milan et de n'y plus rencontrer cette âme privilégiée dont les conseils lui étaient encore si nécessaires.

Saint Charles et saint Alexandre! âmes sublimes et choisies de Dieu, bien dignes l'une de l'autre, les deux plus grandes lumières de l'Episcopat d'Italie en ce siècle de décadence! En voilà un qui disparaît de l'Eglise militante pour briller dans l'Eglise triomphante; l'autre, qui reste sur la terre pour la gloire de la Religion et de l'humanité, sera une image vivante et parlante de Borromée, de même que saint Charles, pendant sa vie, fut une parfaite copie de saint Alexandre pour ses enfants spirituels et en particulier pour les confrères qu'il dut laisser à Milan, le jour où il devint l'Apôtre de la Corse [1].

Un écrivain de la Vie du Saint [2] rapporte à l'année 1586 un événement dans lequel on ne peut s'empêcher d'admirer un rayon de la lumière céleste qui l'éclairait dans toute sa conduite.

[1] Moltedo, *Vita*, ch. x, pag. 385.
[2] Grazioli, *Vita*.

Un certain Barthélemy Mucanzio, qui avait eu pendant quelque temps l'administration de l'Oratoire de Sainte-Croix, avait détourné plus de 100 écus à son profit. Se livrant un jour à l'exercice de la pêche dans l'étang de *Diane*, près d'Aleria, il ressentit tout à coup une telle faiblesse dans les jambes, qu'il fut obligé de se mettre au lit. La faiblesse alla s'augmentant, au point qu'il devint estropié des deux jambes et ne pouvait marcher sans béquilles.

Il était en cet état depuis plusieurs années, lorsque notre Saint, le rencontrant un jour, s'approcha de lui, et, le tirant à l'écart, lui dit doucement : *Barthélemy, restitue ce que tu dois à l'Oratoire, et tu guériras.* Ces mots firent une profonde impression sur son esprit. Il vendit aussitôt un bois de châtaigniers et s'acquitta sans retard de sa dette. C'était pendant la Semaine-Sainte. Barthélemy se présenta ensuite au saint Evêque, lui fit sa confession et reçut la sainte Communion de sa main.

Cet homme, qui s'était approché de la sainte Table avec ses béquilles, se sentit tout à coup plein de force ; il retourna dans sa maison sans aucun appui, sautant, chantant, bénissant Dieu et le bon Pasteur qui l'avait guéri.

Plus de soixante barques de pêcheurs s'étaient rassemblées aux bouches de *Bonifacio*, pour la pêche du corail. Il y avait dix à douze hommes par barque.

En dépassant le cap dell' Oro, ils se trouvèrent en vue d'un grand nombre de bâtiments corsaires qui croisaient sur la côte et qui se dirigèrent immédiatement vers eux. Les pêcheurs effrayés se jettent précipitamment à terre, ne songeant qu'à se sauver eux-mêmes en abandonnant leurs barques, leur corail, leurs instruments et leurs provisions.

L'Evêque, averti de leur arrivée, alla aussitôt à leur rencontre; il les réunit d'abord dans l'église pour remercier le Seigneur de les avoir préservés d'une mort certaine.

Ensuite, d'un ton plein de douceur et d'affabilité, il les convia au repas qu'il avait fait préparer pour eux. Confus et interdits, les braves marins n'en pouvaient croire leurs oreilles et demeurèrent immobiles : « *Courage, mes enfants,* leur dit alors le charitable Pasteur, *venez et mangez de bon cœur ce qu'on vous a préparé; c'est votre bien que l'on vous sert, et non celui de l'Evêque.* »

Il les retint un jour et une nuit et pourvut à leur retour en les envoyant par mer à *Bastia,* après avoir fait prendre les devants au chanoine Thomas Georgi, pour leur préparer la nourriture et le logement. Cet ecclésiastique rapporte qu'il distribua vingt-trois mines de farine, outre le fromage et le vin, et que l'Evêque de Mariana et le Gouverneur de l'île ne pouvaient se lasser d'admirer une si grande charité.

C'est ainsi qu'Alexandre mettait en pratique ses propres maximes sur l'obligation où sont les pasteurs d'exercer l'hospitalité : *Un laïque peut remplir ce devoir en recevant deux ou trois personnes. L'Evêque est inhumain s'il ne reçoit pas tous ceux qui se présentent..... L'Eglise a des richesses, non pour les garder, mais pour les distribuer..... Il vaut mieux conserver les vases vivants de l'Eglise, que les vases de métal* [1].

Ainsi le ciel, la terre et la mer obéissaient au serviteur de Dieu. Disciple de l'apôtre saint Paul, il pouvait redire comme lui à ses fidèles : *La patience, les miracles, les prodiges, les vertus, tels sont les signes de mon apostolat au milieu de vous.*

L'ennemi de tout bien, le démon, en rugissait de fureur, et cherchait toutes les occasions de lui nuire.

Alexandre avait congédié du Séminaire, et privé de l'habit ecclésiastique, un jeune clerc incorrigible malgré

[1] De officio et moribus Episcopi, commentariolum.

tous les avertissements. Le jeune orgueilleux, froissé dans son amour-propre, en avait gardé au fond du cœur une haine implacable. Il guettait le temps et le moment propices pour assouvir sa vengeance.

Un soir du mois d'août, le bon Prélat était sorti de la ville, avec les ecclésiastiques de sa maison, pour prendre un peu le frais. Selon son habitude, il marchait en avant, tout seul, absorbé dans la prière. Arrivé près d'une petite fontaine [1] qui coulait de la montagne, il s'assit tranquillement et continua sa méditation. Quelle bonne occasion ! se dit le séminariste expulsé, toujours à l'affût des allées et venues de l'Evêque, jamais je n'en trouverai d'aussi favorable. A pas de loup, il monte aussitôt sur le rocher qui surplombait la fontaine, saisit un énorme morceau de roche et le lance de toutes ses forces, droit contre la tête du Prélat, bien certain de ne pas manquer son coup et de tuer enfin celui qu'il détestait de toute son âme. Mais que peuvent tous les efforts des méchants contre les amis de Dieu ? Le morceau de roche, arrivant en ligne droite sur la figure de l'Evêque, perdit tout d'un coup sa force d'impulsion, lui rasa légèrement le nez et lui tomba de toute sa pesanteur sur le pied droit sans lui faire aucun mal.

Le serviteur de Dieu n'en fut nullement troublé et se contenta de dire : *Béni soit Dieu qui prend soin de ses serviteurs !*

Les familiers, accourus au bruit de la chute, aperçurent alors le scélérat qui se sauvait à toutes jambes. Ils se mirent à sa poursuite et parvinrent à le rejoindre. Mais le coquin eut le temps d'entrer dans une maison où il se barricada fortement. La maison fut cernée et le proprié-

[1] Cette fontaine existe encore, quoique un peu transformée ; son nom actuel est : fontaine *Piovanina* ou *Piovanaccia*. — Note de M. l'archiprêtre de Cervione, D. Sisco, 1901.

taire averti qu'on ne laisserait pas sortir le coupable sans l'arrêter. L'Evêque, qui voulait sauver l'âme et le corps du malheureux, envoya un ordre formel de le relâcher.

En apprenant l'attentat, le gouverneur de l'île fit rechercher le coupable ; mais Alexandre, qui ne pardonnait pas à demi, envoya immédiatement son vicaire général à Bastia, prier et supplier de cesser toute poursuite.

La justice de Dieu se chargea de la vengeance ; peu de temps après, le criminel périt d'une mort funeste.





FONTAINE PIOVANACCIA, A CERVIONE



CHAPITRE XXII

La Réforme s'achève et se perfectionne.

TANDIS que le serviteur de Dieu, uniquement occupé des soins de son ministère, travaillait avec un zèle infatigable à en remplir tous les devoirs, la République de Gênes songeait sérieusement à le tirer de la Corse et à le placer sur le siège même de sa capitale. La vieillesse et les infirmités de Cyprien Pallavicini, archevêque de Gênes, firent naître la pensée de lui donner Alexandre pour coadjuteur. La demande en fut faite, à son insu, au pape Grégoire XIII qui l'accueillit avec bienveillance.

Alexandre reçut les nouvelles de ces pourparlers par des lettres de Rome et de Gênes adressées au gouverneur de l'île, Cattaneo Marini. Sa réponse est datée du 30 mai 1584. Il dit au Gouverneur que, cette affaire étant très importante, il devait se recommander à Dieu avant de donner une réponse précise ; il voulut dire au moins trois Messes pour prier le Seigneur de lui faire connaître sa sainte volonté, *à laquelle seule je désire me conformer, sacrifiant pour son honneur et sa gloire tout ce qui peut m'intéresser personnellement.*

Il se fit en même temps un devoir de consulter sur ce point saint Charles et le Père Bascapé [1]. Saint Charles ne

[1] Le Père Bascapé était un homme de grand savoir et de profonde vertu. Après avoir été, à Milan, le bras droit de saint Charles Bor-

goûta pas ce projet et, dans la nécessité de donner un coadjuteur à l'Archevêque de Gênes, penchait pour l'Evêque de Mariana, Jean-Baptiste Centurioni.

Alexandre refusa donc une place si avantageuse selon le monde, et voici quelles furent les raisons de son refus : Il tenait l'Eglise d'Aleria des mains du saint pape Pie V, et ne pouvait se résoudre à la quitter que par un commandement exprès du Saint-Siège, l'affaiblissement de ses forces ne lui permettait pas d'entreprendre une nouvelle carrière. Loin d'ambitionner l'archevêché de Gênes, il aurait souhaité pouvoir se décharger du poids de l'administration pour rentrer dans le sein de sa Congrégation ; le Sénat de Gênes souhaitait à la vérité de donner un coadjuteur à l'Archevêque, mais l'Archevêque ne s'y prêtait qu'à regret. La répugnance du Prélat avait peiné le Pape, et fit comprendre à Alexandre combien il lui serait difficile d'être d'accord avec l'Archevêque sur la manière de gouverner ; la pension qu'on devait lui réserver sur les revenus d'Aleria ne pouvait que porter un grand préjudice à l'Eglise et aux pauvres de ce diocèse.

Cependant, le bruit de cette translation se répandit dans l'île et y causa une consternation générale. Le clergé et le peuple d'Aleria prirent d'un commun accord la résolution d'employer auprès du Pape et de la République les prières et les instances les plus touchantes pour retenir un Pasteur qui leur était si cher. La lettre qu'ils écrivirent au Pape est un monument précieux de l'attachement d'une Eglise pour son Evêque, et un abrégé du bien que le saint Pasteur y avait opéré. La voici tout entière :

romée, il gouverna le diocèse de Novare avec une sagesse et un zèle admirables, et fut un des plus grands évêques de son temps. Lorsqu'on voulut introduire la Cause de sa Béatification, Benoît XIV assura que cette *Cause* aurait un succès aussi favorable que celle d'Alexandre Sauli.

« Très Saint Père,

« Le clergé et le peuple d'Aleria ont appris que Votre Sainteté était sur le point de leur ôter leur Evêque pour lui confier l'administration de Gênes. Vivement touchés des maux que cette perte ne peut que causer infailliblement à tout le diocèse, soit pour le spirituel, soit pour le temporel, ils viennent se prosterner humblement aux pieds de Votre Sainteté, la suppliant, par l'amour qu'elle leur porte comme Vicaire de Jésus-Christ, de ne pas les priver du bienfait inestimable que la Providence leur a fait en leur accordant un tel Pasteur.

« C'est lui qui, par sa douceur et par des manières pleines de bonté, a réformé un clergé grossier, vivant sans discipline, et y a rétabli l'ordre et la régularité. Il a pourvu à l'éducation des jeunes clercs par la fondation d'un séminaire, où il a toujours entretenu à ses dépens vingt-quatre élèves avec un maître et un théologien, veillant avec une attention continuelle sur leurs progrès dans la piété et dans les lettres. Ses soins n'ont pas eu moins de succès pour la réforme du peuple, qu'il a su ramener à la voie de Dieu par son assiduité à prêcher et à confesser, par ses fréquentes visites et par ses bons exemples ; en sorte que, de mémoire d'homme, on ne l'a jamais vu si bien morigéné et acheminé dans les voies du salut. L'éloignement du Pasteur, dans ces circonstances, ne manquerait pas de ruiner le bien qu'il a déjà fait par sa vigilance et par ses travaux, et ôterait toute espérance de le voir rétabli.

« Outre cela, le diocèse est si pauvre qu'il ne s'y trouve pas une seule famille en état de subsister toute une année de ses revenus. C'est le peuple, cependant, qui est obligé de maintenir l'Evêque, à la sueur de son front, en payant les dîmes qui sont le plus gros revenu de l'évêché. Mais le

charitable Pasteur, connaissant ce qu'il doit à ses brebis, n'a cessé d'employer tout ce qu'il peut épargner sur l'entretien le plus frugal de sa personne et de sa famille épiscopale, soit pour l'utilité de son Eglise, dont il a bâti la cathédrale avec une maison pour ses successeurs, soit pour le soulagement des pauvres qui auraient beaucoup plus souffert de la disette et de la mortalité des années précédentes, sans les abondantes provisions de blé, de riz, d'orge, de sel et autres denrées, qu'il a tirées du continent et qu'il a distribuées par charité. Sa maison est l'hospice des pauvres prêtres qui y sont nourris et entretenus continuellement ; il a soulagé le clergé de plusieurs charges imposées par ses prédécesseurs à titre de taxes de chancellerie, de subventions, de visites et autres droits tant ordinaires qu'extraordinaires. Il fait ses visites en personne ou par ses deux vicaires, sans aucune taxe ou dépense du clergé, à qui, d'ailleurs, il fait des faveurs continuelles par son attention à défendre les droits de l'Eglise.

« Ce diocèse, en perdant son Evêque, viendrait à perdre le fruit de tant de bonnes œuvres ; et en ôtant aux pauvres un Pasteur qui est leur Père commun, c'est leur ôter, en diminuant surtout les revenus de l'évêché, l'unique ressource et l'unique espérance qui leur reste en cette vie après Dieu. Ce qu'ils craignent davantage, ce n'est pas cependant d'être réduits à la seule faim corporelle : ils craignent beaucoup plus la privation des biens spirituels dont ils sont menacés, non moins que celle de leur subsistance ; à moins que Votre Sainteté ne daigne leur laisser leur Evêque et pourvoir l'archevêché de Gênes d'un autre sujet ; c'est la grâce dont ils la supplient, en priant le Seigneur pour sa conservation... »

Cette lettre est un précieux document qui met bien en évidence l'affection du Pasteur et du troupeau ; aussi elle

produisit à Rome l'effet désiré et il ne fut plus question de changement [1].

Un autre monument précieux du zèle et de l'amour de notre Saint pour la Corse, se trouve dans l'excellent Catéchisme qu'il publia en 1581 sous le titre de *Doctrine du Catéchisme Romain, exposée d'une manière plus simple et plus facile, à l'usage du clergé.* Dans la Préface, Alexandre s'adresse aux ecclésiastiques de son diocèse et les avertit qu'en publiant ce livre, son dessein n'a pas été de donner un livre nouveau ; il n'avait entrepris ce travail que sur les prières de quelques curés qui n'étaient pas en état d'entendre le *Catéchisme Romain,* ni de l'expliquer au peuple. Il avait traité la matière par demandes et par réponses pour deux raisons : la première, parce que cette méthode est plus propre à fixer l'attention des personnes simples, sur des articles importants qui pourraient leur échapper dans un discours suivi ; la seconde, parce que la demande excite naturellement le désir d'être instruit sur la question proposée, désir qui contribue à mieux faire goûter les vérités apprises. Il ajoute qu'il avait interverti l'ordre de plusieurs chapitres, abrégé bien des articles, donné plus d'étendue à d'autres, conformément à son dessein de se proportionner à la capacité de ceux pour lesquels il écrivait ; au reste, il était bien éloigné de vouloir les éloigner ou les dispenser de la lecture du *Catéchisme Romain ;* au contraire, il ne leur présentait son ouvrage que comme une *Introduction* pour leur en faciliter l'intelligence, et comme un abrégé, pour leur en rappeler le souvenir.

Le travail du saint Evêque est parfait ; nous n'en voulons pour preuve que l'appréciation de saint François de Sales, auquel on demandait un jour de composer un nouveau

[1] Gerdil, *Vie,* liv. II, chap. XI. — Barelli, *Memorie,* vol. II, liv. VI.

catéchisme et qui répondit que c'était inutile, qu'il suffirait de traduire en français celui de l'Evêque d'Aleria [1].

Les pourparlers engagés pour élever le serviteur de Dieu sur le siège de Gênes l'avaient obligé de faire un voyage à Rome, en 1585, dans la vue de terminer au plus tôt cette affaire. Il avait supplié en même temps le pape Grégoire XIII d'autoriser les établissements déjà faits ou projetés pour l'érection de sa cathédrale et de son Chapitre. Il avait bâti l'église, le séminaire et des maisons pour le logement de l'Evêque et des chanoines. Mais il n'y avait que six chanoines titulaires de l'ancienne cathédrale de Saint-Marcel d'Aleria qui, ne recevant que dix écus de leurs prébendes, se croyaient peu obligés à la résidence. Alexandre demanda deux cent quarante écus de revenu de la mense épiscopale, afin de les appliquer à la mense capitulaire, pour les distributions quotidiennes. Le Pape approuva ces dispositions; mais, prévenu par la mort, le 10 avril, il ne put y mettre la dernière main.

Sixte V lui succéda le 24 du même mois. Alexandre eut recours au nouveau Pontife qui fit aussitôt expédier une Bulle pour confirmer et autoriser ce que son prédécesseur n'avait fait que commencer. Il accorda au saint Evêque la faculté de nommer au Chapitre les sujets qu'il jugerait les plus capables; il permit aussi que ceux d'entre les chanoines qui seraient députés pour un temps à quelque ministère avec charge d'âmes, pussent jouir des distributions quotidiennes comme s'ils eussent été résidents. Il restait encore mille trois cents écus de revenu pour l'évêché d'Aleria, et on jugea cette somme suffisante. D'ailleurs, les démembrements qu'Alexandre avait faits, ne pouvaient que devenir toujours moins onéreux à ses successeurs. Alexandre avait étouffé, en grande partie, les factions

[1] Gerdil, *Vie*, liv. II, ch. x.

sanguinaires qui désolaient le pays. Les peuples commençaient à changer leurs épées et leurs lances en scies et en faux. Les villages étaient rebâtis, les terres mieux cultivées, et l'abondance revenait avec la paix.

Six chanoines cependant ne suffisaient pas pour desservir convenablement la cathédrale. L'Evêque songea d'en augmenter le nombre de six autres, en unissant à la mense capitulaire quelques bénéfices simples jusqu'à la concurrence de deux cent quarante écus de revenu pour six autres prébendes ; ce que Sixte V approuva et confirma par une Bulle du 26 octobre 1586. Alexandre choisit, pour remplir le Chapitre, les ecclésiastiques les plus vertueux, les plus capables de le seconder dans l'exercice de sa mission, les plus dignes de servir dans le sanctuaire comme ministres des autels. Il ne croyait pas que ces sortes de places dussent être données à la faveur ou au hasard, sous prétexte que les fonctions qui y sont attachées n'exigent ni un grand savoir ni des talents bien distingués. Il disait que, pour remédier aux maux dont l'Eglise est affligée, il fallait avoir des clercs éprouvés et savants ; et il crut que le meilleur moyen d'en avoir, était de faire part des biens de l'Eglise à ceux qui travaillent utilement pour le service de la religion, suivant la maxime de l'Apôtre : Celui qui travaille plus abondamment est digne d'un double honneur.

Il fonda une prébende théologale, conformément aux dispositions du Concile de Trente, et chargea provisoirement le Père Scipion Raimondi, dominicain, d'en exercer les fonctions.

Aussitôt que le Chapitre fut rétabli, le serviteur de Dieu se fit une loi d'assister régulièrement au chœur avec ses chanoines. Il officiait pontificalement aux temps prescrits. Le service divin se faisait non seulement avec ordre et régularité, mais avec tout l'appareil extérieur et les cérémonies instituées par l'Eglise, pour rendre la célébration

des divins Mystères plus auguste et plus vénérable aux yeux des peuples, et leur imprimer plus de respect pour les choses saintes. Tout respirait la piété dans cette cathédrale, et les fidèles, instruits et édifiés, s'affermissaient de plus en plus dans leur attachement à la religion.

Un mois après son exaltation, Sixte V avait publié un Jubilé universel pour attirer sur son pontificat les grâces et les bénédictions du Seigneur par le concours unanime des prières de toute l'Eglise. Alexandre le fit célébrer dans son diocèse avec autant d'édification et de solennité que la première fois. Puis il se prépara à se rendre à Rome pour sa visite ordinaire *ad limina*, mais l'arrivée d'un visiteur apostolique en Corse l'obligea d'abord de suspendre son départ pour se trouver présent à la visite, et ensuite de le différer jusqu'après les grandes chaleurs.

A Rome, il logea, selon sa coutume, à la maison des Barnabites à Saint-Blaise *à l'anneau*. Le Général de la Congrégation résidait encore à Milan. C'était alors le célèbre Bascapé que nous avons déjà nommé. Il pria le Prélat de vouloir bien faire pour lui la visite de cette maison. Alexandre se chargea de cette commission avec d'autant plus de plaisir qu'elle semblait le faire rentrer dans le sein de son Ordre, et le rétablir dans l'exercice des fonctions attachées à la vie religieuse.

Après avoir rendu compte au Pape de l'état de son diocèse, il quitta Rome le 25 octobre et prit la route de Lorette. Il y séjourna quelques jours, passant des heures entières dans ce célèbre sanctuaire qu'il arrosait de ses larmes, ne pouvant se rassasier de contempler les augustes mystères, qui s'étaient opérés dans les murailles qui servirent de retraite à la plus humble et à la plus sainte de toutes les créatures. Il s'arrêta quelques jours à *Cesena* chez les parents du Père Rottoli son confesseur, et se rendit tout de suite à Venise où il se proposait de faire une

emplète considérable de meubles, de vases et d'ornements pour sa cathédrale et quelques autres églises de son diocèse. Il logea chez le patriarche Jean Trevisani, de l'Ordre de Saint-Benoît. Ce respectable vieillard, extrêmement touché de la sagesse de son hôte et de la modestie non affectée qui paraissait dans ses discours, dans son maintien et dans tout son extérieur, conçut pour lui autant d'estime que d'affection, et il prit plaisir à s'entretenir aussi souvent que possible avec lui des devoirs de sa charge.

Alexandre vint ensuite à Milan où sa sœur Lucie Visconti se chargea de travailler elle-même aux ornements dont il avait besoin. Il visita l'Archevêque de Milan, successeur de saint Charles, prélat recommandable par son zèle et sa piété. Mais il avoua ne pouvoir mettre les pieds dans cet archevêché sans être saisi d'un attendrissement qui allait jusqu'aux larmes. *Dieu veuille,* disait-il, *que le grand bien que le Seigneur a commencé dans cette église par le moyen de cette âme de sainte mémoire* (saint Charles), *se maintienne et se perfectionne de jour en jour.*

Des affaires pressantes le retinrent à Milan jusqu'à la fin de janvier 1589, et il ne put être de retour dans son diocèse que pour le Carême.

C'est en cette année que le cardinal Augustin Cusani lui recommanda le prélat Alphonse Visconti, leur neveu à tous deux, nommé Nonce apostolique auprès de l'empereur Rodolphe II. Il pria Alexandre de l'aider de ses libéralités, afin de le mettre en état de s'acquitter de cette charge avec succès pour le service de la religion. On voit par une lettre de remercîment du Nonce au saint Evêque son oncle, que celui-ci y avait acquiescé volontiers. La lettre est écrite de Prague où Rodolphe faisait sa résidence : L'empereur lui avait fait un accueil très gracieux ; le pays était fort bon, mais aussi rempli d'hussites et d'autres hérétiques encore pires. Il y avait un bon collège de Jésuites et

quelques restes de catholiques que l'on tâchait de soutenir le mieux que l'on pouvait. Une entreprise si difficile exigeait des talents supérieurs aux siens, et des secours que sa famille était peu en état de lui fournir. Il l'assurait enfin que tout ce qu'il avait eu la bonté de lui envoyer, serait fidèlement employé pour le service de Dieu et de l'Eglise. Ce n'était, en effet, qu'à cette condition qu'Alexandre croyait pouvoir aider ses parents, car il se regarda toujours comme le dispensateur et non comme le maître de ses biens.



CHAPITRE XXIII

Translation à Pavie.

1591.

En 1590, trois Pontifes se succédèrent à peu d'intervalle sur la Chaire de saint Pierre. Sixte V mourut à l'improviste le 27 août; Urbain VII, qui lui succéda au mois de septembre, ne régna que treize jours; le 5 décembre, il fut remplacé par le cardinal Nicolas Sfondrati, Milanais, qui prit le nom de Grégoire XIV.

Tous les historiens célèbrent à l'envi la piété, le zèle et la charité de ce Pape qui avait assisté au Concile de Trente et obtenu de cette grande assemblée la publication du décret contre la pluralité des bénéfices. Il connaissait et aimait d'une particulière affection Alexandre Sauli, à la sage et forte direction duquel il attribuait ses progrès dans la perfection; cette amitié s'était encore accrue par le mariage d'Alexandre-Hercule Visconti, neveu d'Alexandre, avec Anne Sfondrati, nièce du Pape; aussi l'Evêque d'Aleria éprouva une grande joie à la nouvelle de l'exaltation de son saint ami, il chargea le cardinal Cusani de lui demander en son nom la bénédiction apostolique, se réservant de lui présenter lui-même de vive voix ses félicitations, lorsqu'il se rendrait à Rome pour la visite au tombeau des saints Apôtres. Le Pontife, qui n'avait

pas oublié Alexandre et désirait grandement le revoir, se montra très touché du message du cardinal Cusani et le chargea d'en remercier directement l'Evêque d'Aleria.

Sur ces entrefaites, le 28 avril 1591, mourait à Rome le cardinal Hippolyte de Rossi, évêque de Pavie, celui-là même qui avait introduit les Barnabites dans sa ville épiscopale et assisté Alexandre à la cérémonie de son sacre. Selon l'usage, une députation de la ville de Pavie se rendit à Rome pour solliciter du Souverain Pontife un digne successeur du Pasteur qui venait de mourir. Le Pape connaissait parfaitement bien Pavie, un des évêchés les plus illustres d'Italie, doté de rentes copieuses, honoré de précieuses prérogatives et immédiatement soumis au Saint-Siège, avec le droit du *Pallium ;* il savait que vingt ans auparavant Alexandre avait illustré cette noble cité par son zèle et par sa doctrine. Aussi accueillit-il avec une grande bonté l'ambassade qui lui était députée et, sans nommer personne, promit d'envoyer un digne pasteur, bien mieux, *un ange sous forme humaine ;* puis il les congédia aimablement.

Douze jours après, le 10 mai, le Souverain Pontife réunit le Consistoire et, de son propre mouvement, *motu proprio*, préconisa Alexandre Sauli pour le siège de Pavie, en répétant les éloges qu'il en avait faits précédemment aux députés de la ville. Il ordonna en même temps au cardinal de Sainte-Cécile, Paul Sfondrati, d'annoncer à l'Evêque d'Aleria sa nomination et de lui dire que le Saint Père désirait le voir le plus tôt possible.

Comment dire la stupeur et la douleur d'Alexandre à l'annonce de ce changement si brusque et si imprévu ! Il n'avait rien su du Consistoire et il ignorait la mort du cardinal-évêque de Rossi ; comment répondre à l'enthousiasme des habitants de Pavie, et surtout à la douleur des Corses, de ses chers Corses pour lesquels il avait tant

souffert et tant travaillé, et qu'il aimait d'un si grand amour ! Vingt et un ans d'apostolat, une réforme qui tenait du miracle, un diocèse presque barbare ressuscité à une vie nouvelle !... Devoir tout abandonner, alors que son suprême désir était de finir sa vie au milieu de ces âmes si chèrement rachetées !

En réponse à cette nouvelle, Alexandre n'écrivit que peu de mots : il n'avait jamais eu la pensée de renoncer à son Eglise d'Aleria ; il comptait pour rien les fatigues, les soucis, les dangers ; il n'avait jamais voulu et il ne voulait encore que la sainte volonté de Dieu ; de vive voix, il exposerait toutes ses raisons au Souverain Pontife.

Le serviteur de Dieu ne pouvait ignorer l'attachement des Corses pour sa personne ; sa tendresse pour eux n'était pas moindre. Aussi son cœur se déchirait à la pensée de les quitter. Il tâcha de les consoler par une Lettre pastorale remplie des sentiments les plus touchants de son amour paternel.

Il y protestait que jamais il n'avait eu la pensée de quitter sa première épouse et que sa translation à Pavie n'avait pas été moins imprévue pour lui que pour eux ; il leur promettait qu'étant à Rome, il aurait mis tout en œuvre pour obtenir du Pape la grâce de revenir à eux ; si le Saint Père persistait dans sa résolution, il fallait la regarder comme un trait de la Providence et une marque de la volonté de Dieu ; le Pape ne manquerait pas de leur donner un pasteur plein de zèle et de charité. Il les remerciait de leur tendre attachement pour sa personne, les priait de lui pardonner les fautes commises dans son administration et tout ce qui aurait pu les blesser dans sa conduite ; il les conjurait de se ressouvenir de lui dans leurs prières pendant sa vie et après sa mort, les assurant que, de son côté, il les porterait toujours dans son cœur, et que, soit à la vie, soit à la mort, jamais il n'oublierait sa chère Aleria. Rien

ne put adoucir l'affliction des Corses que l'espérance de le revoir bientôt.

Ce départ du saint Evêque renouvela la scène émouvante racontée par saint Luc, au moment où l'apôtre saint Paul quittait Milet pour se rendre à Jérusalem. Pleurant et gémissant, les Corses suivirent jusqu'au rivage leur Pasteur bien-aimé. Pour éloigner la foule qui se pressait de toutes parts et faire une diversion à sa douleur, l'Evêque fit jeter autour de lui quelques poignées de menue monnaie, mais ces rudes montagnards, pourtant si âpres au gain, n'y firent nulle attention. Que leur importait, à cette heure, l'or et l'argent, s'ils devaient perdre le Père tendre et dévoué qui, depuis tant d'années, leur avait donné, sans compter, son cœur, ses forces, sa vie ! Prêt à monter sur le vaisseau, Alexandre se retourna une dernière fois pour les bénir et donna immédiatement le signal du départ ; mais la multitude demeurait immobile, les yeux fixés sur le navire qui s'éloignait à toutes voiles. Il avait disparu depuis longtemps à l'horizon et ils étaient toujours là, inconsolables, se disant les uns aux autres : *Nous avons perdu notre Père ; qu'allons-nous devenir ?*

Alexandre arriva à Rome le jour de la Fête-Dieu. Le lendemain il eut sa première audience du Pape. Encouragé par l'extrême bienveillance du Pontife, il sollicita la grâce ou de n'être point séparé de son Eglise d'Aleria ou de rentrer au sein de sa bien-aimée Congrégation : *C'était le doux nid d'où m'arracha autrefois Pie V (que Dieu lui pardonne) ! Délivré de nombreux soucis, j'y terminerai ma vie, ce qui ne peut être bien éloigné. Je remets cette nouvelle dignité entre les mains de Votre Sainteté et je la supplie humblement* — en disant ces mots, il se prosterna aux pieds de Grégoire XIV — *de la confier à un autre qui saura mieux que moi la porter honorablement. — Allez, Monseigneur,* répondit le Pape ému jusqu'aux

larmes, en le relevant et en l'embrassant, *allez avec joie vous charger de cette nouvelle administration : c'est la volonté de Dieu ; c'est le Saint-Esprit qui Nous a inspiré de vous envoyer à Pavie.* Il n'y avait plus qu'à obéir. Alexandre courba la tête et ne se permit plus aucune objection.

La haute opinion que l'on avait de la science et de la vertu de l'Evêque d'Aleria s'accrut encore, durant son séjour à Rome, par un événement qui fit grand bruit. Un jour, en compagnie des cardinaux Cusani, Visconti et Mattei, il s'était rendu à l'église de *la Trinité des Pèlerins,* au pont *Sisto,* où avaient lieu des prédications destinées aux juifs de Rome. Ce fut un docteur juif converti qui prit la parole, mais le sermon finit sans produire dans l'assistance aucun signe de componction. Alexandre, poussé par une inspiration d'en haut, monta en chaire et improvisa un discours dont l'argumentation serrée, vive et pénétrante fit une impression extraordinaire sur ses auditeurs. Cette impression ne fut point passagère, car le lendemain matin on vit arriver à notre église de Saint-Blaise *à l'anneau* un grand nombre de juifs qui se jetèrent aux pieds du saint Evêque, confessant leur ardent désir de se convertir à la foi chrétienne. Ils ne demandaient que de pouvoir conserver leurs biens après le Baptême, pour n'être pas réduits à la mendicité. Le serviteur de Dieu obtint ce qu'ils souhaitaient, les instruisit à fond et conféra le Baptême à un si grand nombre, que la ville tout entière en fut dans l'admiration.

Le Pape souhaitait retenir Alexandre à Rome jusqu'à l'automne et se plaisait à l'entretenir des affaires de son pontificat, sans jamais lui laisser le temps de parler des siennes. Tout semblait se réunir pour assurer au saint Evêque les honneurs les plus éclatants. On lui prédisait le cardinalat à brève échéance : ses amis s'en réjouissaient,

le peuple lui faisait fête, les princes et les grands venaient avec assiduité lui rendre visite.

Alexandre répondait à toutes ces démonstrations en homme qui voit le néant des choses humaines. Pour se dérober à l'éclat trompeur qui commençait à l'environner, il quitta Rome le 28 juin, après y avoir séjourné moins de quinze jours. Il avait mené à bon terme les négociations engagées pour le choix de son successeur à Aleria, et obtenu la nomination de l'abbé Antoine Belmosti, qui fut depuis cardinal ; fils d'un Génois et d'une Corse, le nouvel évêque ne pouvait manquer d'être favorablement reçu par les naturels du pays.

Alexandre avait hâte de prendre possession du nouveau champ qui lui était confié. Arrivé à Gênes le 7 juillet, une forte fièvre l'obligea à s'arrêter plusieurs jours. Il serait parti, aussitôt remis de son indisposition, mais la députation du clergé et de la ville de Pavie, envoyée pour le complimenter, le supplia de retarder la date de son entrée solennelle, afin de laisser le temps de faire les préparatifs nécessaires. Le saint Evêque, qui fuyait les honneurs comme la peste, aurait voulu arriver à l'improviste et sans bruit. Il insinua même qu'il serait préférable de donner aux pauvres ce qu'on avait résolu de dépenser pour une réception que sa modestie lui faisait regarder comme superflue. Ses instances furent inutiles. Les envoyés répondirent que Pavie aurait toujours lieu d'exercer la charité envers les pauvres, mais qu'elle ne trouverait jamais une occasion aussi favorable de rendre à un si digne pasteur les honneurs qui lui étaient dus. Alexandre se soumit à ce qu'on exigeait de lui. Il remercia les députés de Pavie de leur hommage et avoua que *la volonté de Dieu étant qu'il fût chargé de la conduite des âmes, Sa Sainteté ne pouvait le transférer en un endroit qui lui fût plus agréable que la ville de Pavie.*

Entrée de la Cathédrale de Pavie. (Vue ancienne, avant la restauration moderne.)

En attendant, il manda à Gênes le Père Bascapé pour s'occuper avec lui de l'aménagement et de l'ordonnance de sa maison. Déjà, il lui avait écrit de Rome de conserver quelques meubles de l'héritage de son prédécesseur : *Mais je ne veux,* ajoutait-il, *ni tapisseries, ni étoffes de soie, ni argenterie, ni autres choses semblables : cela ne convient pas à un évêque qui a fait profession de la vie religieuse. Je ne veux que du linge, des couvertures, des chaises, un tour de lit de serge,* etc.

Ayant appris qu'il s'était élevé quelque différend entre les héritiers du cardinal défunt et l'économe de l'évêché, il ordonna au Père Bascapé de terminer l'affaire au plus vite, même à son désavantage : *Je ne veux,* écrivit-il, *ni être avare ni le paraître, sachant qu'il n'y a rien de si contraire au service de Dieu dans la conduite des âmes, qu'un évêque soupçonné d'avarice. Il pourrait faire des miracles, on n'y croit plus* [1].

Alexandre avait toujours gardé au fond du cœur un amour de prédilection pour la ville témoin de ses premières armes et où il avait donné tant de preuves de sa doctrine et de sa vertu. Toutes les fois qu'il était venu de la Corse, il avait voulu s'arrêter à Pavie, y loger chez les Barnabites ses confrères et vénérer la prodigieuse Image de la Madone à laquelle est consacrée leur belle église. Dans un de ses voyages, prosterné devant la Vierge miraculeuse, il avait demandé à Marie avec une douce instance de pouvoir reposer après sa mort dans cette ville tant aimée : il s'agissait pour lui, bien entendu, de finir ses jours dans la demeure de ses frères ; il connut par la suite que Dieu l'avait exaucé, mais d'une manière différente, en le faisant Evêque, et il éprouvait une grande consolation à penser que son pieux désir serait ainsi réalisé.

[1] Gerdil, liv. III, ch. II.

Quand tous les préparatifs furent terminés, la noblesse et les députés de la ville vinrent prendre le saint Evêque à la célèbre Chartreuse de Pavie où il s'était rendu pour les attendre. Il se rendit de là au couvent de Saint-Paul des Augustins, pour y passer la nuit. En y arrivant, il apprit la mort de Grégoire XIV, arrivée le 15 du même mois. Profondément affligé d'une si grande perte, il passa la nuit en prières et offrit le lendemain matin le saint Sacrifice de la Messe pour le repos de ce grand Pontife qui avait eu tant de confiance en lui.

L'entrée solennelle du saint Evêque eut lieu le 20 octobre 1591.

Les historiens contemporains, Spelta et Eburone [1], témoins oculaires de l'entrée solennelle de Mgr Sauli, déclarent ne pouvoir trouver de phrases assez élégantes pour raconter dignement l'enthousiasme du peuple de Pavie, la variété ingénieuse de l'ornementation des rues et des places. De toutes les fenêtres flottaient au vent bannières et banderoles ornées de l'aigle rouge des Sauli ; de riches draperies, des tableaux précieux, des festons de fleurs avaient transformé les rues en autant de galeries ; à chaque angle du chemin s'élevaient des arcs de triomphe décorés de statues, chargés d'emblèmes et d'inscriptions. Les cloches de toutes les églises envoyaient au ciel leurs joyeux carillons ; les décharges de l'artillerie et de la troupe se mêlaient aux concerts de musique et aux acclamations d'un peuple infini. Riches et pauvres, prêtres et religieux, jeunes et vieux se pressaient du côté de la porte Sainte-Justine, au-devant de l'élu du Seigneur. Ce n'était pas un inconnu qu'on s'apprêtait à fêter, mais un fils de

[1] A. M. Spelta, *Historia delle vite di tutti i Vescovi di Pavia.* Pavia, 1597. — Hen. Farnesii Eburonis, *De triumphali ingressu* *lexandri Saulii Papiæ Episcopi*. Papiæ, 1591. — Cités par Moiraghi, *n Storici*, pag. 31.

la cité, la gloire de la docte Université, le bienfaiteur vénéré, dont le souvenir était demeuré toujours vivant au cœur de tous.

Le saint Evêque, monté sur un cheval magnifiquement harnaché, s'avançait lentement, répandant avec effusion ses bénédictions sur la foule qui ne se lassait pas de l'acclamer. Arrivé sur la place de la cathédrale, il mit pied à terre, juste au-dessous du dernier arc de triomphe, plus richement décoré que les autres. Sortant alors comme d'une espèce d'extase et s'adressant à ceux qui l'entouraient : *O vanité des honneurs de la terre!* leur dit-il d'un ton profondément ému, *dans moins d'un an, ce pompeux appareil de ioie sera changé en deuil et en larmes!*

L'Esprit du Seigneur s'était, à cette heure, communiqué à son serviteur, en lui manifestant le terme prochain de son pèlerinage ici-bas. Cette grâce insigne servit à exciter davantage encore le zèle d'Alexandre, et il résolut de faire en peu de temps ce qu'il aurait voulu accomplir durant un grand nombre d'années.

Aussitôt après avoir pris possession de son évêché, Alexandre inaugura son ministère par l'exercice de la charité. En cette année 1591, aussi bien que l'année précédente, l'Italie avait été désolée par une disette extraordinaire. Pavie, plus heureuse que beaucoup d'autres villes, avait encore des provisions en réserve, mais les prix s'étaient élevés d'une manière fabuleuse ; un sac de blé se vendait cinquante francs, tout le reste était à l'avenant.

Le nouvel Evêque voulut profiter de la première occasion où il allait officier et prêcher pontificalement dans sa Cathédrale, pour se faire l'avocat des pauvres. Il avait prié quatre des principaux seigneurs de la ville de vouloir bien lui prêter leur gracieux concours pour recevoir les offrandes, et leur avait réservé, à cet effet, des places

d'honneur. « Je crois, dit le saint Prélat à son nombreux auditoire, que le bon Dieu m'a envoyé dans ce diocèse pour avoir soin de son Eglise et me faire tout à tous ; mais je crois aussi que sa divine Majesté m'y a principalement envoyé afin de devenir le père des pauvres. Je proteste que je me réduirai au strict nécessaire, moi et ma famille épiscopale ; je veux distribuer aux pauvres tout ce que j'ai et tout ce que l'on me donnera. »

Joignant aussitôt l'exemple à la parole, au moment de l'Offertoire, il remit au Père Rottoli une belle bourse contenant cent écus d'or, que celui-ci, accompagné de plusieurs séminaristes, vint offrir à l'un des seigneurs dont nous avons parlé. L'assemblée, électrisée par un acte si touchant de générosité, se leva avec enthousiasme ; prêtres et religieux, nobles, riches et pauvres, vinrent avec tant d'empressement imiter leur Pasteur, que l'offrande se prolongea jusqu'à six heures de l'après-midi et s'éleva à une somme considérable.

Chose étonnante et digne de remarque : durant le sermon de l'Evêque, plusieurs possédés du démon, entrés dans l'église, se mirent à rugir avec de grandes contorsions ; il en arriva de même à chaque office pontifical et chaque fois que quelqu'un d'entre eux se trouvait en la présence du serviteur de Dieu. L'enfer avait bien raison de frémir à l'approche de ce *sauveur d'âmes ;* que de victimes ne lui enleva-t-il pas pour les donner à Dieu !





CHAPITRE XXIV

Beaucoup de bien en peu de temps.

L'homme ne vit pas seulement de pain, a dit Notre-Seigneur ; il a besoin de la parole de Dieu qui est le pain de l'âme. Alexandre le savait, et son premier soin fut d'adresser deux lettres pastorales : l'une au clergé et l'autre au peuple de la ville et du diocèse de Pavie. Ces premiers rayons de vive lumière que le saint Evêque répandit sur son Eglise, suffiraient pour faire bien connaître la teneur et l'esprit de sa nouvelle administration.

La lettre pastorale adressée à tout le peuple est comme un mémorial ou un abrégé de la vie chrétienne ; elle expose brièvement tout ce qu'un chrétien doit faire chaque jour et en toutes ses actions, pour se conformer à l'esprit de l'Evangile. Et comme il arrive trop souvent que les chrétiens oublient les principaux devoirs de la religion, le saint Evêque semble avoir en vue de remédier à cet oubli déplorable et de fournir aux fidèles de son diocèse une lecture qu'ils pourraient faire aisément presque tous les jours, en leur rappelant l'ensemble de leurs devoirs. Il parle ensuite de la paix qu'il faut garder avec Dieu, avec le prochain et avec soi-même ; il recommande surtout la fréquentation des Sacrements, la prière quotidienne, les œuvres de miséricorde et l'assiduité à entendre la parole de Dieu. Avant de faire ces recommandations si simples mais pressantes,

le serviteur de Dieu démontre combien le ministère pastoral est sublime et difficile en raison du compte que l'Evêque doit rendre à Dieu, si une seule âme vient à se perdre par sa faute : il remet tout entre les mains de Dieu qui l'a appelé et envoyé par le moyen de son Vicaire sur la terre, mais aussi il compte beaucoup sur la bienveillance de son peuple de Pavie, sur les conseils des savants qui y demeurent, sur l'affection toute particulière qu'il a toujours nourrie dès les premières années de son séjour dans cette ville; et il conclut par ces belles paroles de saint Grégoire : *La confiance et l'obéissance des sujets font très souvent opérer des merveilles aux Supérieurs.*

La lettre pastorale *au clergé* a pour but de se rappeler à lui-même et de rappeler aux ecclésiastiques de son diocèse les devoirs de leur sainte vocation, car le sacerdoce exige une perfection semblable en quelque sorte à celle des anges, selon ces paroles du prophète Malachie : *Les lèvres du prêtre doivent conserver la science ; c'est de sa bouche qu'on apprend les lois, car il est l'ange du Seigneur.* Comme l'Evêque, le prêtre est placé entre Dieu et le peuple; ils doivent tous s'unir à Dieu par la prière, par la méditation et par l'étude des Saintes Ecritures; après avoir puisé à cette source divine les lumières dont ils ont besoin, ils doivent les répandre avec abondance sur les peuples par l'enseignement, par la prédication et plus encore par la sainteté de leurs exemples. Ils doivent imiter Jésus-Christ, le modèle des Evêques et des prêtres, qui passait les nuits en prière et employait le jour à prêcher, à instruire, à corriger, à répandre partout ses bienfaits.

Dans le corps mystique de l'Eglise, les Evêques et les prêtres sont comme les yeux dont la fonction est de voir pour tout le corps; en sorte que l'ignorance des prêtres ne les rend pas seulement coupables, elle est encore la cause de la damnation des peuples qu'ils gouvernent.

Il parle ensuite de la pureté de corps et d'âme que requiert, dans les prêtres, la dispensation des divins Mystères et du crime énorme qu'ils commettent en les profanant. C'est pour cela que les prêtres indignes sont pires que les mauvais laïques, parce que, continuant à profaner les divins Mystères, ils ajoutent péché sur péché, et se rendent tous les jours plus criminels. Jésus a dit de Judas : « L'un de vous est un démon »; on peut donc affirmer que le mauvais prêtre est ce qu'il y a de pire au monde, comme le bon prêtre est ce qu'il y a de meilleur. Une faute légère dans un prêtre semble avoir quelque chose de plus choquant qu'une faute grave dans un laïque; c'est pour cela qu'ils doivent s'abstenir des jeux défendus et de l'oisiveté.

Il exhorte les ecclésiastiques à l'exacte observation des Décrets du saint Concile de Trente, des Constitutions synodales et des Décrets publiés peu avant la mort de son prédécesseur, à l'occasion d'une Visite apostolique faite à Pavie. Il proteste que son intention n'a jamais été de multiplier ou de changer les lois, sauf le cas de nécessité ou d'une très évidente utilité, mais de veiller à l'observation des lois déjà établies. Enfin, il annonce l'ouverture de la *Visite* dans le diocèse et la tenue du Synode qui devait en être la conclusion [1].

On dirait un jeune soldat au commencement de sa carrière, tant il montre d'ardeur et de courage. Zélé comme il l'était pour la pureté de la bonne doctrine et redoutant la contagion de l'hérésie qui cherchait alors à s'infiltrer partout, il publia, le 26 novembre de cette année 1591, sur le maintien de la foi orthodoxe, un mandement que ses successeurs firent réimprimer et insérer dans le *recueil des Décrets du Diocèse de Pavie*. Le saint Evêque s'y exprime

[1] Gerdil, liv. III, chap. IV.

en ces termes : « La foi étant le principal fondement de notre salut, car, dit l'Apôtre, sans elle il est impossible de plaire à Dieu, l'ennemi du genre humain met tout en œuvre pour séduire les hommes et leur faire abandonner la vraie foi de la sainte, catholique et apostolique Eglise Romaine. Non seulement il emploie tous les artifices possibles, mais souvent aussi il se sert de ses suppôts et de ses ministres qui sont les hérétiques, maîtres et docteurs de mensonge ; séparés du corps mystique de Jésus-Christ qui est l'Eglise, ils cherchent à entraîner les autres avec eux dans la voie de la damnation éternelle. »

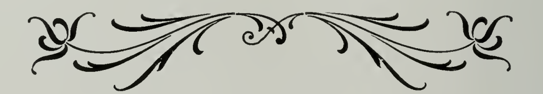
Après cet exorde, il prescrit les règles opportunes pour arrêter ou prévenir les effets d'une si pernicieuse contagion.

Les premiers jours de l'Avent il entreprit la Visite pastorale et commença par la cathédrale. Ayant constaté que les prébendes des chanoines étaient trop modiques, il y suppléa en y unissant quatorze bénéfices simples, afin d'enlever ainsi aux intéressés tout prétexte de négligence dans le service divin. Il réforma également l'Office de saint Syr, patron de Pavie, et, après avoir pris l'avis de son Chapitre, le fit régulièrement approuver par le Saint-Siège.

Il composa, à l'usage des examinateurs du Clergé et des Ordinands, un résumé des choses principales que doivent savoir ceux qui demandent à être promus aux Ordres sacrés. Il s'imposa ce travail afin de remédier à un inconvénient qu'il avait observé dans les examens précédents, où l'on faisait quelquefois des questions hors de propos, qui ne servaient qu'à embarrasser les aspirants. Il envoya deux exemplaires de ce petit ouvrage au Père Bascapé, *non pas,* lui écrit-il, *que je le juge digne de vous, mais pour vous faire part de tout ce qui sort de ma plume.*

C'est aussi à ces premiers mois d'administration qu'il faut rapporter les *avis* insérés plus tard dans le *livre des cérémonies ecclésiastiques, avis* que les Curés doivent lire

Intérieur de la Cathédrale de Pavie.





CATHÉDRALE DE PAVIE (Etat actuel.)

une fois chaque année, au prône de la Messe paroissiale. Ce document est un témoignage très curieux des mœurs dissolues du XVI[e] siècle, alors que, comme nous l'avons indiqué précédemment, on venait à l'église « avec des chiens de chasse, des éperviers et autres oiseaux du même genre, avec des arquebuses à rouet ou à feu, avec des arbalètes et des hallebardes ; on y faisait des clubs où l'on parlait de choses obscènes; les hommes se plaçaient sans vergogne en face des femmes ; on y criait et on y chantait ; on montait dans la chaire ; on faisait des collectes, des jeux, des spectacles ; on y vendait et on y achetait [1]. »

En un mot, le saint Evêque employa tous ses efforts pour mettre en vigueur dans tout son diocèse l'observance des Décrets du Concile de Trente sur la réforme des mœurs et de la discipline. Il y réussit à merveille, car le diocèse de Pavie se trouvait dans une situation favorable, avec des prêtres disciplinés, et des populations généralement religieuses. Grâce à la sagesse et au zèle de son prédécesseur, il n'avait point, comme en Corse, à relever des ruines, mais seulement à maintenir avec prudence et fermeté ce qui existait déjà. Il avait moins à arracher l'ivraie du champ qui lui était confié, qu'à empêcher l'homme ennemi d'y jeter ses mauvaises semences. Ses vertus et sa doctrine lui acquirent bien vite un respect, une vénération, une pieuse affection dont on ne trouve guère ailleurs d'exemple aussi frappant.

Alexandre prenait un grand soin des infirmes et des malades ; il visitait aussi souvent qu'il le pouvait les hôpitaux où les pauvres souffreteux l'attendaient toujours avec un immense désir, tant sa seule présence leur apportait de consolation et de calme.

La jeune Hippolyte de Brivio, nièce d'Alexandre, mariée

[1] Moiraghi, *Cenni storici*, page 45.

au noble chevalier Antoine Confalonieri, de Pavie, avait été assaillie par un accès de fièvre aiguë qui lui fit perdre connaissance. Antoine en fit aussitôt donner avis au saint Evêque qui s'empressa de venir la visiter. En entrant dans la chambre de la malade, le chevalier lui dit : *Hippolyte, voici votre oncle qui vient vous voir.* A ces mots, la malade tressaillit, et le serviteur de Dieu, voyant qu'elle avait repris ses sens, la disposa à recevoir les saints Sacrements, en lui disant : *Ma fille, ayez confiance en Dieu.* Mais s'étant aperçu que Confalonieri tirait de ces paroles une sorte d'assurance que son épouse allait recouvrer la santé, il lui conseilla de faire appeler les médecins, afin qu'on n'eût pas à se reprocher d'avoir négligé les remèdes nécessaires, s'il plaisait à Dieu de lui rendre la santé. La malade commença dès ce moment à se porter mieux. Cependant, bien que les médecins la jugeassent hors de danger, la fièvre ne l'abandonnait pas. Le saint Evêque continuait à la visiter, et, un jour qu'il la trouva très abattue, il lui dit : *Ma fille, prenez patience, et soyez sûre que le jour de la Purification de Marie, vous quitterez le lit.* La prédiction se vérifia à la lettre, au grand contentement de toute la maison qui attribua cette guérison aux prières du saint Pasteur. C'est ce que déposa en propres termes le chevalier Antoine Confalonieri [1].

Une des grandes joies d'Alexandre fut de constater les progrès accomplis par l'œuvre des catéchismes, dont il avait été le principal et le plus ardent promoteur, aux premiers jours de sa vie religieuse. Il se rendit dans chacune des sections paroissiales ; avec une charité que rien ne pouvait lasser, il s'asseyait au milieu des enfants, les interrogeait, causait familièrement avec eux, distribuait largement des récompenses aux plus instruits. Aussi,

[1] Gerdil, *Vie*, liv. III, chap. IV. — Grazioli, page 116.

comme ils l'aimaient ces enfants ! comme ils se pressaient autour de lui ! comme ils acclamaient ce père tant aimé ! Après la visite pastorale, une réunion générale de tous les catéchismes et patronages eut lieu dans l'église de Saint-Donat ; l'Evêque vint la présider, et ses éloquentes paroles excitèrent le zèle des maîtres et des élèves. Une nouvelle génération se formait ainsi, pleine de foi et profondément chrétienne, tout aguerrie pour les combats futurs.



CHAPITRE XXV

L'homme intérieur.

La vie de sacrifice, embrassée par le jeune Alexandre Sauli le jour où il porta publiquement la croix sur ses épaules dans les rues de Milan, ne fut jamais interrompue. A l'exemple de ce Jésus qu'il avait voulu imiter, il demeura sur la croix, obéissant et fort, jusqu'au dernier soupir. Novice ou religieux profès, prêtre ou Evêque, en Corse ou à Pavie, il fut toujours le grain de blé enseveli dans la terre, foulé par le poids des fatigues, des souffrances, de l'abnégation de sa propre volonté. Et maintenant, parvenu au terme de son apostolat, il travaillait, il souffrait, il aimait, comme aux premiers instants de sa carrière. A l'exemple de l'Apôtre saint Paul, son modèle, il ne réputait pas sa vie plus précieuse que son devoir, et ne cherchait en toutes choses que le règne de Dieu et l'accomplissement de sa sainte Volonté. Vie admirable, en effet ! pouvoir dire par les faits : Ce n'est point moi qui dois vivre, mais Jésus-Christ qui veut vivre en moi. Evêque de Pavie, destiné à des dignités plus hautes, il se montrait en toutes choses le vrai disciple de saint Antoine Zaccaria, l'amant passionné de la croix et du divin Crucifié.

Il ne faudrait pas croire qu'Alexandre, absorbé par les nombreuses occupations de sa charge, ne connût à fond

ce que doit être l'homme intérieur dont parle saint Paul, c'est-à-dire un vrai disciple de Jésus-Christ. Il suffira pour s'en convaincre de jeter un regard sur sa vie privée. C'est toujours l'esprit religieux qui le conduit, qui l'inspire, qui le conseille, qui le dirige vers le but suprême : toute la perfection possible en ce monde.

Durant cette dernière année de sa vie, comme au temps de son noviciat, levé chaque matin longtemps avant le jour, il consacrait ordinairement *trois heures,* au moins, à la prière vocale et à la méditation. Il se rendait ensuite en habit de chœur à la cathédrale où il assistait régulièrement à l'office avec les chanoines. La rigueur de la saison ne l'empêcha jamais de s'y rendre, bien qu'il y eût une place à traverser. Un matin, vers les fêtes de Noël, étant parti de chez lui au premier coup de la cloche, il trouva la porte de la cathédrale encore fermée. Il faisait froid, la neige tombait à gros flocons ; Alexandre se mit tranquillement à genoux devant la porte, au milieu de la neige, et attendit patiemment qu'on vînt ouvrir.

Après une longue et fervente préparation, il célébrait ordinairement la sainte Messe en présence des élèves de son Grand Séminaire. Son attitude grave et recueillie impressionnait toujours vivement les jeunes lévites qui disaient de lui : *Il prie comme seuls prient les Saints*. Sa dévotion, son union avec Dieu, se manifestaient alors par de fréquents ravissements qui lui enlevaient complètement l'usage des sens et faisaient dire souvent à ceux qui y assistaient pour la première fois : *Mais voyez donc, notre Evêque va mourir !* Pour le rappeler à lui, il fallait lui pousser le coude ou lui tirer fortement la chasuble. A l'autel, le saint Evêque était toujours assisté par Thomas Giorgi, ce prêtre corse si pieux et si discret dont nous avons déjà parlé et qu'il avait amené avec lui à Pavie : *Il connaît bien mieux que les autres mon tempérament,*

laissez-le faire, répondait en souriant le serviteur de Dieu aux chanoines et aux prêtres qui lui offraient leurs services pour l'assister à l'autel; c'était en réalité pour cacher aux yeux de tous, autant qu'il était en son pouvoir, les dons surnaturels dont il ne cessait d'être comblé durant cette sainte action.

On se tromperait grandement, en supposant que cette union continuelle avec Dieu fût un obstacle à l'activité et au zèle de notre Saint. La prière vocale et l'oraison lui devenaient au contraire un moyen de connaître la volonté de Dieu et une force pour l'accomplir en toutes choses.

A toute heure de la journée, le palais épiscopal demeurait ouvert aux ecclésiastiques et aux personnes qui avaient à entretenir l'Evêque. Dans l'après-midi, il allait visiter les monastères, les hôpitaux, les écoles. Un prédicateur venait-il à faire défaut dans une église quelconque, pour raison de santé ou autre, tout de suite l'Evêque arrivait pour le suppléer. C'était une fête que de l'entendre ; on s'informait à l'avance des endroits où il devait prêcher et les églises étaient toujours bondées de monde.

La table de l'Evêque était plus que frugale ; il ne mangeait jamais plus de deux plats, la soupe et quelques légumes, et encore il en prenait très peu : ses domestiques en étaient stupéfaits et se demandaient entre eux comment il faisait pour vivre. Il jeûnait les mercredi, vendredi et samedi de chaque semaine, la veille des fêtes de la sainte Vierge, tout le temps de l'Avent. Pendant le Carême, il observait un jeûne plus rigoureux encore, ne faisant qu'un repas sans collation, et ce repas consistait en un peu de pain et un plat de bouillie de farine de riz délayée dans l'eau, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel.

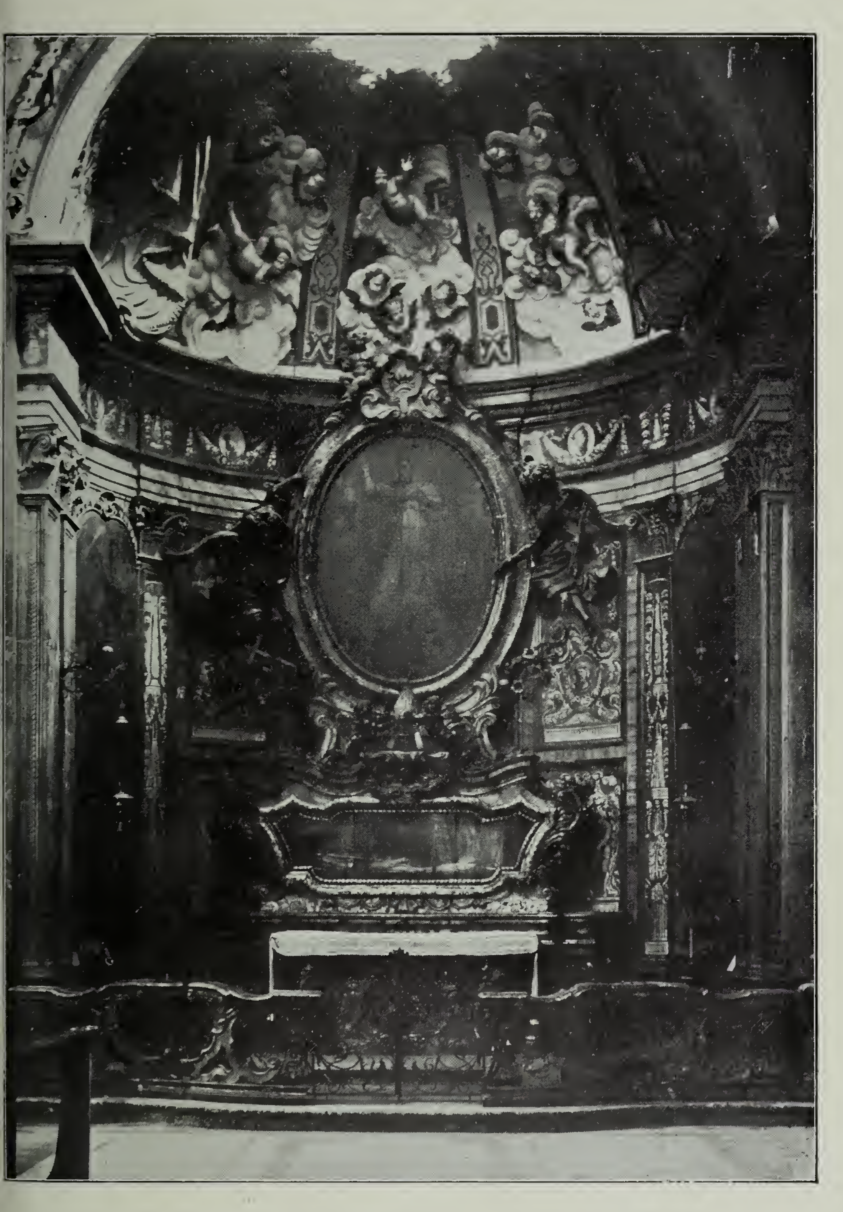
Le soir, au son de la cloche, devant les prêtres de sa maison et tous ses domestiques réunis, il faisait lui-même à haute voix la prière du soir ; elle était suivie d'une courte

lecture de piété ; il donnait ensuite sa bénédiction, après laquelle chacun se retirait en grand silence. Rentré chez lui, il priait encore ; son chapelain l'entendait psalmodier l'office des morts ou les psaumes de la pénitence, et on ne savait pas à quelle heure il prenait son repos. Tout était si bien réglé et ordonné, il savait se montrer en même temps si bon pour tous les siens, que *sa maison ressemblait à un paradis sur terre.*

Telle était, en raccourci, *la splendeur* de la Cour d'un des plus admirables Evêques de la fin du XVI[e] siècle.

En février 1592 il publia sa troisième lettre pastorale et l'adressa aux religieuses de la ville épiscopale et du diocèse. Cette lettre est un exposé parfait de l'esprit qui doit pénétrer et former la vie religieuse, de la perfection qui en est le but et des moyens qui doivent y conduire ; elle met en garde contre les illusions des fausses vertus qui souvent cachent de graves défauts, sous les apparences d'une fausse spiritualité.

A l'époque du Carnaval le saint Evêque, accablé de douleur à la pensée des désordres que provoquaient les plus basses passions et qui donnaient lieu à des divertissements si opposés à l'esprit de l'Evangile, faisait des efforts extraordinaires pour les prévenir, ou du moins pour les réparer de son mieux. On n'a pas oublié que, dès les premiers temps de l'arrivée des Barnabites à Pavie, Alexandre lui-même, marchant sur les traces de son bienheureux Père, saint Antoine-Marie Zaccaria, avait mis en œuvre toutes les ressources de sa piété, pour établir dans l'église de Sainte-Marie de *Canepanova* l'adoration des *Quarante-Heures*. Durant huit jours, l'exposition du Très Saint Sacrement au milieu d'un grand appareil de fleurs et de lumières, des lectures de piété, des discours édifiants, le chant des psaumes et des cantiques, la splendeur des cérémonies, la décoration de l'église, attiraient une foule



Chapelle et châsse de saint Alexandre Sauli dans la cathédrale de Pavie.

de fidèles et servaient ainsi à les éloigner des plaisirs turbulents et dangereux qui agitent l'âme, pour ne lu laisser ensuite qu'amertume et regret.

Devenu le père de ce peuple qu'il aimait tant, le saint Evêque n'eut garde de négliger une institution qui lui tenait si fort à cœur. Il voulut rehausser par sa présence la majesté des pieux exercices et exciter par ses paroles la ferveur des assistants. On le vit donc, chaque jour, venir se prosterner devant l'Hostie sainte publiquement exposée aux adorations des chrétiens ; immobile, le visage baigné de larmes, il semblait en extase ; les heures succédaient aux heures et l'Evêque, inconscient du temps qui s'écoulait, demeurait absorbé dans la contemplation du divin mystère. Le soir, avant la bénédiction du Très Saint Sacrement, il interrompait son adoration pour adresser aux nombreux assistants un discours plein d'onction. La bouche parlait de l'abondance du cœur et on ne se lassait pas de l'entendre. On rapporte que le jour où il commenta ces paroles de Baruch : *O Israël, que la maison de Dieu est grande et que ses possessions sont immenses !* il s'interrompit tout à coup au milieu de l'entretien, les yeux fixés vers le ciel et se cramponnant avec force des deux mains à la table de communion ; la sublimité de sa contemplation le transporta au-dessus des sens, il fut ravi en extase et son corps élevé de terre de plusieurs coudées.

Le Vendredi Saint de cette année 1592, il devait, selon l'usage, célébrer l'office pontifical ; après le chant de Prime et Tierce, il retourna *au Tombeau* pour y continuer son oraison. A peine agenouillé devant l'autel, il fut ravi en Dieu. L'heure venue, les chanoines avaient récité Sexte et None ; on n'attendait plus que l'Evêque pour commencer la Messe des Présanctifiés, mais l'Evêque ne bougeait pas. Comme il se faisait déjà tard, l'archiprêtre, les chanoines, les diacres et les sous-diacres se mirent en procession pour

aller le chercher. Aucun bruit ne put faire sortir le serviteur de Dieu de son recueillement ; il était là, agenouillé sans aucun appui, les yeux fixés sur l'endroit où reposait la sainte Hostie. L'archiprêtre lui tira par trois fois la *cappa,* mais l'Evêque ne sentit rien. Ne sachant plus comment faire, sans dépasser les limites des convenances et du respect, il se tourna vers les chanoines pour leur déclarer son impuissance, mais les chanoines insistent et finalement se penchant à son oreille : *Monseigneur,* lui dit-il d'une voix forte, *il est tard et les fidèles attendent la Messe.* Revenant subitement à lui et poussant un petit soupir : *Y a-t-il longtemps que je suis ici ?* demanda le serviteur de Dieu. — *Plus de deux heures et demie,* répliqua l'archiprêtre. L'Evêque se leva aussitôt et, tirant le capuchon de sa *cappa* jusque sur les yeux, comme pour cacher sa confusion à tout le peuple qui l'entourait, il se dirigea prestement vers l'autel et accomplit les rites sacrés avec un recueillement dont son entourage fut particulièrement édifié.

Au commencement de juin, malgré plusieurs accès de fièvre qui lui enlevèrent une partie de ses forces, Alexandre entreprit la visite du diocèse, selon le plan qu'il s'était tracé en Corse : travaillant beaucoup, vivant pauvrement et cherchant à n'être à charge à personne. Il voulait célébrer lui-même les saints Mystères et communier le peuple de sa main ; confirmer, prêcher plusieurs fois dans une même journée, visiter les malades, donner audience à tout le monde. Quand on lui représentait l'excès de ses fatigues, il convenait aimablement du besoin de se ménager un peu et continuait cependant à se donner à tous avec la même ardeur.

Il revint à Pavie pour célébrer dans sa cathédrale la fête de l'Assomption. Ce retour fut l'occasion d'une ovation spontanée qui lui montra une fois de plus combien vive

était l'affection de son peuple pour sa personne sacrée. Le bateau sur lequel il s'était embarqué pour remonter le Tessin, poussé par la rapidité du courant, était venu heurter contre une énorme masse de pierres terminées en pointe et qu'on nomme *éperon.* — Cet *éperon* avait été construit pour fendre l'eau et dériver du Tessin le fameux canal du *Naviglio* qui va jusqu'à Milan. — Le choc produisit une large entaille dans le bateau, l'eau y pénétrait de toutes parts, et les bateliers éperdus, bien certains de ne pouvoir échapper à la mort, recommandaient leur âme à Dieu. Le saint Evêque, sans se troubler, se mit à genoux, fit un grand signe de croix sur les passagers et ordonna de boucher comme on pourrait la large fente. Aussitôt, de lui-même, le bateau reprit son cours et les amena sains et saufs à Pavie. La nouvelle du prodige s'était répandue comme une traînée de poudre, la ville tout entière sortit à la rencontre du bon Pasteur ; on se pressait sur ses pas ; on voulait le voir, le toucher, recevoir sa bénédiction. L'Evêque en fut ému jusqu'aux larmes, il se rendit à la cathédrale pour remercier le Seigneur et chanter avec son peuple le cantique de l'action de grâces.

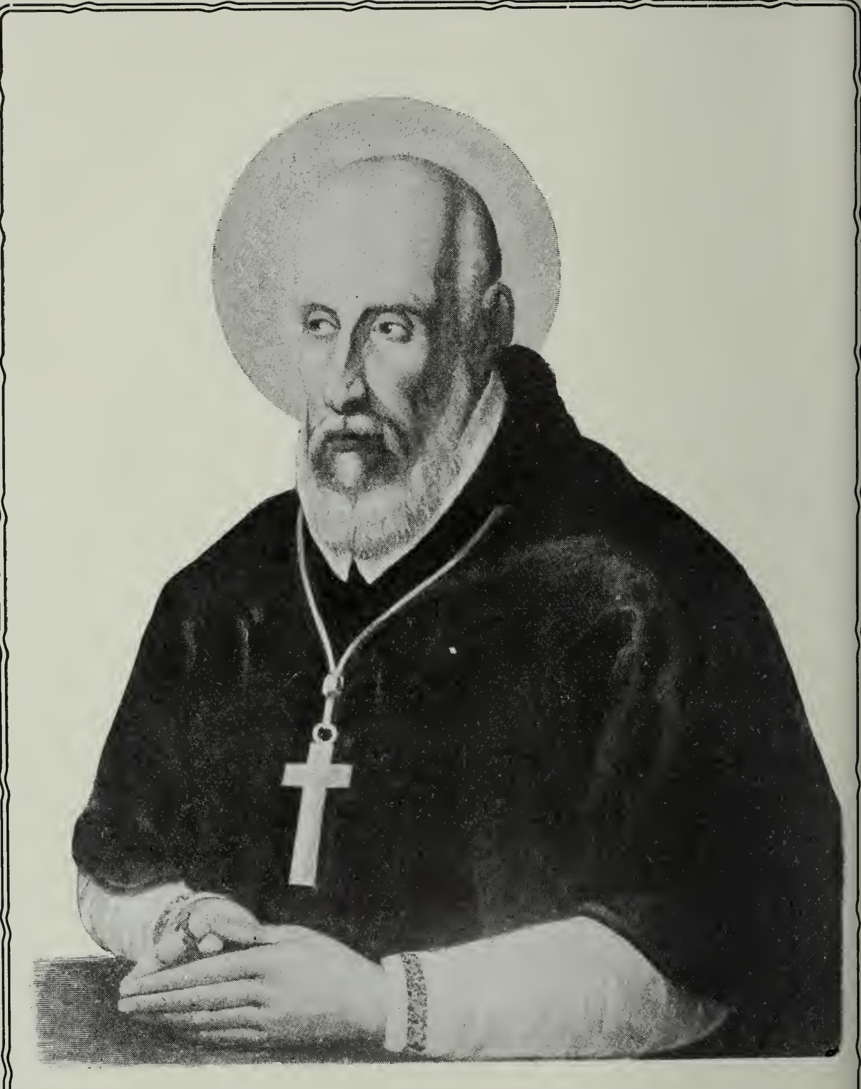
Le jour de l'octave de l'Assomption il consacra le nouvel autel de la Basilique de Saint-Michel ; l'ancien autel, le plus ancien de toutes les églises de Pavie, ayant été érigé en 1383. Le 8 septembre, durant la messe Pontificale, l'Evêque prêcha sur la dévotion envers la très sainte Vierge et exhorta ses auditeurs à augmenter en eux cette dévotion, pour obtenir, par ce moyen, les plus grandes bénédictions du Ciel. Cette homélie fut la dernière que la cathédrale de Pavie entendit de la bouche de son bien-aimé Pasteur.

Malgré la fatigue et la lassitude occasionnées principalement par les grandes chaleurs de la saison, Alexandre continua à parcourir le territoire de Pavie et la fertile province de la Lomelline. Comme en Corse, il vivait

pauvrement et ne voulait être à charge à personne. Chaque jour il célébrait la Messe et communiait le peuple de sa main, il prêchait, visitait les malades, donnait audience à tous ceux qui se présentaient. Quand on lui représentait l'excès de ses fatigues, il répondait qu'elles étaient, au contraire, son unique soulagement et il continuait de travailler avec l'ardeur d'un artiste sur le point d'achever un chef-d'œuvre.

Dans un village voisin de Pavie, à *Pietra dei Marazzi*, un bon vieillard, nommé François Longhi, était depuis de longues années perclus de tous ses membres et ne pouvait faire un seul mouvement. Apprenant que l'Evêque, dont on célébrait partout la sainteté, devait venir visiter son village, il éprouva au fond du cœur un vif désir de le voir de près, pour en obtenir sa guérison. Le bon vieux se fit conduire, ou plutôt porter, sur le passage d'Alexandre, s'approcha aussi près que possible de lui et saisit, pour la baiser, la main qui le bénissait. C'en fut assez ; immédiatement, à la grande stupeur des assistants, il se tint droit sur ses pieds et se mit à marcher, en criant : *Miracle ! Miracle !* Cette guérison fut le dernier prodige opéré dans la Province de Pavie, pendant la vie du serviteur de Dieu. Elle fut attestée par César Clari, curé de l'endroit.





PORTRAIT DE SAINT ALEXANDRE SAULI

PEINT, DIT-ON, L'ANNÉE MÊME DE SA MORT

(D'après la copie d'un tableau attribué à Guido Reni.)

CHAPITRE XXVI

La Consommation.

VERS la fin de septembre, Alexandre reprit le cours de sa visite pastorale. Il tint à *Bassignana* (selon quelques-uns *Augusta Batienorum*) l'ordination des Quatre-Temps, et arriva à *Calosso*, dans la province d'Asti, le dernier jour du mois.

Le bourg de *Calosso* est perché, comme un nid d'aigle, sur une hauteur. Pour y entrer, il fallait traverser, sur un pont-levis, un vaste précipice dont la profondeur donne le vertige : *Oh ! quel affreux précipice !* s'écria l'Evêque en plongeant le regard jusqu'au fond de l'abîme ; puis il fit un grand signe de croix sur le pont et continua son chemin. A partir de ce jour, on n'entendit jamais plus parler de malheur en cet endroit périlleux. Un fois, un laboureur étant tombé jusqu'au fond, avec ses bœufs et son chariot chargé de blé : le laboureur, les bœufs, le chariot ne reçurent pas la plus petite égratignure. Une autre fois, au milieu de la nuit, un bon prêtre se laissa choir jusqu'en bas ; il n'eut aucun mal et remonta même jusqu'en haut sans le secours de personne. Bien des années après cet événement, à l'époque du procès de Béatification (1671), les habitants de *Calosso* vinrent affirmer que la bénédiction du serviteur de Dieu continuait à garder de tout malheur ce passage dangereux.

Le 1er octobre, un jeudi, le serviteur de Dieu consacra tout son temps aux fonctions ordinaires de son ministère ; il prêcha, fit le catéchisme, administra le sacrement de Confirmation, fit la visite canonique de l'église et des autels et reçut tous ceux qui demandèrent à s'adresser à lui.

Dans l'état d'épuisement où il se trouvait, le surcroît de fatigue se fit plus vivement sentir. Dans le courant de la nuit, il eut une attaque de goutte au pied droit, accompagnée d'une forte fièvre. Se trouvant hors d'état de se lever et craignant de causer trop d'embarras au pauvre curé chez lequel, selon son habitude, il avait tenu à descendre, le saint Evêque céda aux instances du seigneur de Calosso, le comte Hercule *della Rovere*, qu'il avait eu pour élève à Pavie vingt-sept ans auparavant, et qu'il avait pour ainsi dire sauvé d'une grave maladie. Il fut donc transporté au château de son ami et entouré des soins les plus empressés par la noble et vertueuse épouse du comte, Charlotte *della Rovere*.

On appela d'urgence le seul médecin qui se trouvait en cet endroit ; mais celui-ci, ne comprenant rien à la maladie de l'Evêque, ordonna de le saigner et de lui donner une nourriture très abondante. Cette étrange médication fit ressortir d'une manière admirable la patience du pieux Prélat : *Il faut avoir patience,* disait-il, *et accepter tout ce qui plaît à Notre-Seigneur*. Joignant ensuite l'exemple à la parole, il suivit à la lettre les prescriptions du médecin, malgré sa répugnance et le redoublement d'incommodité que lui causait un régime si anormal. On eut recours au médecin de *Bassignana* qui entreprit la cure avec plus de jugement, mais déclara que si la fièvre venait à augmenter, tout espoir de sauver le vénéré malade serait perdu.

Le dimanche matin, 4 octobre, Alexandre demanda à communier par dévotion. Cependant, la fièvre augmentait, la goutte s'empara du pied gauche et le corps tout entier se

gonfla d'une manière extraordinaire, lui causant de très vives douleurs : *Que le Seigneur daigne me faire la grâce de ne point l'offenser et de faire sa sainte volonté,* répétait-il souvent; *pour le reste, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira.*

Une grande joie fut ménagée au serviteur de Dieu par l'arrivée presque inopinée de deux de ses confrères, le Père Asinari [1], de Saint-Marsan, et le Père Rottoli, son confesseur ordinaire, qu'un accès de fièvre tenait éloigné depuis plusieurs jours : *Dieu soit béni !* s'écria-t-il en les embrassant tendrement : *j'aurai au moins la consolation de mourir entre les bras de mes frères !*

Sachant depuis longtemps, par une révélation d'en haut, que le terme de sa vie était proche, Alexandre voulut faire, avec une grande humilité, une confession générale de toute sa vie. Il y employa trois jours consécutifs, à la grande édification du pieux religieux qui dirigeait depuis plusieurs années cette âme d'une pureté angélique. Ensuite, il fit appeler le notaire, et, d'après la faculté que lui en avait accordée Grégoire XIII, révoqua un premier testament fait en Corse, institua comme légataire universel le Collège des Barnabites de Pavie, désigna différents legs pour le séminaire d'Aleria, pour ses serviteurs et ses œuvres de bienfaisance et demanda à être enseveli dans sa cathédrale. *Dans le sanctuaire ou dans le chœur ?* demanda le Père Rottoli. *Je ne suis pas digne d'entrer dans le Saint des Saints,* répondit humblement l'Evêque, *placez-moi au bas des marches du chœur, sans aucun signe de distinction.*

Libre désormais de toute préoccupation terrestre, le serviteur de Dieu réclama avec instances le saint Viatique. Au son des cloches, tout le peuple accourut, les yeux en larmes, afin de contempler une dernière fois celui qu'il

[1] Ce Père se trouvait dans sa famille pour y prendre quelques jours de repos.

appelait : *le Saint.* A la vue de la foule attristée, l'Evêque mourant recueillit ce qui lui restait encore de force et parla, dans un langage brûlant, de l'adorable Mystère de nos autels : c'était le chant du cygne, le dernier cri d'amour d'un cœur dont tous les battements avaient sans interruption convergé vers e tabernacle, le dernier élan d'une âme impatiente de contempler face à face le Dieu caché : *Je sais, ô mon Dieu, que j'ai mille fois mérité l'enfer, à cause de mes péchés, mais j'espère en votre miséricorde infinie; j'espère que, de tout le Sang précieux que vous avez versé sur la croix pour les pécheurs, une petite goutte rejaillira sur moi; c'est pourquoi j'espère que vous me ferez miséricorde !* et, en prononçant ces paroles, des larmes abondantes coulaient le long de son visage.

Après avoir reçu le saint Viatique, Alexandre demeura plongé dans un recueillement dont rien ne pouvait le distraire. Vers minuit, le comte Hercule lui ayant demandé comment il se trouvait, il répondit par ces paroles de l'Ecriture : *J'attends que vienne mon changement* [1]. Au point du jour, sortant de son assoupissement, il fit réunir dans sa chambre tous les gens de la maison, afin de leur donner un dernier témoignage de son affection : *Ne pensez pas,* leur dit-il, *que je meure des fatigues endurées au cours de cette visite pastorale; soyez persuadés, au contraire, que c'est l'heure fixée par Dieu. Si ce que j'ai fait était à recommencer, je le ferais de bon cœur; le devoir d'un pasteur est de donner sa vie pour son troupeau. Je remercie le Seigneur qui m'a fait la grâce de mourir sur la brèche, au milieu des travaux de l'apostolat. Je vous demande pardon des peines que j'aurais pu vous causer. Je me recommande à vos prières, à celles de ma chère ville de Pavie et de ma bien-aimée Congrégation.* Puis, levant la main avec effort, il les bénit et les congédia.

[1] Expecto donec veniat immutatio mea.

Tout le monde étant sorti, Alexandre reçut l'Extrême-Onction avec de grands sentiments de componction. Il demanda ensuite au Père Rottoli de lui faire la recommandation de l'âme et répondit lui-même aux prières d'une voix forte : *Je remercie le Seigneur,* ajouta-t-il, *de ce qu'étant sur le point de mourir, il daigne me conserver toute ma présence d'esprit, comme si j'étais en pleine santé; je lui en rends de vives actions de grâces et je regarde cette faveur comme l'un des plus grands bienfaits dont il ait plu à sa divine Majesté de me combler.* Après ces paroles, il pria son confesseur de lire le récit de la Passion de Notre-Seigneur, selon saint Jean. Fixant alors ses yeux sur le crucifix placé au pied du lit, il fit un grand signe de croix, croisa les mains sur sa poitrine, mit ses pieds l'un sur l'autre en forme de croix, invoqua plusieurs fois les saints noms de Jésus et de Marie, ferma les yeux et demeura immobile.

Le Père Rottoli continuait lentement la lecture de la Passion lorsque, levant les yeux sur l'Evêque et le voyant sans mouvement, il le crut déjà mort et cessa de lire : *Mon Père,* s'écria aussitôt Alexandre, comme sortant d'un profond sommeil, *mon Père, pourquoi ne lisez-vous plus ? — Je croyais, Monseigneur,* répondit le religieux, *que vous reposiez en paix. — Ah ! si vous saviez,* répliqua le serviteur de Dieu, *de quel bien vous m'avez privé en cessant de lire ! Je me trouvais déjà transporté en esprit dans le Ciel, je contemplais la cour céleste et la félicité des Bienheureux !* Il lui indiqua alors deux endroits de la Passion, dont il voulait entendre la lecture, l'un de saint Matthieu et l'autre de saint Luc. A la moitié du second passage, le saint Evêque leva les yeux au ciel avec une ineffable expression d'amour. Puis, poussant un léger soupir, il expira. Son âme avait toujours été semblable, par l'élévation de ses vertus, à l'aigle qui plane dans les

hauteurs ; la mort fut le coup d'aile qui, d'un bond, le jeta dans le sein de Dieu. C'était le dimanche 11 octobre 1592. Mgr Alexandre Sauli avait vécu cinquante-huit ans, sept mois et vingt-six jours ; il touchait à la fin de la vingt-deuxième année de son épiscopat, dont vingt et une passées en Corse ; il n'y avait pas encore un an qu'il gouvernait le diocèse de Pavie.



Ville de Calosso (Province d'Asti),
où mourut saint Alexandre Sauli, le 11 octobre 1592.

A peine eut-il rendu le dernier soupir que, soudain, le visage de l'Evêque endormi dans la mort, ou plutôt dans l'immortalité, parut resplendissant, comme si l'âme sainte qui avait habité ce corps destiné à la résurrection glorieuse eût laissé sur lui, en le quittant, son empreinte. Après l'avoir revêtu de ses habits, on le porta dans le grand salon du château, au milieu des cierges allumés ; toute la nuit, les domestiques, les prêtres et les religieux le veillèrent, moins pour offrir à Dieu des suffrages en faveur de son

âme que pour se recommander à son crédit dans le Ciel, et chacun tâcha de se procurer quelque chose qui lui eût appartenu ou qu'il eût touché.

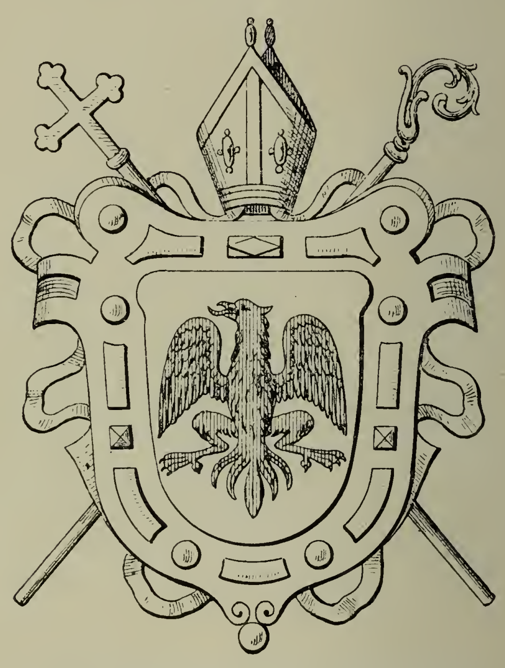
La nouvelle de cette bienheureuse mort attira un concours extraordinaire de tous les villages environnants. Pour éviter le désordre, il fallut non seulement fermer les portes du château, mais encore établir des gardiens aux portes de *Calosso* et ne laisser pénétrer qu'un petit nombre de personnes à la fois.

Le lendemain matin, on porta l'Evêque dans l'église paroissiale où on célébra un service solennel. Après la cérémonie, les médecins ouvrirent le corps : le foie était durci et gâté, le poumon ulcéré et presque consumé. Les entrailles furent inhumées dans l'église et y opérèrent dans la suite plusieurs grâces miraculeuses.

Pour transporter à Pavie le corps du saint Evêque, on le porta sur un bateau qui remonta le Tanaro, le Pô et le Tessin. Au milieu de la nuit, l'esquif vint heurter violemment, à un endroit très périlleux, contre les moulins d'Alexandrie; infailliblement il devait être brisé ou sombrer. Aux cris de désespoir poussés par l'équipage, les meuniers accoururent, armés de falots et de lanternes ; quelle ne fut pas leur stupéfaction en voyant la barque osciller un instant, puis revenir d'elle-même au milieu du fleuve et poursuivre sa marche ! Dieu glorifiait déjà son serviteur et protégeait visiblement ses restes précieux.

Le convoi funèbre arriva à Pavie le 14 octobre. Quoique ce fût le cinquième jour du décès, on trouva le corps intact, les chairs fraîches et vermeilles. Dans l'église de Saint-Barthélemy, où le vicaire général Louis Bardi, et l'archidiacre Philippe Léoni vinrent faire la reconnaissance officielle des précieux restes de l'Evêque, un parfum pénétrant et tout céleste se répandit partout, à ce point que plusieurs personnes demandèrent au curé s'il n'avait

point mis quelque part des fleurs ou des parfums. Sur le soir, eut lieu le transport à la cathédrale. Par une étrange coïncidence, le dernier arc de triomphe, élevé devant l'église métropolitaine pour l'entrée solennelle du serviteur



Armes de saint Alexandre Sauli, calquées sur un imprimé de 1592.

de Dieu, n'avait pas encore été défait; le funèbre cortège s'y arrêta quelques instants pour se reposer, et l'on se souvint alors de la prédiction faite par l'Evêque en ce même endroit : *En moins d'une année, ce pompeux appareil de joie sera changé en deuil et en larmes !*

Le 16, au matin, les obsèques furent célébrées avec une grande solennité. On eut beaucoup de peine à contenir la foule qui assiégeait les abords de la cathédrale. Tout le



SAINT ALEXANDRE SAULI, BARNABITE

APOTRE DE LA CORSE

Tableau de la chapelle du Saint dans l'église collégiale de Sainte-Marie de Carignano, à Gênes.

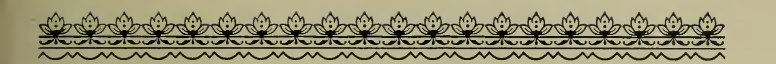
monde voulait contempler encore une fois la figure radieuse du vénéré Pasteur, faire toucher à son front et à ses mains des images, des médailles, des chapelets et d'autres objets pieux. Il fallut placer des gardiens auprès de ces précieuses dépouilles pour prévenir le désordre et empêcher qu'on ne continuât à enlever des parcelles de ses vêtements. Pendant la cérémonie, le Père Jacques Carli, Barnabite, disciple de saint Philippe Néri, prononça une éloquente oraison funèbre, souvent interrompue par les sanglots de l'auditoire.

Sur le soir, on fit à grand'peine évacuer la foule qui devenait de plus en plus nombreuse; on ferma les portes de la cathédrale et le corps du saint Evêque fut déposé à l'endroit qu'il avait lui-même choisi pour le lieu de sa sépulture, dans la grande nef, au bas des degrés qui conduisent au sanctuaire, avec cette simple inscription : *Ici repose Alexandre Sauli, Evêque de Pavie* [1]. Les Barnabites y firent plus tard placer une autre inscription composée par le Père Ambroise Mazenta, premier historien de notre Saint : *A Alexandre Sauli, Clerc Régulier de Saint-Paul, d'abord Evêque d'Aleria, ensuite de Pavie, célèbre par sa doctrine et par ses vertus, le Collège de Sainte-Marie couronnée, au Frère et au Père bien digne. Il mourut en la LVIII*[e] *année de son âge, le V des Ides d'octobre M. D. X. C. II...* [2].

[1] Alexander Saulius Episcopus Papiensis jacet hic.

[2] Alexandro Saulio — Clerico Regulari S. Pauli — Aleriensi primum — deinde Ticinensi Episcopo — Doctrina et religione excellenti — Collegium Sanctæ Mariæ incoronatæ — Fratri ac Patri. B. M. P. — Obiit anno ætatis suæ LVIII, V idus Octobris M. D. X. C. II. (Grazioli. Gerdil.)





CHAPITRE XXVII

Caractère et physionomie.

Avant de raconter la glorification du saint Evêque dont nous avons essayé d'écrire l'histoire, arrêtons-nous un instant pour jeter sur sa vie un regard d'ensemble qui nous permettra de dégager, de la multitude des détails, les grandes lignes de sa physionomie et de son caractère.

On ne saurait mettre en doute qu'Alexandre Sauli ait exercé toutes les vertus chrétiennes à un degré héroïque, puisque l'autorité suprême de l'Eglise, après de sévères investigations et de minutieux procès, sur les témoignages des contemporains, lui a décerné les titres de Bienheureux et de Saint. Un jeune homme noble et instruit qui abandonne les richesses et les honneurs, et qui sort pur comme un ange d'une Université du xvi[e] siècle pour embrasser, à dix-sept ans, la croix de Jésus-Christ, choisir le plus humble des Instituts religieux et vivre dans une île presque abandonnée, au milieu des fatigues et des épreuves d'un laborieux apostolat, interrompu seulement par obéissance, la dernière année de sa vie ; n'est-ce pas la preuve d'une foi héroïque, d'une espérance invincible, d'une charité parfaite, unie à toutes les vertus chrétiennes et religieuses ?

Et combien grande était la modestie de ce héros! En échange de la mitre d'Aleria, de Pavie ou de Gênes; en prévision de la pourpre cardinalice, qui lui fut presque promise, il ambitionnait les emplois les plus humbles du plus humble frère convers. Malgré la doctrine éminente, qui lui valut la chaire d'une des principales Universités d'Italie, il fuyait les honneurs et s'efforçait de servir le Seigneur comme le dernier de ses confrères. Le récit de tout ce qui fut opéré en Corse et en Italie, durant son épiscopat, remplirait plusieurs volumes. Obligés de nous borner, nous n'avons pu tout dire. Nous avons parlé seulement des œuvres et des faits qui, vu leur importance, semblaient signaler comme les principales étapes de cette vie admirable.

On met en discrédit l'humilité de la vie chrétienne, la pauvreté, la chasteté, l'obéissance de la vie religieuse, comme une offense à la vie sociale, comme une insulte au progrès moderne; et cependant, sans ces vertus, à quoi aboutit le monde?... à faire des esclaves des passions les plus abjectes, des égoïstes inhumains, de honteuses victimes du libertinage le plus dévergondé. Et les hommes vraiment grands, les bienfaiteurs insignes de l'humanité, qui ne cherchent ni leur propre gloire ni les satisfactions terrestres, où sont-ils donc? On en est venu jusqu'à mépriser le nom de la charité, parce qu'elle est une loi universelle enseignée et commandée par Jésus-Christ: la charité, qui est la reine, l'abrégé des vertus qui seules sauveront le monde. Cette vertu, enfantée sur la croix, embrassée par Alexandre Sauli, a produit toutes les autres vertus fondées sur l'humilité, nourries dans l'oraison, purifiées par la mortification, continuées par la patience, parfumées par la douceur; c'est cette vertu qui a fait de lui l'ange tutélaire des pauvres et des malheureux; c'est elle qui a réparé tant de désordres, changé la barbarie en

civilisation, formé un des plus insignes bienfaiteurs de ses frères : Alexandre Sauli [1].

Nommé par un saint Pontife Evêque d'Aleria, en arrivant en Corse il trouve pour tout logement deux pauvres cabanes, infectées par les rats et qu'on lui cède pour quelques jours, par charité. Pas d'évêché ni de cathédrale. Ses meilleures années se passent à errer d'un village à l'autre, comme un humble missionnaire, évangélisant de pauvres abandonnés. Il refuse toute rétribution pour l'exercice de son ministère ; il défend à ceux qui l'accompagnent de recevoir des cadeaux ; toutes les rentes de la mense épiscopale servent à soutenir les ecclésiastiques les plus pauvres ; afin de former de bons prêtres qui évangéliseront ces peuples à demi sauvages, il fait construire un séminaire, une cathédrale, un évêché pour ses successeurs. Pendant les années de famine, il pourvoit de vivres tout son peuple, fait venir du continent des navires entiers chargés de blé et de denrées alimentaires, il entretient à ses frais deux fours qui fonctionnent toute la journée ; il parcourt les sentiers les plus ardus et pénètre jusqu'aux cabanes les plus éloignées pour distribuer de larges aumônes à tous ceux qu'il rencontre. Durant la peste, il ne se contente pas d'ouvrir des lazarets, il livre sa maison et jusqu'à son lit, par charité ; pas un pestiféré ne meurt sans son assistance et ses consolations. Il fait construire un oratoire pour les soldats du fort d'Aleria ; il accueille les voyageurs et les naufragés, il donne l'hospitalité à plus de huit cents pêcheurs poursuivis par les Turcs, les reçoit comme un père, les nourrit, les pourvoit de vêtements, de nourriture et d'argent jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un bâtiment pour retourner chez eux. Il aimait à répéter souvent cette maxime : *Ne savez-vous pas que la gloire*

[1] *Compendio,* pag. 185.

de l'Evêque, c'est de pourvoir aux besoins des pauvres? et il ajoutait : « L'argent ne nous est pas donné pour le conserver, mais pour le distribuer à tous ceux qui en ont besoin. » A ceux qui l'engageaient à orner son palais, il répondait que les pauvres et non les murs avaient besoin d'être vêtus. Et ces paroles se traduisaient par les faits. Il assigna une pension pour élever un petit enfant abandonné sur le bord du chemin ; pour un autre enfant, en danger de se perdre, il donna immédiatement 200 francs, afin de le placer en lieu sûr. Tous les mois il envoyait son secrétaire porter d'abondantes aumônes aux malades, aux orphelins, à l'hôpital, aux établissements les plus besogneux.

Sa demeure était toujours ouverte aux pauvres ; à l'heure du dîner, il faisait ouvrir toutes les portes, afin que chacun pût y entrer comme dans une auberge, et à tous ceux qui se présentaient on donnait tous les jours du pain, du vin, de la soupe et de la viande ; lorsque les provisions venaient à manquer, l'Evêque y suppléait en donnant ce qu'il avait de meilleur. Il s'était fait une liste des pauvres honteux et leur faisait porter de la nourriture et des vêtements. Il abandonnait aux curés une partie des dîmes, en faveur des pauvres : les religieux et les religieuses avaient leur part déterminée. En sorte que l'on disait couramment : *Libre à tout le monde de vivre aux dépens de l'Evêque, parce que sa maison est toujours ouverte.*

A Pavie, pour les aumônes ordinaires, il en avait chargé nos Pères de Canepanova ; pour les extraordinaires, il employait un certain Balthasar Landini, homme pieux et charitable qui recourait souvent à lui pour des pauvres honteux et très dignes de pitié. Un jour celui-ci lui ayant manifesté la crainte de se rendre importun par des visites trop fréquentes : « Non, non, lui répondit le saint Evêque,

vous ne pouvez pas m'importuner par l'intérêt que vous prenez pour les pauvres ; vous ne sauriez, au contraire, me faire un plus grand plaisir. » Une autre fois, l'économe ayant donné deux écus à un pauvre qui n'en parut pas satisfait, l'Evêque ordonna de doubler la somme. Au quêteur des Capucines le même économe avait refusé trois écus, sous prétexte que ce jour-là il n'avait en caisse que six ducats : « Eh bien, dit Alexandre, donnez-les-lui tout de suite. » Mais alors, répliqua l'économe, avec quoi achèterons-nous notre nourriture ? *Dieu y pourvoira*, répondit le Saint, et il fit verser toute la somme entre les mains des quêteurs.

La charité des Saints, bien qu'illimitée, est toujours fondée sur la justice et réglée par la prudence : deux vertus qui brillèrent d'un grand éclat dans notre saint Evêque. Déjà en Corse, où le vicaire de sa maison s'était approprié, malgré ses ordres, la taxe de quelques condamnations, il l'avait faite aussitôt restituer. A Pavie, s'étant aperçu qu'on exigeait de ses visiteurs quelques gratifications et qu'on faisait attendre plus longtemps ceux qui ne donnaient rien, il en fit publiquement la remarque, un jour de fête, au sortir de la cathédrale : « J'ai appris, dit-il, que mes serviteurs reçoivent de l'argent comme gratification ou cadeau. Mon intention est que personne ne donne rien. Mon vicaire reçoit à cet effet deux cents écus d'or chaque année et mes serviteurs sont abondamment rémunérés. Si donc quelqu'un s'est trouvé obligé de verser quelque chose, qu'il me le fasse savoir et il sera remboursé. » La leçon fut profitable et, à partir de ce jour, l'abus cessa entièrement.

Appuyé sur la justice comme sur un bouclier, Alexandre ne transigea jamais avec les puissants, quels qu'ils fussent, et chercha toujours à faire respecter la loi. En Corse, un officier de la République avait laissé quelques coquins

assiéger la demeure même de l'Evêque ; Alexandre protesta qu'il était disposé à donner sa vie pour empêcher une seule faute grave, mais que son indulgence n'irait jamais jusqu'à encourager ceux qui commettaient le péché, et il excommunia les malheureux. Le courage du saint Evêque terrifia le gouverneur et il vint lui-même se jeter aux pieds d'Alexandre pour lui demander pardon. Mais, en dehors de certaines circonstances très graves, le serviteur de Dieu employait de préférence la douceur et la charité, et savait admirablement se faire tout à tous pour gagner toutes les âmes à son divin Seigneur et Maître Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cet esprit de douceur et de charité bien connu de tout le monde donna lieu, une fois, à une plaisante aventure. Quelques jeunes gens de l'Université, voulant s'amuser un peu, s'entendirent entre eux et demandèrent des secours pour une prétendue famille très pauvre. Le bon Evêque assigna aussitôt, pour les nouveaux venus, une portion de pain et de vin. Grande joie de nos étudiants !... Chaque matin ils envoyaient une tierce personne chez les Barnabites de *Canepanova,* pour avoir un pain frais, et ensuite à l'évêché pour y prendre une mesure de vin. Quelles joyeuses gorges-chaudes au retour du commissionnaire !... Quel plaisir de manger et de boire ensemble aux dépens de Monseigneur !... Le pain et le vin de l'aumône avaient pour eux un goût plus savouveux que les mets les mieux apprêtés !... Cependant, au bout d'un certain temps, l'un des jeunes étourdis, pris de remords, se risqua à faire observer que cette manière d'agir n'était pas délicate ; que c'était voler les pauvres et se moquer mal à propos d'un Prélat si bon et si secourable à tous. Ils confièrent alors leur embarras à un bon religieux de leur connaissance et le conjurèrent d'aller en leur nom confesser la faute, pour en obtenir le pardon. Le doux Evêque sourit en entendant

le récit de l'aventure, pardonna de grand cœur et envoya sa bénédiction aux coupables. Nos joyeux étudiants, gagnés par tant de bienveillance, devinrent, à partir de ce jour, les auxiliaires dévoués de sa charité.

Saint Alexandre Sauli possédait, extérieurement, tous les dons capables d'attirer et de gagner les cœurs. Il était d'une haute stature ; sa physionomie respirait une toute particulière suavité, fruit de sa noble naissance, de sa parfaite éducation et surtout de son admirable innocence. Le visage ovale, le front haut, le coloris vif et rose pendant sa jeunesse, mais ensuite pâle et terne, par suite de ses grandes fatigues et de ses dures macérations, les yeux bleus et le regard jovial, le nez aquilin, la barbe et les cheveux assez épais, blonds dans sa jeunesse, mais ensuite presque blancs. Très affable mais toujours réservé dans la conversation, au point de paraître plus timide que réservé ; ennemi des exagérations et surtout des mensonges, il ne prononça jamais une parole oiseuse ou de mépris. Son habituelle et noble gravité inspirait le respect, mais aussi en même temps une grande confiance qui gagnait l'esprit et ouvrait le cœur de tous ceux qui l'approchaient.

Tout cela était le résultat de la vertu intérieure qui perfectionnait le caractère du cher Saint. Très courtois avec les riches et les nobles, il était avec les humbles et les petits d'une extraordinaire affabilité, s'arrêtant à causer avec eux et leur parlant de tout ce qui pouvait les intéresser. Même pour les animaux, il se montrait plein de compassion. Un jour, ayant surpris un paysan qui s'apprêtait à tirer sur une colombe : « Laisse-la donc s'envoler », dit le doux Prélat. « Comment ! répondit l'autre, vous voulez donc me faire perdre les quelques sous que va me rapporter cet oiseau ? » — « S'il en est ainsi, répliqua Alexandre, tiens, prends cette monnaie et

laisse l'oiseau en liberté ! » Tout ce qui regardait sa personne était toujours bien fait et il ne se plaignait jamais de rien, regardant en toutes choses l'amoureuse Providence de Dieu. Modèle de toutes les vertus, type du vrai religieux et du vrai pontife, Alexandre Sauli répandit dans le monde la bonne odeur de Jésus-Christ et brilla comme une lampe ardente dans le sanctuaire. Quelle plume pourrait retracer le bien qu'il a fait ? Qui pourrait compter les scandales qu'il a arrachés, les divisions qu'il a éteintes, les familles qu'il a pacifiées, les âmes qu'il a ramenées, les cœurs qu'il a consolés, dirigés et affermis dans les voies du salut ? Apotre de la Corse, il l'arrosa de ses sueurs et la féconda de ses travaux. Aujourd'hui, du haut du Ciel, il continue de la protéger et de la bénir, comme il continue à répandre ses bienfaits sur son cher diocèse de Pavie. Nous essaierons de le montrer dans les pages qui vont suivre.





CHAPITRE XXVIII

Glorification.

ALEXANDRE Sauli avait demandé, dans son humilité, à être enterré au bas des degrés du chœur, à l'endroit le plus foulé aux pieds ; mais, comme l'a dit M. de Falloux : « On a toujours remarqué une espèce de contestation entre Dieu et ses Saints. Plus ceux-ci ont affecté d'ensevelir leurs noms, avec la mémoire de leurs vertus, par leur humilité, plus Dieu a pris plaisir à les retirer de cette obscurité pour les rendre fameux à la postérité et pour les proposer aux peuples pour l'objet de leur vénération [1]. »

Après la mort de leur saint Evêque, les fidèles de Pavie, avec cet instinct qui ne s'égare point, rendirent un culte spontané à son tombeau. On n'osait pas marcher sur la pierre sépulcrale qui le couvrait et l'on voyait, dans les processions, l'évêque, le clergé et le peuple, frappés d'un respect religieux, s'écarter à droite et à gauche, en montant ou en descendant les degrés du chœur, pour ne pas fouler aux pieds ce précieux dépôt.

Il y eut un grand nombre de grâces extraordinaires obtenues par ses images, ses habits, les objets qui lui

[1] *Vie de saint Pie V,* t. II, p. 319.

avaient appartenu. Un jour de Carême, plusieurs personnes possédées du démon ayant pénétré, on ne sait comment, dans la cathédrale, s'arrêtèrent près du tombeau du serviteur de Dieu et se mirent à crier, à hurler, à faire un tel vacarme qu'on les entendait jusque sur la place voisine ; l'église se remplit de monde, attiré par la nouveauté du spectacle. *C'est celui qui est là-dedans qui nous tourmente*, s'écriaient les possédés, *c'est lui qui nous force à sortir de ces corps*. La foule se prosterna, priant avec ferveur, et bientôt les pauvres malheureux se trouvèrent entièrement délivrés. On saurait difficilement se faire une idée de l'enthousiasme de la foule à la vue d'un tel prodige ; chacun voulait baiser la pierre du tombeau. Il fallut l'environner d'une balustrade qui se couvrit d'*ex-voto* de cire et d'argent ; des lampes y brûlaient jour et nuit ; des tableaux commémoratifs, des cierges toujours renouvelés attestaient la reconnaissance et la foi générales.

Et, cependant, le clergé faisait tous ses efforts pour empêcher une dévotion que l'Eglise n'avait pas encore autorisée. L'évêque de Pavie, Jean-Baptiste Billia, personnellement plein de vénération pour la mémoire d'Alexandre, mais craignant d'encourir le blâme du Saint-Siège, crut devoir employer tous les moyens en son pouvoir pour empêcher un culte aussi prématuré. Il fit retirer les lampes, les *ex-voto* et les offrandes qui ornaient le tombeau ; il essaya adroitement de faire comprendre ses raisons et d'éloigner les fidèles. Tout fut inutile. Pour une lampe ou un *ex-voto* enlevés, on en remettait aussitôt trois ou quatre, et le concours du peuple, au lieu de diminuer, ne faisait qu'augmenter chaque jour.

Toutefois, l'Evêque ne voulut point céder et persista dans sa résolution. Pour se faire obéir, il eut recours à un moyen extraordinaire et *très original*. Il ordonna de fermer toutes les portes de la cathédrale, bien convaincu que les

fidèles finiraient par ne plus venir. Ce curieux expédient ne réussit pas mieux que les autres et devint, au contraire, un stimulant pour la dévotion ; les fidèles s'agenouillaient devant les portes fermées, collaient des cierges contre les cloisons de bois au risque d'incendier l'édifice, suspendaient leurs *ex-voto* à toutes les places libres.

La cathédrale demeura fermée pendant trente-deux jours, du dimanche de Quasimodo jusqu'à l'Ascension. A la fin, les chanoines, ennuyés, représentèrent à l'Evêque qu'il n'était pas convenable d'interrompre si longtemps le service divin et d'empêcher le culte du serviteur de Dieu par un moyen reconnu inutile et qui pouvait devenir l'occasion de graves désordres. L'église fut donc ouverte de nouveau. Dès le lendemain on trouva un gros cierge allumé sur le tombeau. L'Evêque, soupçonnant qu'on avait fait cela pour se moquer de lui, ordonna de sévères recherches pour en découvrir l'auteur. Ayant appris que le cierge avait été mis par un certain Georges Piazzola, recteur de l'église Saint-Nicolas, il le fit emprisonner et le soumit à un interrogatoire très détaillé. Mais ensuite, quand il se fut bien convaincu que le Recteur avait agi sans préméditation d'aucune sorte et uniquement pour remercier le serviteur de Dieu d'une grâce reçue, il reconnut son innocence et le remit en liberté [1].

Le cierge n'était qu'une première manifestation. La Corporation des Marchands fit placer au-dessus du tombeau un riche baldaquin de soie ; les Compagnies de la Doctrine chrétienne offrirent une magnifique bannière avec le portrait du saint Evêque ; la pierre sépulcrale fut recouverte d'un plancher et ornée de tapis précieux ; des lampes y brûlaient sans interruption ; on répandit à profusion des images où le serviteur de Dieu était représenté

[1] Grazioli.

avec le nimbe qu'on met aux images des Saints et avec le titre de Bienheureux que la voix publique lui avait déjà décerné.

Lorsque les procureurs de l'Evêque vinrent porter à Rome les informations de ces faits, le Vénérable cardinal Bellarmin, alors préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, considéra longuement et avec beaucoup d'attention une des images où l'Evêque était représenté avec le nimbe : *C'est bien lui,* dit-il ensuite, *je l'ai connu et il était mon ami ; c'était vraiment un saint homme, et il méritait bien qu'on lui mît cette couronne de rayons.* Le pape Paul V, après avoir entendu le rapport du Cardinal, répondit que son intention n'était point d'empêcher la continuation du culte, mais que l'on ferait bien de tenir un registre exact des merveilles que Dieu opérait par l'intercession de son serviteur. *Il nous est très agréable,* ajouta le Souverain Pontife, *d'apprendre les faits admirables de ce bienheureux Evêque ; nous l'avons connu nous aussi, et nous le regardions déjà comme un saint.*

Dès lors, l'Evêque de Pavie laissa un libre cours à la dévotion des fidèles envers leur vénéré Pasteur, et cette dévotion se répandit bientôt dans toute la Lombardie, en Savoie, en France, en Allemagne.

A *Calosso,* la chambre où il mourut fut transformée en chapelle [1]. Tous les ans, le 15 octobre, on y célébrait sa

[1] Dans cette chambre, convertie en chapelle, on a placé l'inscription suivante : *Venerabilis Alexander Saulius Ep. Papiensis in Visitatione diœcesana elaborans, ab hac aula ad cœlum evolavit anno 1592 die XI Octobris : cujus rei memoriam exprimendam curavit Laurentius Trottus Archiepiscopus Ep. Papiensis in actu suæ Visitationis anno 1689 die I Septembris ut eamdem aulam a D. Marchione De Rotariis hujus oppidi comite decoratam hoc monumento quoque redderet venerabilem.*

Le château de Calosso, de la famille de la Rovère passa à Roero de Constance, second rameau peut-être, à l'origine, d'une même famille, comme le font supposer les anciens écussons du château qui représentent le blason des Roèro. Plus tard, après la mort d'une

fête et on jeûnait la veille. Fréquentes étaient les grâces obtenues en cette chambre d'où l'Evêque s'était envolé au Ciel. On raconte qu'une jeune fille, engagée au service des seigneurs *della Rovere*, y fut, un jour, surprise par un jeune débauché qui voulait lui faire violence. Epouvantée, la pauvre enfant, ne voyant aucun moyen d'échapper aux poursuites de son persécuteur, s'écria : « Malheureux ! rappelez-vous qu'un Saint est mort ici, et ne provoquez pas la colère du Ciel en profanant cette chambre. » Le serviteur de Dieu, invoqué avec une foi si vive, sauva l'honneur de la jeune fille et changea entièrement le cœur et les sentiments du libertin, qui sortit tout contrit et ne ressentit plus jamais la vile passion qui l'avait tyrannisé.

A Pavie, le jour anniversaire de sa mort, on chantait, à la cathédrale, une Messe solennelle à laquelle assistaient toutes les écoles de la Doctrine chrétienne et les paroisses de la campagne. Dans l'espace de dix ans, les seuls *ex-voto* d'argent, déposés à son tombeau, dépassèrent le chiffre de deux mille et servirent à confectionner de magnifiques pièces d'orfèvrerie dont on se sert encore aujourd'hui aux jours de grande fête.

A la même époque, Mgr Justiniani, dominicain, évêque d'Aleria, en Corse, attestait solennellement la vénération religieuse que toutes les populations de l'île conservaient pour la mémoire d'Alexandre Sauli, et les grâces merveilleuses, par lesquelles Dieu daignait manifester la sainteté de son serviteur. Les ornements et les meubles qui avaient servi à son usage, les lettres que l'on avait pu recueillir, étaient conservés comme précieuses reliques.

dame de la Roère ensevelie dans la chapelle du Bienheureux Alexandre, le château passa en héritage à la noble famille Garigliani qui en est propriétaire depuis un siècle et conserve avec honneur et vénération la chambre mortuaire du saint Evêque. — Moiraghi, note, page 36.

Il est vrai qu'en 1625, le Décret d'Urbain VIII, portant défense de rendre les honneurs du culte à ceux qui n'étaient pas encore canonisés ou béatifiés, fit naître quelque doute sur la légitimité du culte que l'on continuait de rendre au serviteur de Dieu. Fabrice Landriani, évêque de Pavie, consulta sur ce point des théologiens et des canonistes, qui furent unanimes à conclure que le culte rendu à Alexandre Sauli n'était pas compris dans la défense du Pape, qui avait formellement excepté le cas où le culte aurait été toléré par le Saint-Siège ou par les Evêques de l'endroit.

C'est probablement pour cette raison que l'on procéda si lentement pour introduire régulièrement la Cause de Béatification du serviteur de Dieu et pour former les procès ordinaires et apostoliques qui devaient la précéder. En 1645, l'Evêque de Pavie, Jean-Baptiste Sfondrati, envoya à Rome les pièces du procès apostolique régulièrement institué pour la Béatification du serviteur de Dieu, affirmant que la dévotion envers le saint Prélat était si universellement répandue et si fortement enracinée dans l'esprit des peuples, qu'on n'aurait pu en défendre le culte sans s'exposer à un danger évident de trouble et de scandale. Les démarches continuèrent jusqu'en 1661, où fut formellement composé le procès de *non culte*. La prudente et sage lenteur des Congrégations romaines fit traîner la Cause jusqu'en 1732. Le jour de Noël de cette année-là, le Souverain Pontife Clément XI promulgua le décret sur les vertus du serviteur de Dieu pratiquées dans un degré héroïque.

Benoît XIV, qui avait beaucoup travaillé à la Cause d'Alexandre, intima, le jour même de son exaltation sur la Chaire de saint Pierre, la Congrégation générale pour l'approbation des deux miracles proposés à cet effet. Le 25 janvier 1741, en la fête de la Conversion de saint Paul, patron spécial des Barnabites, le Pape se rendit en grand

gala à l'église paroissiale de Saint-Charles à Catinari, desservie par ces religieux ; et, après y avoir célébré la sainte Messe, publia le Décret d'approbation des deux miracles suivants :

1° Au mois d'août 1674, Laurent-Marie Obez, frère convers barnabite, de la maison de Pavie, âgé de soixante-dix ans, tomba malade d'une fièvre pourprée qui le réduisit à toute extrémité. On lui administra les derniers Sacrements et tous les religieux assistaient à la recommandation de son âme, lorsque le Supérieur eut l'inspiration d'aller chercher le rochet d'Alexandre et de bénir le mourant avec cette précieuse relique. Au même instant le bon Frère se trouva parfaitement guéri, à la grande stupéfaction du médecin, du chirurgien et de tous les assistants. A partir de ce moment, on ne le désigna plus que sous le nom du *mort ressuscité.*

2° En 1678, Charles Bertol, caporal de cavalerie, paralysé depuis plusieurs années, tomba gravement malade d'une fièvre maligne. On le bénit avec le rochet du Bienheureux et la fièvre disparut. Cependant la paralysie, au lieu de diminuer, lui causait d'intolérables douleurs ; il se fit porter au tombeau du serviteur de Dieu et étendre sur la pierre sépulcrale, car il ne pouvait se tenir ni debout ni à genoux. Sa prière était à peine commencée qu'il se sentit instantanément guéri, se leva sans aucun appui, sortit de la cathédrale, fit une longue promenade en ville et revint à l'évêché rendre témoignage de la grâce insigne qu'il avait reçue. A dater de ce jour jusqu'à la fin de sa vie, il ne ressentit plus la moindre douleur.

La cérémonie solennelle de la Béatification du Vénérable Alexandre Sauli eut lieu dans la basilique de Saint-Pierre le 23 avril 1741, au milieu d'une telle affluence de peuple, disent nos *Actes,* qu'on ne se souvenait pas d'avoir jamais vu à Rome autant de monde pour une semblable cérémonie.

Le Souverain Pontife en grand apparat, le roi de la Grande-Bretagne et les cardinaux vinrent vénérer le Bienheureux Alexandre. De l'Orient et de l'Occident des foules immenses de tout genre et de toute condition semblaient s'être donné rendez-vous pour proclamer les vertus et la grandeur du serviteur de Dieu [1].

Le Bref de Béatification est bien digne de remarque ; en voici quelques extraits :

« Exalter et célébrer la bénignité de notre Sauveur et les richesses de sa bonté dans la personne du serviteur de Dieu ALEXANDRE SAULI, d'abord évêque d'Aleria puis de Pavie, ne nous semble pas seulement un devoir de religion, mais nous sommes persuadés que rien ne saurait être plus opportun, dans les temps où nous vivons, que de proposer à l'imitation de tous les fidèles et surtout des pasteurs des âmes, les admirables exemples de sa sainte vie et de leur montrer, dans son patronage et ses actions merveilleuses, un secours efficace pour établir la paix, la tranquillité et le salut, soit parmi tous les chrétiens, soit spécialement parmi les peuples au milieu desquels il vécut pendant plus de vingt ans et que les bouleversements politiques et religieux de ces dernières années ont détournés de la voie du bien [2].

[1] SS. D. N. in publica forma, Magnæ Britanniæ Rex et multi Emi Cardinales ad Vaticanam Basilicam convenerunt et B. Alexandrum venerati sunt. Taceo populi frequentiam quæ ab Oriente ad Occidentem solem tanta fuit ex omni personarum genere et conditione, ut seniores testati sint, numquam alias æqualem visam esse civium multitudinem ad Beatificationum solemnia confluere. — Ex actis collegii S. Caroli ad Catinarios.

[2] Pour comprendre ces paroles du Pontife, il faut jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire de ce temps. En octobre 1729, un paysan de Bozio, indigné des exigences du fisc, appela les autres paysans à la révolte. L'insurrection gagna rapidement les villages voisins ; bientôt toute la Corse fut soulevée. Les chefs spirituels de l'île, que l'on consulta, se réunirent tous à Orezza et décidèrent que, si Gênes continuait à frustrer la Corse de ses droits, la guerre devenait pour cette dernière un cas de légitime défense, et que le peuple se trouvait

Car ce ne fut pas uniquement comme Evêque d'Aleria, mais bien comme Apotre de toute la Corse, qu'il répandit autrefois ses salutaires enseignements et ses lois : les mœurs furent amendées, les haines éteintes, les esprits réconciliés, le clergé ramené à sa première ferveur, les fidèles guidés dans la voie des commandements.

C'est pourquoi nous regardons comme un des principaux devoirs de la charge apostolique, imposée à notre faiblesse par un mystérieux dessein de la Providence, et comme un des plus puissants secours pour le parfait accomplissement de notre saint ministère, de travailler à augmenter le culte et la vénération de ce serviteur de Dieu, pour la gloire du Dieu tout-puissant, l'honneur de l'Eglise catholique et le bon exemple du peuple chrétien.

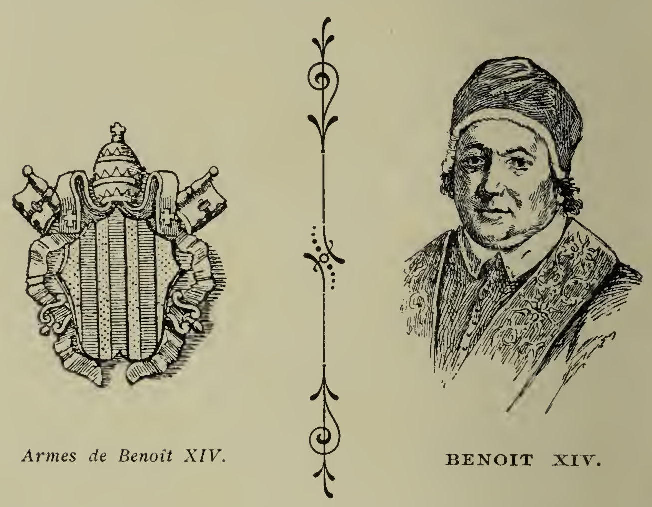
Après une enfance et une jeunesse passées dans la piété et l'étude des sciences, il embrassa un genre de vie plus parfait dans la Congrégation des Clercs Réguliers de Saint-Paul, dits Barnabites, et brilla par l'éclat de toutes les vertus religieuses. Appelé ensuite au gouvernement des fidèles confiés à ses soins, il accomplit d'une manière par-

délié du serment de fidélité. A l'exemple de quelques Républiques italiennes du Moyen Age, ils se mirent alors sous la protection de la sainte Vierge, dont l'image fut placée sur le drapeau national, et nommèrent Jésus-Christ leur *Gonfalonier* ou porte-étendard.

Les insurgés s'emparèrent de Saint-Florent (15 avril 1731) et de Bastia Terravecchia (13 juin). En 1735, nouvelle insurrection. Comme le mouvement insurrectionnel devenait de plus en plus inquiétant, le Sénat de Gênes demanda aide à la France. Louis XV envoya 3.000 hommes en Corse, sous les ordres du comte de Boissier, neveu du célèbre Villars (1738). Les Corses refusèrent de se réconcilier avec Gênes ; le bouillant et altier Boissier fut obligé d'en venir aux mains avec les insulaires, mais il fut défait à Borgo et mourut le 2 février 1739. Louis XV envoya alors un corps de 12.000 hommes, sous la conduite du marquis de Maillebois. Sévère, mais juste, prompt, mais sûr dans l'action, Maillebois pacifia l'île en quelques mois, et administra le pays avec sagesse et équité. En 1741, il quitta la Corse, suivi de près par ce qui restait de troupes françaises. A peine les Français eurent-ils quitté l'île, que la haine contre les Gênois se ralluma dans tous les cœurs, et la petite guerre recommença partout. — *Histoire des Corses*, F. Gregorovius. Bastia, 1881.

faite les devoirs de sa charge, de manière à mériter, comme nous en sommes persuadés, de Jésus-Christ, le prince des pasteurs, la récompense éternelle... »

Les *Actes* de Saint-Charles *a Catinari* notent avec soin que chaque année, le 23 avril, au jour anniversaire de la fête du Bienheureux Alexandre Sauli, le Souverain Pontife



Armes de Benoît XIV.

BENOIT XIV.

Benoît XIV ne manqua pas une seule fois, jusqu'à sa mort, de se rendre en grand appareil à l'église des Barnabites, pour y vénérer le saint Evêque qu'il honorait d'un culte spécial et qu'il s'était proposé comme modèle dans les voies de la perfection [1].

Le culte, légalement autorisé par le Saint-Siège, fut solennellement inauguré dans toutes les villes où s'était répandue la dévotion au nouveau Bienheureux. A Pavie, le tombeau du serviteur de Dieu avait été ouvert pour la

[1] *Ex Actis Collegii S. Caroli ad Catinarios.* Annis 1741-1758. — Notons, en passant, que le confesseur ordinaire et le confesseur extraordinaire de Benoît XIV furent deux Barnabites, les Pères Maccabei et Gropallo.

première fois le 13 septembre 1623, par Mgr Fabrice Landriani, lorsque commença le procès de Béatification. Les précieux restes du serviteur de Dieu, reconnus par les experts et placés dans un nouveau cercueil, avaient été ensuite remis au même endroit. En 1741, après la promulgation du Décret de Béatification, Mgr François Pertusati fit ouvrir pour la seconde fois le tombeau du Bienheureux; les ossements sacrés, de nouveau examinés, furent placés près du grand autel dans le chœur de la cathédrale; l'année suivante le corps saint, recomposé avec soin et revêtu des habits pontificaux, fut enfermé dans une châsse et placé sur l'autel de Notre-Dame du saint Rosaire — aujourd'hui l'autel du Crucifix. — Quelques années plus tard, on choisit la chapelle du fond de la nef latérale de droite pour y élever un nouvel autel qui fut peu à peu enrichi, avec la chapelle elle-même, de marbres précieux, de stucs et de bronzes, par les soins des marquis Pie et Ange Belligeri, tous deux successivement archiprêtres de l'église métropolitaine. Ce fut là que Mgr Olivazzi déposa le corps de saint Alexandre Sauli, dans une urne creusée dans le mur. Au-dessus de l'autel, l'Evêque est représenté en train de prêcher ; deux anges soutiennent le cadre ovale qui orne la peinture. A droite et à gauche de l'autel, deux autres toiles représentent différents faits de la vie charitable du serviteur de Dieu [1].

Les Barnabites de Pavie consacrèrent à leur saint confrère, dans leur église de Canepanova, la première chapelle à gauche en entrant, et l'ornèrent d'une remarquable peinture du milanais Ferdinand Porta, imitateur du Corrège.

La ville de Gênes ne voulut point rester en dessous des autres villes d'Italie dans les honneurs rendus à son illustre

[1] Mgr Riboldi, évêque de Pavie. Lettre pastorale, 1892. — Moiraghi. *Cenni,* page 39.

concitoyen. La joie de la noble famille Sauli fut partagée par toute la population, le Sénat de la République en tête.

Le doge de cette année-là, Nicolas Spinola, était précisément un parent de la mère du Bienheureux ; il voulut combiner lui-même tous les détails de la fête publique et du cortège de la seigneurie à la colline de Carignano. Dominique Sauli, le plus proche parent d'Alexandre, déboursa de grosses sommes d'argent pour rendre la solennité digne de celui qui apportait un si grand lustre à sa famille. A travers les rues ornées d'arabesques, de fleurs, de tentures, de bannières, s'avançait d'abord un bataillon de soldats allemands somptueusement vêtus à l'espagnole ; ensuite les jeunes pages de la seigneurie, précédés par l'officier portant l'épée de justice ; les sénateurs entourant le doge Spinola, revêtu du large et historique manteau de damas violet soutenu par deux pages ; à sa suite, huit pages, les magistrats de la ville, et enfin une compagnie d'arbalétriers. A la porte de la basilique de Carignano, les représentants de la République furent reçus par Dominique Sauli et tous ses parents de Gênes et de Milan. Cette journée du 24 juillet 1741 fut véritablement l'apothéose et la glorification des Sauli et des Spinola, ainsi que se prit à le développer, durant la cérémonie, le barnabite Sambuceto, chargé de prononcer l'éloge du nouveau Bienheureux [1].

Les grâces prodigieuses et les bienfaits signalés obtenus par l'intercession d'Alexandre Sauli furent si nombreux que, deux ans seulement après la Béatification, Benoît XIV ordonnait de reprendre la Cause de Canonisation. Mais, malheureusement, les bouleversements politiques des années qui suivirent, la guerre religieuse, l'exil de deux Papes, la dispersion des Ordres religieux, des calamités sans fin,

[1] Moltedo, *Vita,* ch. XIV, page 505.

furent autant d'obstacles qui contribuèrent à laisser cette *Cause* dans l'oubli. Lorsque le calme vint à renaître dans l'Eglise et dans la société, les Barnabites furent amenés, par des circonstances providentielles, à s'occuper d'abord et plus particulièrement de leur saint fondateur Antoine-Marie Zaccaria, dont le culte *ab immemorabili* fut reconnu en 1890 et dont la Canonisation solennelle eut lieu le 27 mai 1897. Toutefois, pendant ce temps d'arrêt que j'appellerais volontiers *légal,* la dévotion à notre cher Saint ne s'était point ralentie. Le chapitre suivant en fournira la preuve.





CHAPITRE XXIX

Gerbe de Grâces miraculeuses.

Il faudrait un gros volume pour raconter toutes les grâces miraculeuses obtenues par l'intercession de saint Alexandre Sauli, seulement depuis sa Béatification solennelle. Afin d'encourager nos lecteurs à recourir avec confiance à ce puissant Thaumaturge, nous en relaterons ici quelques-unes, parmi les plus saillantes.

EN ITALIE

1. Sœur Angèle-Catherine Martini, religieuse du monastère de Sainte-Claire, à *Castel Léone* (Crémone), atteinte de scorbut, était sujette à des douleurs de tête extrêmement douloureuses ; bientôt de larges taches livides apparurent sur ses bras et sur ses jambes, ses gencives se gonflèrent et elle perdit toutes ses dents ; puis des crachements de sang, des vertiges, une faiblesse générale lui firent souffrir, *pendant dix ans*, un véritable martyre. En 1745, on lui conseilla de prier le Bienheureux Alexandre Sauli ; elle commença une neuvaine, avec la ferme confiance d'obtenir un peu de soulagement. En effet, le troisième jour de la neuvaine, elle se trouva instantanément guérie et ne souffrit plus aucune douleur.

2. Philippe Quinteri, de Lodi, étudiant en théologie, âgé de vingt et un ans, fut saisi, le 26 décembre 1743, de coliques néphrétiques qui produisirent une grande inflammation et une forte fièvre. Tous les remèdes furent inutiles pour arrêter le mal et le docteur déclara qu'il n'y avait plus d'espoir. Le Saint Viatique fut porté au pauvre malade qui perdit peu après connaissance, avec tous les signes d'une mort prochaine. Vers dix heures du soir, Philippe vit clairement le Bienheureux Alexandre Sauli, habillé en Barnabite, le visage radieux, apparaître au pied de son lit et lui toucher la tête. A ce contact, le jeune séminariste sauta du lit, en s'écriant : *Oh! Bienheureux Alexandre, Bienheureux Alexandre!* Il était instantanément et parfaitement guéri, plein de forces et de vigueur. Le médecin qui le soignait, déclara par serment que cette guérison était vraiment miraculeuse.

3. Cécile Brera, de Pavie, jeune mère de vingt ans, souffrait depuis plusieurs années d'une maladie de nerfs qui ne lui laissait de repos ni jour ni nuit. En 1878, comme on célébrait à la cathédrale les fêtes de la translation du corps du Bienheureux Alexandre, elle se traîna comme elle put devant la châsse du Saint et lui fit toucher une chemise qu'elle emporta dans sa maison. Le soir, avant de se coucher, elle se revêtit pieusement du linge bénit. O prodige! au même instant, elle se sentit complètement guérie et ne souffrit plus jamais des douleurs qui l'avaient tant éprouvée.

4. En 1887, la petite fille de Louis Sardi, notaire de Canelli, en Piémont, tomba par surprise dans une chaudière d'huile bouillante. Le médecin, appelé aussitôt, déclara la pauvre fillette entièrement perdue. « Eh bien, répondit la mère, je vais la confier au Bienheureux Alexandre et il me la guérira », et elle fit le vœu d'aller avec son enfant en pèlerinage à Calosso, prier dans la chambre

où mourut le saint Evêque ; à l'heure même l'enfant commença à entrer en convalescence, et quelques jours plus tard, joyeuse et enjouée, elle se rendit avec sa mère à Calosso. En entrant dans la chambre convertie en chapelle, la petite fille s'écria, en regardant le cadre placé



Saint Alexandre Sauli
protège les habitants des campagnes qui recourent à lui.

au-dessus de l'autel : « Voilà celui qui m'a guérie ! » Le curé de Calosso, présent en cet instant, vint attester cette guérison.

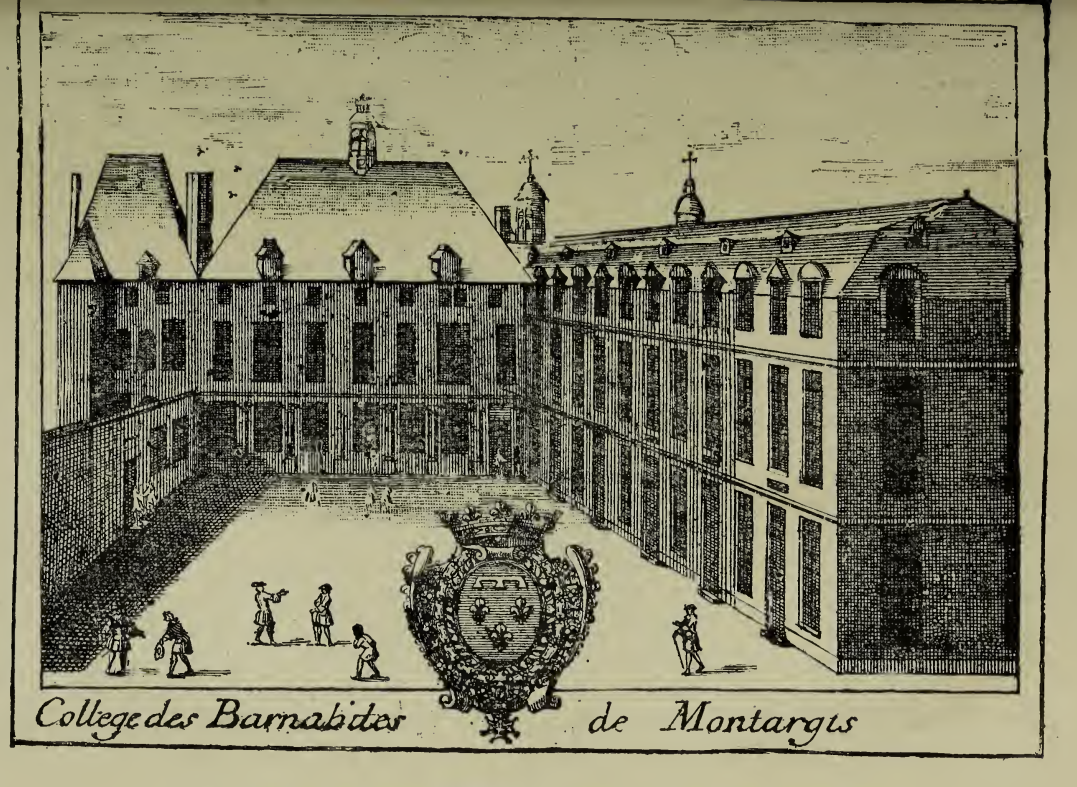
5. Françoise Pozzi, pauvre paysanne de *Valbono,* près de Pavie, n'avait pour toute richesse qu'un vieux bœuf

malade et estropié. Un jour, en entrant dans l'étable, elle trouva la pauvre bête inanimée. Consternée et désolée, Françoise eut aussitôt la pensée de recourir à l'intercession du Bienheureux Alexandre Sauli que l'on disait si compatissant pour les pauvres gens. Elle se rendit à la cathédrale, pria devant la châsse du saint Evêque et fit célébrer deux Messes afin d'obtenir secours et protection. Quelle ne fut pas sa surprise et sa joie, en rentrant dans sa maison, de voir le vieux bœuf se lever tout d'un coup sur ses pattes et gambader autour d'elle ! Plus robuste que jamais, il fut la providence de la pauvrette qui ne cessait, devant tout le monde, d'en rendre grâces à son compatissant Protecteur.

6. Au mois de mars 1899, Alphonse de Musso, d'Arienzo, souffrant d'une carie des os au pied droit, subit une douloureuse opération. Mais le mal reparut et prit des proportions telles, qu'on désespéra de le sauver. Un Père Barnabite de San Felice a Cancello exhorta le jeune homme et sa famille à recourir avec confiance au Bienheureux Alexandre Sauli. On commença une neuvaine et aussitôt le mal diminua. Le 20 mai, tout avait disparu, ainsi que l'attestèrent par écrit les deux médecins *qui en furent tout émerveillés.*

EN FRANCE

1. Entre 1750 et 1754, une maladie d'une nature inconnue répandit l'épouvante dans un petit village de France, nommé *Amilly,* près de *Montargis,* dans le département du Loiret. En vain, les médecins les plus habiles essayèrent d'en arrêter les rapides et terribles progrès, la mort ne respectait ni les conditions ni l'âge ; jeunes et vieux tombaient foudroyés par le mal mystérieux. On n'entendait de tous côtés que des gémissements, et le son lugubre des



Ancien Collège des Barnabites, à Montargis (Loiret). — D'après une vieille estampe.

cloches s'unissait aux cris de douleur et de désespoir de la population affolée. L'abbé Jacques, curé du village, homme d'une grande sainteté et d'une profonde doctrine, ne cessait d'élever ses mains vers le Ciel, demandant grâce pour son troupeau désolé ; plusieurs fois même, il avait offert sa vie pour son peuple.

Peu de temps avant cette calamité publique, on avait célébré solennellement dans l'église des Barnabites de Montargis [1] la fête du Bienheureux Alexandre. Le Panégyriste avait raconté le dévouement d'Alexandre pour la Corse décimée par la peste, et la santé rendue aux habitants par les prières de leur Evêque. Frappé de cette pensée, le curé d'Amilly rassemble les principaux du pays et leur propose de faire un pieux pèlerinage à l'église des Barnabites, pour demander au Bienheureux Alexandre la cessation d'une calamité si terrible. Au jour fixé, tous les habitants d'Amilly se rendirent à Montargis, en chantant des psaumes et de pieux cantiques ; arrivés à l'église des Barnabites, ils se prosternèrent sur les dalles du sanctuaire, confessant tout haut qu'ils avaient péché et justement mérité la colère de Dieu, mais qu'ils espéraient obtenir par l'intercession du Bienheureux le pardon de leurs péchés et la délivrance du terrible fléau. Ce peuple humilié ne tarda pas à éprouver les effets de la miséricordieuse bonté du Seigneur. A peine sortis de l'église, tous les malades, sans en excepter un seul, furent complètement guéris et la terrible épidémie disparut entièrement ; c'est ce qu'atteste une lettre du Provincial des Barnabites, le Père D. Germain Noguez, témoin oculaire du fait.

[1] Appelés à *Montargis,* en 1620, par Antoine Deshayes, ami intime de saint François de Sales et gouverneur de cette ville, les Barnabites y établirent un collège qui devint en peu de temps très célèbre et qu'ils dirigèrent avec succès jusqu'en 1790. Leur église, dédiée à saint Louis et construite grâce aux libéralités des princes de la maison royale d'Orléans, passait pour une des plus belles de la contrée.

2. La petite M. H. vint au monde à Paris, en 1880, dans des conditions si difficiles que le chirurgien ne put s'empêcher de dire : « Dans ma longue expérience, aux Indes et en Europe, je n'ai jamais rencontré un cas semblable ; la mère et l'enfant auraient dû inévitablement périr. » Comme la mère invoquait depuis longtemps le Bienheureux Alexandre Sauli et portait sur elle une de ses reliques, elle attribua à sa puissante protection, implorée avec une confiance sans borne, la grâce insigne qui lui avait été accordée [1]. En reconnaissance du bienfait reçu, elle donna le nom du saint Evêque à sa chère enfant. Un de ses premiers soins fut ensuite de lui faire connaître et prier son saint Protecteur. C'était merveille de voir la pieuse enfant joindre soir et matin ses petites mains devant l'image du Saint et répéter avec une dévotion sans pareille : *Bienheureux Alexandre Sauli, priez pour nous !*

Dans l'été de 1885, M., âgée de cinq ans, tomba si gravement malade qu'on craignit pour ses jours. On plaça sur son lit la relique d'un Saint, dont nous ignorons le nom, mais aussitôt M. : « Je n'ai pas la relique de mon Protecteur, le Bienheureux Alexandre, donnez-la-moi ; c'est lui qui m'a sauvée une première fois, à ma naissance, il me guérira encore cette fois-ci. » Comme on n'avait pas la relique demandée, on plaça une image de saint Alexandre Sauli sur son oreiller : aussitôt l'enfant s'endormit paisiblement et le lendemain elle était parfaitement guérie.

[1] Nous aimons à rappeler ici comment, depuis bien longtemps, saint Alexandre Sauli est reconnu, d'une manière toute particulière, le Protecteur efficacement invoqué, soit par les épouses qui désirent obtenir de Dieu la bénédiction de leur mariage, soit par les mères qui implorent de Dieu l'heureuse naissance de leurs enfants. Dans plusieurs églises où l'image du saint Evêque est exposée à la vénération des fidèles, nous l'avons vue entourée de multiples témoignages de la reconnaissance des pauvres mères qui l'ont appelé à leur secours, dans des circonstances difficiles et douloureuses, et qui en ont obtenu un merveilleux soulagement.

3. Paris, septembre 1892. « Le 24 septembre de l'année dernière, je fus appelée auprès de la jeune Suzanne D..., charmante enfant de dix ans. Atteinte d'abord de la fièvre scarlatine, puis par d'autres maladies qui en furent la conséquence, la pauvre petite se trouvait à toute extrémité. J'engageai la famille à recourir immédiatement au Bienheureux, et je suspendis au cou de la petite malade la Relique que vous aviez bien voulu me remettre. Quelques heures plus tard l'enfant était sur le point de rendre l'âme. Un nouveau médecin, chrétien fervent, fut appelé en toute hâte, mais déclara le cas désespéré et prescrivit, pour la forme, une potion inoffensive. Nos prières continuaient, plus ferventes que jamais. Après avoir pris sa potion, l'enfant s'endormit d'un sommeil doux et paisible. Le lendemain elle entrait en convalescence, et huit jours après, parfaitement guérie, assistait, à l'autel du Bienheureux Alexandre, à une Messe d'actions de grâces. »

Voici une autre faveur. « Le 13 août 1892, j'apportai la relique du Bienheureux Alexandre à M. B... qui, à la suite d'une chute faite le mois précédent, avait été atteint de paralysie à la jambe et au pied droit, ainsi que d'une anémie cérébrale. Le malade accepta la relique avec des sentiments de vive piété et commença aussitôt une neuvaine. Le quatrième jour, inopinément, M. B. recouvra l'usage de la jambe, puis celui du pied ; le cerveau se dégagea petit à petit, et, quinze jours après, le cher malade s'en allait gaiement à son bureau, reprendre son travail quotidien. Le médecin, qui l'avait cru perdu, fut très étonné de cette guérison extraordinaire, mais le malade, ainsi que sa famille, en rendirent de vives actions de grâces à leur saint Protecteur. »

4. Paris, 12 juillet 1899. « Depuis un an j'étais anémique. Le médecin me défendit de travailler à la couture. Au mois de juin dernier, je ressentis dans les jambes des

douleurs intolérables : une fièvre intense me laissait à peine respirer. Le 20 juin, ayant lu par hasard dans le *Messager de Saint-Paul* [1] la guérison miraculeuse d'une jeune fille corse, par le Bienheureux Alexandre Sauli, je commençai aussitôt une neuvaine en son honneur, promettant, si je guérissais, de la faire annoncer dans le *Messager*. Le cinquième jour de la neuvaine, pendant ma prière, j'ai senti tout d'un coup la fièvre me quitter et mes jambes plus solides que jamais. Depuis lors, j'éprouve un bien-être extraordinaire. Vive le Bienheureux Alexandre Sauli ! » L. V.

5. Une Religieuse de la Sainte Enfance de Jésus, à Corbeil (Seine-et-Oise), souffrait des douleurs si aiguës dans les pieds, qu'elle ne pouvait les poser à terre sans presque perdre connaissance. Ayant lu dans le *Messager de Saint-Paul* qu'on demandait des miracles pour la Canonisation du Bienheureux Alexandre, elle commença avec ferveur une neuvaine au Bienheureux et se trouva *complètement* guérie dès le troisième jour.

EN CORSE

1. « Pour la plus grande gloire de Dieu et celle de son fidèle Serviteur, le Bienheureux Alexandre Sauli, je dois faire connaître une faveur spéciale obtenue au mois de décembre 1889.

« Les fièvres paludéennes me minaient depuis quelques années, sans toutefois m'obliger à interrompre mon travail. Le 10 décembre, par une matinée froide, obligée de sortir, durant une heure de surveillance, dans une cour exposée au Nord et très humide, je fus saisie par le froid qui ne

[1] Bulletin mensuel des Pères Barnabites. Administration : 119, Avenue Brugmann, Bruxelles (Belgique). Abonnement : 3 francs par an.

me quitta que dans la soirée. Pensant à un accès de fièvre, la Sœur infirmière me donna de la quinine, que je pris avant de m'endormir. Au milieu de la nuit, je fus prise de vomissements violents, avec une sorte de tremblement nerveux et un malaise indescriptible ; le jour venu, je dus garder le lit, une grave hémorragie des reins s'étant déclarée. On fit venir le docteur, qui jugea mon état presque désespéré et pria la Mère Supérieure de prévenir ma famille. Il voulut bien prescrire quelques remèdes ; mais en vain, puisque je ne pouvais rien garder. Le lendemain, il revint me voir et, me trouvant de plus en plus mal, il engagea la Mère Supérieure à me faire administrer les sacrements des mourants. Le R. Père Directeur du Grand Séminaire fut appelé, et, après avoir entendu ma confession, me remit une relique du Bienheureux Alexandre Sauli et fit commencer une neuvaine à laquelle prirent part les élèves du Grand Séminaire, les élèves de l'Ecole normale d'institutrices, les élèves de notre Pensionnat et la Communauté.

« Le jour de l'octave de l'Immaculée Conception, je me trouvais au plus mal : fièvre, délire, muguet, tout autant de symptômes alarmants. Le docteur me quitta sans espoir de retour à la santé, et le R. Père Directeur, revenu pour me porter le Saint Viatique, me donna l'Extrême-Onction et récita les dernières prières ; il se retira après m'avoir exhortée à la confiance.

« Le Bienheureux devait obtenir ma guérison en vue de sa Canonisation. J'étais calme ; mais je souffrais beaucoup sans pouvoir manifester ma souffrance, n'en ayant plus la force. Durant la nuit, une sorte de réaction se produisit et un mieux sensible se déclara ; je reposai quelques heures, et le matin je me sentis guérie, l'hémorragie était arrêtée. Le docteur, qui m'avait quittée la veille à toute extrémité, revenait, hésitant, demander de mes nouvelles ;

apprenant que je me trouvais mieux, il revint me voir et déclara que ma guérison devait être attribuée à une intervention divine, mais il ajouta que ses prescriptions n'avaient pas été sans effet. Il refusa le certificat que le R. Père Directeur lui avait demandé avec instances pour le transmettre aux RR. Pères Barnabites.

« Le mieux continua en s'accentuant chaque jour de la neuvaine, et le dernier jour je me trouvai tout à fait bien ; si on me l'avait permis, j'aurais pu quitter le lit. Depuis cette guérison extraordinaire ma santé a été parfaite. J'ai toujours une grande confiance en la puissante protection du Bienheureux Alexandre Sauli, et c'est pour m'acquitter d'une dette de reconnaissance que j'ai rédigé cette relation.

Sr M.-Lucie,
Fille de Marie Immaculée.

Ajaccio, le 30 octobre 1890. »

2. « Le 5 décembre 1899, une de nos Sœurs tomba malade de la variole. Dès le premier jour la maladie apparut avec des signes d'une extrême gravité : nous en étions désolées à tous les points de vue, et on se mit à prier avec ferveur Saint Antoine et le Bienheureux Alexandre. Le quatrième jour, je plaçai sur la cheminée de la chambre l'image du Bienheureux que m'avait donnée le R. Père Piras, le conjurant de venir à notre secours ; mais la maladie allait toujours en augmentant.

« Le 10 décembre, le docteur me dit qu'il n'avait plus aucun espoir. La malade, qui s'était déjà confessée, m'exprima le désir de voir le R. Père Piras. Celui-ci vint aussitôt avec une relique du Bienheureux Alexandre et engagea la Sœur à le prier avec ferveur ; elle répondit qu'elle n'avait pas peur et que la mort lui serait un gain. « J'aime ce sentiment de détachement, répondit le Père, « mais songez qu'ici on a besoin de Sœurs jeunes et vail-

« lantes ; si elles s'en vont, qui donc travaillera ? » Ensuite il plaça la relique sous son oreiller et s'en alla, en me recommandant de faire administrer la malade et de l'ensevelir, aussitôt morte, dans un double cercueil. J'avais perdu toute confiance ; je pris l'image du Bienheureux et la mettant de côté : « Je ne vous demanderai plus rien, « lui dis-je, puisque vous ne m'exaucez pas. »

« On n'attendait plus que le dernier moment ; le vicaire vint réciter les prières des agonisants et donner la bénédiction papale à la mourante, puis il s'en alla commander le cercueil chez le menuisier. Le médecin lui aussi avertit les employés de la mairie de venir désinfecter la chambre, immédiatement après la mort de la Sœur. Vers le soir de ce même jour, 17 décembre, pendant que l'on préparait les objets nécessaires pour l'ensevelissement, la malade ouvre les yeux, demande un peu de lait, se soulève d'elle-même sur son lit, en disant que le Bienheureux, dont le R. Père Piras lui avait donné la relique, lui avait assuré qu'elle ne mourrait pas. Sur le moment, je demeurai, ainsi que mes compagnes, tout abasourdie ; puis j'allai lui chercher bien vite une tasse de lait, qu'elle but avec un grand plaisir. On courut avertir le menuisier de ne plus s'occuper du cercueil.

« Le lendemain, le médecin la trouva hors de danger ; elle est aujourd'hui entièrement guérie.

« En foi de quoi j'ai signé la présente : Sœur Juste, Supérieure des Sœurs de Bon Secours.

Bastia, 5 avril 1900. »

3. De Bastia : « Je souffrais depuis deux jours des douleurs de l'enfantement, sans pouvoir accoucher. Je me recommandai au Bienheureux Sauli, en lui demandant de me délivrer au plus vite, car je n'en pouvais plus. Ma mère me donna la sainte relique du Bienheureux le 18, à

dix heures du soir. Oh ! miracle !... aussitôt, après tant de souffrances, j'accouchai d'un charmant bébé, et je n'ai plus ressenti la moindre douleur. L'enfant et moi, nous nous portons à merveille, grâce au Bienheureux Alexandre Sauli : qu'il en soit à jamais béni et remercié !

18 avril 1900.

M. GATTI. »

4. La lettre suivante a été adressée à la Directrice de l'Ecole du Bienheureux Alexandre de *Cervione* (Corse), qui nous en a donné communication.

« MADAME LA DIRECTRICE,

« Le Bienheureux Alexandre Sauli ayant voulu nous montrer sa puissance, je suis heureuse de vous en faire part, pour que vous puissiez la publier où il vous plaira.

« Le jour où nous avons quitté *Cervione* pour nous rendre à *Aleria*, vous vous souvenez de la crainte que ma fille éprouvait d'aller en voiture. Vous lui avez remis l'image du Bienheureux Alexandre et elle vous répondit aussitôt qu'elle partait tranquille, que sous sa protection il ne nous arriverait rien de fâcheux.

« A peine avions-nous fait trois cents mètres, le cheval s'emporta et alla taper contre le mur du rempart. La voiture fut renversée, et mon mari qui nous conduisait se trouva entre les roues de la voiture et les jambes du cheval. Au grand étonnement des personnes qui accoururent pour nous porter secours, nous croyant tous les trois grièvement blessés, personne n'eut la plus petite égratignure, et la voiture, qu'on croyait brisée, ne subit aucun dommage. C'est grâce à la protection du Bienheureux Alexandre, si nous n'avons eu aucun mal. Je vous prie, Madame la Directrice, de commencer une

neuvaine en reconnaissance. Nous avons fait dire une Messe dans l'église d'*Aleria*, en actions de grâces.

Aleria, 2 janvier 1900.

JOSÉPHINE MAGGI. »

5. Il y a quatre ans environ, grande a été notre joie de recevoir la visite d'un jeune soldat corse qui attribuait sa guérison au Bienheureux Alexandre Sauli.

Ce jeune homme, né à *Cervione*, avait été envoyé à Madagascar. Au bout de peu de temps, il fut saisi par les fièvres, les forces disparurent au point que le major du régiment lui ordonna, comme dernière et unique ressource, de regagner au plus tôt le sol natal.

Quitter Madagascar ! ne plus pouvoir servir la patrie ! était un gros crève-cœur pour le brave enfant. Je veux rester, se dit-il intérieurement, il faut que je reste. Je vais prier le Bienheureux Alexandre Sauli, patron de mon pays ; il faut qu'il me guérisse, et, pour le remercier de sa protection, je m'engage à donner deux beaux vases de fleurs à l'église voisine. Le dernier jour de la neuvaine, la fièvre avait entièrement disparu, au grand ébahissement du major qui n'y comprenait rien ; les forces revinrent rapidement ; de fièvre il ne fut plus jamais question depuis lors. Sur ses économies de troupier, le Corse reconnaissant a laissé à l'église de Madagascar deux vases de fleurs. Quelle touchante offrande !

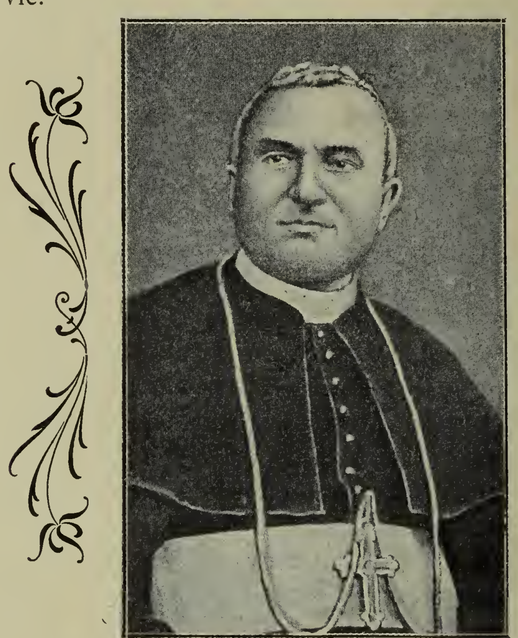
Rentré en France avec son bataillon, notre jeune soldat bien portant, d'une mine superbe, est reparti, joyeux et content, pour le Tonkin. Il est venu nous raconter sa guérison et prier devant la statue de notre Bienheureux. Il emporta là-bas médailles et images de son céleste Protecteur. Au Tonkin comme en Corse, on invoquera avec succès saint Alexandre Sauli.

CHAPITRE XXX

Apothéose.

En 1892, à l'occasion du troisième centenaire de la mort de saint Alexandre Sauli, des fêtes splendides eurent lieu à Pavie. L'Evêque du diocèse, Mgr Augustin Riboldi — mort en 1900 Cardinal-Archevêque de Ravenne — avait précédemment, en 1878, arrangé lui-même les glorieux restes de son saint prédécesseur dans une urne de cristal artistement travaillée, ornée tout autour d'une guirlande d'épis de blé et de grappes de raisin, en métal doré : elle est surmontée des armes du Bienheureux, du Pape Léon XIII, de l'Evêque de Pavie et des Barnabites ; de petits anges d'argent portant des inscriptions et les insignes épiscopaux sont disposés avec beaucoup d'art dans les endroits les plus saillants. L'éclat de ces pieuses cérémonies fut rehaussé par la présence de douze Evêques, au nombre desquels il nous est doux de citer l'Evêque de Mantoue, Mgr Joseph Sarto, aujourd'hui Sa Sainteté Pie X, qui, le second jour du *Triduum*, célébra dans un éloquent discours le prodigieux apostolat du Bienheureux Alexandre. Les journaux reproduisirent le portrait et les principaux traits de la vie du saint Evêque. Un élégant recueil de prose et de poésies, intitulé Témoignages et souvenirs, inséra entre autres choses une lettre très élogieuse du cardinal Rampolla,

secrétaire d'Etat; des vers latins du cardinal Parocchi, Vicaire de Sa Sainteté et autrefois Evêque de Pavie; des lettres de l'Archevêque de Gênes, des Evêques d'Asti, de Tortona, de Bergamo, de Mantoue, de Como, de Créma, etc.; des lettres du Saint, son testament inédit et un résumé de sa vie.




Mgr Augustin Riboldi,
Evêque de Pavie.
Mort en 1900 Cardinal-Archevêque de Ravenne.

Après la canonisation de saint Antoine-Marie Zaccaria, 27 mai 1897, les Barnabites travaillèrent avec ardeur à procurer les mêmes honneurs au fils le plus illustre de leur saint Fondateur. Par une disposition admirable de la divine Providence, la dévotion envers l'*Apôtre de la Corse* prit alors un rapide essor, surtout en Corse, où, le 19 mars 1899, eut lieu un éclatant miracle, dont le *procès*

ordinaire et apostolique fut immédiatement dressé par les soins de l'Evêché d'Ajaccio.

Un premier miracle, juridiquement reconnu, avait été opéré en 1741 par l'intercession du Bienheureux Alexandre, à Monza. L'heure était donc venue où l'humble serviteur de Dieu allait être couronné de l'auréole des Saints. Voici les deux miracles proposés pour la canonisation :

PREMIER MIRACLE

Guérison instantanée et parfaite de Charles Riva d'une grave et longue paraplégie myélite chronique.

Sur la fin de juillet et au commencement du mois d'août 1741, les fidèles accouraient en foule à l'église de Sainte-Marie *de Carrobiolo*, à Monza, où les Barnabites célébraient un *Triduum* solennel en l'honneur de leur nouveau Bienheureux Alexandre Sauli.

Tous les jours, à la porte de l'église, on voyait un pauvre estropié, surnommé « le tailleur de Monza », couché sur un petit chariot et demandant l'aumône aux fidèles qui entraient. C'était un nommé Charles Riva ; onze ans auparavant, au mois de mars 1730, alors âgé de cinquante ans, il avait éprouvé, à l'improviste, une très grande faiblesse dans les jambes ; cette faiblesse augmenta rapidement jusqu'à la paralysie complète d'une partie du corps, et il fut contraint à demeurer étendu sur son lit, incapable de se mouvoir sans le secours de quelqu'un. Médecins et amis le considérèrent avec raison comme inguérissable. Les remèdes employés au commencement demeurèrent sans résultat et on finit par n'en plus employer aucun.

Comme sa famille était très pauvre, sa femme et ses enfants n'ayant pas de quoi nourrir et loger le pauvre

estropié — les règlements de l'hôpital civil s'opposant à la réception des incurables — ils furent obligés de l'accompagner pour mendier sa subsistance. Tout d'abord, ils le placèrent à la porte d'une église, afin qu'il pût tendre la main aux passants; mais ensuite, les membres du pieux Institut de Saint-Gérard lui procurèrent une petite charrette, que ses enfants conduisaient à travers les rues de Monza pour mendier. Charles vécut ainsi jusqu'au mois d'août 1741, sans avoir éprouvé, durant ces dix années et demie, le moindre soulagement, sans possibilité d'améliorer son état, sans espoir de guérison.

Privé de tout secours humain, il se mit à implorer la protection du Ciel à l'occasion du *Triduum* solennel célébré en l'honneur du nouveau Bienheureux Alexandre Sauli dans l'église de Carrobiolo. Ses enfants le conduisirent à la porte de l'église, où ils étaient certains de recueillir d'abondantes aumônes, en raison du grand concours de fidèles durant ces jours de fête. Le pauvre estropié se tenait donc là, immobile sur sa charrette, demandant avec ferveur la santé au Bienheureux Alexandre, dont il avait entendu raconter tant de merveilles. Le dernier jour du *Triduum*, où la foule était immense, il fit prier un des religieux de venir le bénir avec la relique du Bienheureux. Un Père Barnabite vint en effet à la porte de l'église et le bénit avec la relique. Les fidèles, pressés les uns sur les autres, entouraient le pauvre estropié et le regardaient avec compassion. Tout d'un coup, Charles se lève, il sent la vie et la force circuler dans ses membres : lui qui pendant dix ans n'avait pas fait un seul pas, il laisse sa charrette et se met à marcher, à sauter, à courir, n'en pouvant presque croire à lui-même.

Qu'on s'imagine la stupeur des assistants ! La guérison était instantanée et complète. Plus aucune faiblesse dans les membres jusque-là incapables de se mouvoir. Le mira-

culé parcourut à pied la ville presque tout entière. Tous ceux qui le connaissaient furent témoins du miracle. Charles demeura tout le reste de sa vie droit et plein de vigueur.

DEUXIÈME MIRACLE

Guérison instantanée et parfaite de Marie Canessa d'une grave et longue affection strumo-tuberculaire.

Marie Canessa, née à Cervione, au diocèse d'Aleria, éprouva, vers l'âge de sept ans, de vives douleurs dans les



MARIA CANESSA

jambes qui se gonflèrent au point de l'obliger à garder le lit. Les médecins appelés pour la visiter employèrent, mais inutilement, un grand nombre de remèdes : la ma-

ladie ne fit qu'empirer. Des plaies purulentes se formèrent aux jambes, aux pieds et sur tout le corps de la malheureuse ; un des médecins proposa même de lui racler les os et de lui amputer un pied. De plus, une jambe, contractée par la maladie, devint plus courte que l'autre. Accablée par des souffrances intolérables, couverte de plaies, d'une faiblesse et d'une maigreur extraordinaires, la plupart du temps clouée sur son lit, la pauvre jeune fille languit ainsi jusqu'à sa vingt et unième année, sans aucun espoir de recouvrer la santé, car tous les docteurs qui la visitèrent durent reconnaître l'inefficacité de leurs remèdes et annonçaient comme prochaine la mort de la pauvre infirme.

Au mois de mars 1899, le Père Louis Piras, de la Compagnie de Jésus, vint visiter et confesser Marie Canessa, ainsi qu'il en avait de temps en temps l'habitude. Il donna à la malade une image du Bienheureux Alexandre Sauli et l'engagea aimablement à commencer une neuvaine au saint Evêque, pour en obtenir sa guérison et manifester ainsi, par un éclatant miracle, le crédit dont il jouissait dans le Ciel, afin que le Saint-Siège pût décréter à l'illustre Apôtre de la Corse les honneurs suprêmes des Saints. La jeune fille y consentit et commença la neuvaine. Mais le mal, au lieu de diminuer, prit des proportions effrayantes. Néanmoins, la malade ne perdit pas confiance et continua de prier avec ferveur.

La grande confiance de la pauvrette fut agréable au Seigneur. Le 19 mars, fête de saint Joseph, époux de la très sainte Vierge, Marie Canessa, immobile sur son lit de douleurs, près de la fenêtre, entendant les cantiques de la procession de saint Joseph qui parcourait les rues du pays, fixe ses yeux alanguis sur l'image du Bienheureux Alexandre Sauli qui était devant elle et, tout d'un coup, poussée par une inspiration intérieure, se lève, saute du lit saine et



SAINTE-MARIE DE CARROBIOLO, A MONZA

C'est à la porte de cette église qu'eut lieu le premier miracle approuvé pour la Canonisation de saint Alexandre Sauli. — A droite, le couvent des Barnabites.

sauve, entre dans la chambre voisine, appelle sa mère et se jette dans ses bras en s'écriant : *Voilà le miracle du Bienheureux Alexandre!* En effet, toutes les douleurs étaient disparues, les quatorze plaies qui la rongeaient entièrement fermées, la jambe contractée aussi longue que l'autre, tous les signes de la maladie évanouis, les forces revenues. La miraculée, se jetant à genoux, remercia avec effusion le Seigneur et son Bienheureux Bienfaiteur. Tous ceux qui la connaissaient s'écriaient en la revoyant : *Voilà un miracle éclatant* [1] *!*

Le 31 juillet 1899, le Vicaire Capitulaire d'Ajaccio fut chargé d'instruire le procès relatif à ce miracle. Commencé le 3 octobre à Bastia, il fut terminé le 14 du même mois et consigné à la Sacrée Congrégation des Rites le 2 février 1900, par le Vice-Postulateur de la Cause, le Rév. Dominique Sisco, archiprêtre de Cervione. La procédure ordinaire suivit régulièrement son cours. Interrompue un instant par la mort de Léon XIII, elle fut reprise par ordre de Pie X, qui fit aimablement remarquer au Promoteur de la foi que le Bienheureux Alexandre lui était bien connu, et qu'en 1892, aux fêtes du troisième centenaire de la mort du saint Evêque, il en avait prononcé avec bonheur le panégyrique.

Le second dimanche après Pâques, 17 avril 1904, le Souverain Pontife, entouré de sa noble Cour, dans la grande salle du Consistoire, déclara solennellement la réalité des deux miracles : le premier, de la guérison instantanée et parfaite de Charles Riva d'une grave et longue paraplégie myélite chronique; et le second, de la guérison instantanée et parfaite de Marie Canessa, d'une grave et longue affection strumo-tuberculaire.

Le dernier acte juridique eut lieu le dimanche de la Très

[1] Positio super miraculis. Romæ, 1902.

Sainte Trinité, 29 mai 1904, dans la salle du Consistoire et avec la même solennité que le 17 avril. Le Pape y fit publier le décret dit de *Tuto : On peut en toute sécurité procéder à la canonisation solennelle du Bienheureux Alexandre Sauli.*

Après que tant de doctes Théologiens et de Canonistes appelés à donner leur avis dans la Congrégation des Rites, après que les Cardinaux de cette même Congrégation et tout le Sacré Collège réuni à tant d'Evêques, ont décidé que l'on pouvait procéder à la Canonisation, c'est au Pape lui-même à célébrer cette fête qui intéresse l'Eglise universelle.

La Basilique de Saint-Pierre est depuis plusieurs siècles le lieu destiné aux canonisations solennelles. C'est là que, le 11 décembre 1904, dans toute la majesté de la puissance que Dieu lui a donnée sur la terre, au milieu d'une assemblée comme on en voit rarement, le Souverain Pontife Pie X a prononcé cette sentence solennelle :

« En l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour l'exaltation de la foi catholique et pour l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et la Nôtre, après une mûre délibération et ayant souvent imploré le secours divin, de l'avis de nos vénérables frères les Cardinaux de la sainte Eglise Romaine, les Patriarches, Archevêques et Evêques présents dans la ville, Nous décrétons et définissons Saint, et Nous inscrivons au Catalogue des Saints ALEXANDRE SAULI, évêque et confesseur. »





Sa Sainteté PIE X

qui, le 11 décembre 1904, canonisa le B. Alexandre Sauli.

APPENDICES



APPENDICES

I

La Basilique de Sainte-Marie de Carignano.

Située sur une hauteur d'où elle domine la mer et une partie de la ville de Gênes, l'église de Sainte-Marie de l'Assomption, *dite de Carignano,* est un monument des plus complets, des mieux combinés et d'une parfaite unité. Elle fut construite en 1552, par le fameux architecte pérugin *Galéas Alessi, aux frais de l'illustre famille Sauli,* dont le splendide palais s'élevait non loin de là.

Son plan forme un carré régulier de 150 pieds, sans compter l'abside, et a quelque analogie avec celui de Saint-Pierre de Rome. Trois nefs divisent l'intérieur et y produisent la Croix grecque. Les quatre piliers massifs qui soutiennent la coupole centrale sont ornés de quatre statues en marbre *de quatre mètres de hauteur !* Les deux plus belles, celle de saint Sébastien et *celle du Bienheureux Alexandre Sauli,* sont l'œuvre du célèbre sculpteur français Pierre Puget.

L'autel placé à droite du maître-autel, *in cornu Evangelii,* est consacré au Bienheureux Alexandre Sauli ; et de nombreux *ex-voto,* suspendus aux murs, indiquent que la

protection du saint Evêque s'étend largement sur la vieille cité de ses pères.

Actuellement, l'église est desservie par des chanoines qui forment une *Collégiale ;* ils sont présidés par un *Abbé* qui a le privilège des insignes épiscopaux.

On monte à la coupole par un escalier commode, et de là on jouit d'une vue véritablement enchanteresse sur la ville, le port, la mer et les montagnes.

Tout près de l'église est le large pont qui porte le



Sainte-Marie de Carignano, à Gênes.
Eglise patronale de la famille Sauli.

même nom, et qui joint les deux collines de Sarzane et de Carignan ; il fut construit aux frais d'un membre *de la famille Sauli.*

La *légende,* qui, à Gênes comme ailleurs, s'attache un peu à toutes choses, raconte que l'origine de la Basilique

de Carignano serait due à une belle dame de la famille Sauli, probablement femme ou fille du marquis Bendinello-Sauli, fort liée d'amitié avec la marquise Fieschi.

Cette grande dame avait l'habitude d'aller entendre la messe dans la chapelle de Sainte-Marie que les Fieschi avaient fait construire à côté de leur palais, non loin de Carignano ; chapelle fondée par le cardinal Luc Fieschi en 1276 : le même cardinal Fieschi qui délivra Boniface VIII à Anagni.

Or, comme, un certain dimanche, la *signora* Sauli tardait à venir et que l'on conseillait à la *signora* Fieschi de prendre patience et de l'attendre, celle-ci, irritée, répondit aigrement que si la *signora* Sauli voulait prendre ses aises, elle n'avait qu'à se faire bâtir une chapelle : et sur ce, la Messe commença.

Quand la belle retardataire arriva, on n'eut rien de plus pressé que de lui rapporter les paroles de la marquise. Piquée au vif, *tant fit et dit,* qu'elle décida son mari ou son père à donner immédiatement les fonds nécessaires pour bâtir une église capable d'éblouir et de confondre son orgueilleuse rivale [1].

Quoi qu'il en soit de la *légende,* l'église de Carignano est un magnifique témoignage de la richesse, de la grandeur et de la piété des *Sauli ;* et tandis que le somptueux palais

[1] M. Varni : *Notes artistiques sur la Basilique de Sainte-Marie de Carignan.* — Ir. Canevello.

M. Quatremère de Quincy a signalé dans son *Itinéraire de l'Italie* le *Palais Sauli* comme l'un des plus magnifiques palais, non seulement de Gênes, mais de toute l'Italie. « Rien de plus noble, écrit-il, de plus riche, de plus théâtral, que l'intérieur de la cour, environnée de deux étages de galeries en colonnes de marbre. L'ensemble est parfait, le plan excellent ; on y admire la belle proportion dans les élévations, le bon goût dans la décoration, une bonne exécution. Malheureusement ce monument de l'art est aujourd'hui dans le plus déplorable état d'abandon, et des additions postérieures sont venues ajouter de nouvelles insultes à celles que le temps lui a imprimées. »
(Paris, Hachette, 1855.)

qui abrita si longtemps le luxe et les splendeurs de cette famille patricienne se trouve maintenant dans le plus déplorable abandon, le temple élevé par elle à la gloire du Seigneur et de sa divine Mère jette toujours dans les airs sa grandiose coupole et ses deux clochers, comme un solennel hommage et une muette prière.

Notre vœu le plus sincère est que la dévotion à saint Alexandre Sauli s'y développe de plus en plus et que le saint Evêque Barnabite manifeste de plus en plus *à ses chers Génois* la puissance et les bienfaits de son intercession.

II

Alexandre Sauli Professeur de Philosophie à l'Université de Pavie.

Il est dit, à la page 57, qu'Alexandre Sauli suppléa, *durant plus d'un mois*, le célèbre professeur de philosophie Philippe Zaffiro, son intime ami.

Cette page était déjà imprimée, lorsque M. le Curé de Saint-François à Pavie, auquel je m'étais adressé pour avoir différentes vues de la belle église de *Canepanova*, qui se trouve aujourd'hui sous sa juridiction, daignait m'écrire le 2 novembre dernier : « Je prends la liberté de vous rappeler un fait de la vie du Bienheureux Alexandre Sauli que vous connaissez certainement, et c'est celui-ci : en 1561, le Père Sauli fut *Professeur de Philosophie*, dans cette Université royale de Pavie. C'est ce qui est indiqué dans l'ouvrage : *Memorie e documenti per la storia dell' Università di Pavia e degli uomini più insigni che vi insegnarono. Vol. I, pag. 173.* »

Je répondis, en me basant sur l'assertion de *Moiraghi*, que pour avoir suppléé pendant un mois Philippe Zaffiro, il me semblait difficile de donner à Alexandre Sauli le titre de *Professeur de Philosophie à l'Université*.

Très aimablement, M. le Curé de Saint-François m'écrivit le 17 novembre : « Pour ce qui regarde le *Professorat* d'Alexandre Sauli, je crois bon de vous faire connaître une *note* qui me fut envoyée par mon concitoyen, le Commandeur Charles dell'Acqua, ancien Bibliothécaire de notre Université, très versé dans tout ce qui regarde notre histoire. Voici cette note :

« Le noble professeur Jacques Parodi, qui enseigna les Pandectes à l'Université de Pavie en 1723 et qui a laissé de nombreux manuscrits inédits concernant l'histoire de cette Université, est l'auteur d'un travail important intitulé : *Elenchus privilegiorum et actuum publici Ticinensis studii a sæculo nono ad nostra tempora*, imprimé à Pavie en 1753.

« A la page 115 de cet ouvrage, il offre au lecteur le *Syllabus lectorum præstantiorum virorum publici Ticinensis studii*, rédigé d'après les anciens documents, et à la page 150, il parle ainsi du *Professeur Alexandre Sauli : Saulius Rev. Alexander Januens. Congr. Cler. Sancti Pauli Philos. Episcopus Papiæ an. 1561.*

« Dans la première partie de l'ouvrage : *Memorie e documenti per la storia dell' Università di Pavia e degli uomini più insigni che v'insegnarono*, Pavia, 1878, in fol. picc., contenant la série des Recteurs et des Professeurs, par l'abbé César Prelini, on trouve indiqué, à la page 173, année 1561, le nom du Professeur ALEXANDRE SAULI appliqué *ad lecturam philosophiæ* ORDINARIAM, avec la note suivante, extraite des documents conservés dans les archives de l'Université : *Clerc Régulier Barnabite..... il remplaça* PENDANT PLUS D'UN SEMESTRE *Philippe Zaffiro. Il fut suc-*

cessivement évêque d'Aleria en Corse, puis de Pavie en 1591.

« Alexandre Sauli demeura à Pavie une bonne partie de sa vie. Il y vint comme étudiant ; plus tard, il y fut reçu Docteur en théologie et élu doyen de cette faculté. Chargé d'enseigner la Philosophie et la Théologie aux jeunes Religieux de la Congrégation des Barnabites, il fut un des meilleurs réformateurs de la philosophie, si déchue au XVI[e] siècle. »

III

Ad Alexandrum Saulium quo die Juris Consultus Ticini renuntiatus est, Annibalis Campegii CARMEN

Hanc equidem lucem sperabam, Saule, futuram
Iamq ; diu præcepi animo tua gaudia, votis
Ipse favensq ; meis, dicebam, Lucifer ille
Mox aderit : iam sistit equos, cœloq ; renidet.
En venit lux illa : procul discedite curæ,
Et sol candidior niteat, iubarq ; diei
Ingeminet, tristesq ; animos et corda serenet.
Non liquidam tollat lugubri voce querelam
Attica Mater Itys deflens crudelia fata,
Et Niobes saxum manare perennibus undis
Cesset et Erygone veteres oblita dolores
Gaudeat et lachrymas permutet læta choreis.
Tuq ; o Sancta Themis, faveas, divinaque pandas
Limina : iam novus invehitur tua templa sacerdos,
Ipsaq ; quadriiugo impositum fert Gloria curru
Egregium iuvenem, quem stemmata longa sequuntur

Et tabulæ insignes, redivivaq; nomina avorum,
Cui viridis pendet Phœbea ex fronte corolla,
Quam modo Ticini iunxere ad littora Nymphæ,
(Nymphæ, quas fama est Phrygiæ liquisse fluenta,
Pulcher ubi quondam regnabat Marsyas amnis,
Ticini propter sedisseque flumina amæna).
Non cæsas acies quisquam, non oppida bello
Capta leget, non hic ferri captiva videbit
Flumina, non reges manibus post terga revinctis:
Te, metuende labor, vicit, te, blanda Voluptas,
Et vos illecebræ dulces, iucunda venena.
Cur, o Diva, tuum cessas agnoscere alumnum,
Fatidica et iuvenem Cephisi spargere lympha,
Et duros emenso aditus, cæcasq; latebras
Divini tandem penetralia pandere iuris?
Nam, cum sæpe animum partes versasset in omnes
Ancipitem, cui nam potius se addiceret arti;
Sic puerum præsens olim est affata Minerva:
Delige, cui libeat studio transmittere chara
Tempora, qua iuvet ingenium exercere palæstra:
Seu Phœbi cytharæ, et vatum sunt carmina cordi
Mollia, sive cupis tractare Demosthenis arma:
Seu Sylvas Academi interreptare salubres,
Discere seu cœli numeros; et conscia.....
Sydera prospectare velis: sive horrida Martis
Bella iuvet pugnare, feris concurrere telis;
Ipsa meas donabo artes, hastamq; minacem.
Ipse pudens, Divam venerans, oblata recusat
Munera: nam Themide totos devoverat annos.
Iamq; puer tua sacra gerens, tua sacra sequutus
Cæsaris, et Petri numerosa volumina versat,
Ut regere imperio populos, dare iuraq; discat.
Et velut in latebra Heracliti quærere verum
Assuescat, nunquam deceptus imagine recti.

Haud alio mentem, haud alio diviserat aures,
Nescire impatiens, somni parcusq ; Lyœi,
Desidiæq ; osor, cui non mala copia mentem
Oblimat, qui non auri irretitus amore
Virtutem irrisit, doctæ vel præmia frontis.
    Exin iudicio invenis commota Deorum
Turba est, et longe nituit Pax ore sereno.
Ipsa Quirinali trabea Bellona poposcit
Velari, et manibus latia amplexa secures
Risit, et in mediis castris Mars ipse togatus
Mutavit lictore Aquilas, parmamq ; Curuli.
Quin (ni ficta ioco perfertur fabula vano)
Aegida terribilem posuit cum cuspide Pallas,
Subductumq ; ensem cœlestis sensit Orion.
Tum denuo humanos speravit visere cœtus
Justitia, et tristes oculos attollere priscæ
Speravere Artes, et sæcula prima videre,
Quum pietas, et cana Fides regnaret in orbe,
Et ferveret adhuc nostrorum sanguis avorum,
Queis meliore luto finxit præcordia Titan.
Tunc aliquis cecinit vates non omine falso,
En Cumeæ iterum surgent delubra Sibyllæ,
Et Phœbi tripodes diuturna silentia rumpent,
Et Dodoneæ repetent sua carmina quercus.
    Fortunate, precor, iuvenis, tibi mollia fata
Eveniant, sero succedas pondus Atlanti,
Et tibi vitales spiret Favonius auras :
Hæc tum (spero equidem) nobis oracula pandes,
Quum te expectatum accepit pulcherrima Roma,
Et medios inter Patres ænigmata solves,
Purpurei augebis maiestatemq ; Senatus.
O properent, Aurora, tui vexisse iugales
Optatam lucem : celerent ea stamina Parcæ.
Iam tibi Romanæ deducunt vellera matres,

Iamque Tarentino violatur ara veneno.
Interea auricomum crinem, sine, laurus obumbret,
Venturos olim laurus prædicit honores,
Designatq ; alias Phœbea corona coronas.

Ticini, Apud Andream Vianum, patrum consensu. MDCXIIII.

Extrait de la *Miscellanea Belcredi,* T. X, par le T. Rév. Recteur du Séminaire de Pavie, Louis Valle, auquel nous envoyons, une fois de plus, l'expression de notre vive reconnaissance.

IV

Les Humiliés.

Dans la Vie de saint Charles par Bascapé et Giussani, il est parlé fort longuement des tentatives faites par le saint Cardinal pour réformer les Humiliés [1], de leur incorrigibilité et enfin de l'abolition de cet Ordre religieux. Les Barnabites eurent une grande part dans ces événements, puisqu'ils réunirent dans le monastère de Saint-Jacques à Crémone le petit nombre d'Humiliés qu'on supposait favorables à la réforme, pour essayer de ramener ensuite le reste de l'Ordre à de meilleurs sentiments.

En 1563, l'Humilié frère Louis Bascapé, prévôt de Saint-Jacques à Crémone, mais qui avait établi sa résidence dans un endroit plus favorable à ses affaires temporelles,

[1] Cet Ordre avait été fondé par quelques gentilshommes milanais, prisonniers de l'empereur Conrad, qui subirent en Allemagne une captivité très rigoureuse. Ces seigneurs furent graciés par l'empereur Henri ; mais, touchés par la grâce, ils résolurent de mettre leurs biens en commun et de vivre réunis sous la Règle de saint Benoît. Ils se nommaient les *Humiliés,* en souvenir des premières paroles de l'empereur lorsqu'il les fit comparaître devant lui pour leur rendre la liberté : *Vous voilà donc humiliés !*

avait cédé au conseil du Père Jean-Pierre Besozzi et était enfin revenu à Crémone, porteur de la lettre suivante pour le Père Nicolas d'Aviano : « Pavie, juillet 1563. Mgr Bas-« capé, Prévôt blanc (les Humiliés étaient habillés de « blanc), retourne habiter Crémone et son monastère. Il a « grand désir de servir Notre-Seigneur de toutes ses forces « dans sa sainte vocation et m'a demandé de vous écrire « ces quelques mots pour vous prier de lui accorder votre « amitié et avoir soin de son âme, ce qui serait pour lui « un grand avantage spirituel... »

Louis Bascapé avait amené avec lui deux religieux animés des mêmes sentiments ; deux autres vinrent du Piémont en juin 1565 et se mirent tous sous la direction spirituelle du Père d'Aviano. Saint Charles, protecteur de l'Ordre des Humiliés, se préoccupait beaucoup de cette situation, surtout depuis qu'il avait été spécialement délégué à cet effet par saint Pie V en 1567 et 1568 ; il aida donc puissamment la réforme qui semblait commencer à Saint-Jacques.

En octobre 1566, deux religieux Barnabites, les Pères Jacques Berna et Paul Maletta, par décret du Chapitre général et sur les instances de Louis Bascapé, furent envoyés chez les Humiliés de Saint-Jacques pour rétablir le culte divin dans cette église dépourvue de tout. L'année suivante, saint Charles, autorisé par le Saint-Siège, présida le Chapitre général des Humiliés à Crémone au monastère de Saint-Abondio, et élut Général de l'Ordre le frère Louis Bascapé. Le Père Paul Maletta remarque que le Cardinal fit cette élection *forcé par l'Esprit-Saint*, et le Saint lui-même, racontant cette élection à Mgr Ormanette qui se trouvait alors à Rome, affirme avoir élu ce Général « à cause de ses bonnes qualités et de sa vie spirituelle qui lui sont affirmées par des personnes de foi et d'autorité, comme les deux Pères de Saint-Barnabé (Berna et Ma-

letta) qu'il a chez lui depuis six ou sept mois à la grande satisfaction de Monseigneur l'Evêque et avec un grand accroissement du culte de Dieu dans cette ville. »

Mais tous les efforts de saint Pie V, de saint Charles et des Barnabites furent inutiles. La haine des Humiliés contre ce saint Cardinal et contre le Général des Barnabites, qui était alors le Bienheureux Alexandre Sauli, ne connut plus de bornes. Il fallut en venir aux dernières rigueurs, à l'extinction de l'Ordre. Mais avant d'en arriver à cette extrémité, saint Charles songea à unir les Humiliés aux Barnabites, et cette proposition fut très agréée du Souverain Pontife. Le Saint en conféra en 1569 avec le Bienheureux Alexandre Sauli; mais, pour les raisons que chacun peut facilement imaginer, il le trouva opposé à cette union.

Sur ces entrefaites, Mgr César Speziano écrivait de Rome à saint Charles : « Le Prévôt général des Humiliés est arrivé ici et a obtenu du Souverain Pontife, ainsi qu'il le racontera lui-même à Votre Seigneurie Illustrissime, une audience favorable et quelque espérance pour le maintien de son Ordre, bien que j'en aie moi-même très peu. Je crois que le Prévôt a dit à Sa Sainteté que, pour se réformer plus facilement, ils songeaient à s'unir aux Pères de Saint-Barnabé qui, probablement, consentiraient à cette union. En entendant cette proposition, Sa Béatitude sembla se radoucir quelque peu et ordonna au Prévôt d'en écrire à ces Pères de Saint-Barnabé, pour avoir leur avis. Cependant, Notre Saint Père n'a rien promis et n'a laissé aucun espoir de changer de sentiment, alors même que ces Pères y consentiraient. De sorte que, sachant combien les Pères sont opposés à cette union, et Votre Seigneurie Illustrissime le sachant mieux qu'aucun autre, je demeure persuadé, comme tout le monde ici à Rome, que Sa Sainteté supprimera cet Ordre. Je n'ai pas assisté à l'audience et ne puis

savoir que ce que m'en a rapporté ledit Prévôt général qui, du reste, en informera Votre Seigneurie jusque dans les moindres détails. »

Saint Charles répondit à Mgr Speziano : « Le Prévôt général des Humiliés ne me donne pas plus d'espoir que vous au sujet de sa Congrégation. Et comme il réclame mon appui, je lui réponds que vous ferez tout ce qu'il vous demandera, mais toujours dans le but dont nous avons parlé ensemble : une réforme complète. Agissez dans ce sens. Quant à l'union avec les Pères de Saint-Barnabé, bien que, lorsque je traitais cette affaire avec eux, ils s'y soient montrés entièrement opposés, comme vous le savez, cependant j'ai écrit à Mgr Castello d'insister encore, afin que si Sa Sainteté y donnait son assentiment, les Pères n'y opposent pas de refus. Il vous écrira le résultat de sa démarche. »

Cette lettre nous donne une belle preuve de la longanimité du Saint, auquel, l'année précédente, le sacrilège Farina avait tenté d'enlever la vie.

Après l'abolition des Humiliés, saint Charles, désireux de propager la Congrégation des Barnabites qui lui était si fidèle, intervint efficacement pour lui obtenir du Saint-Siège quelques-unes des prévôtés de cet Ordre et notamment celles de Saint-Jacques à Crémone, de Saint-Christophe à Verceil, et de Sainte-Marie de Carrobiolo, à Monza.

V

Note explicative sur les anciens Evêchés de la Corse.

Pendant les onze premiers siècles de l'Eglise, tous les évêchés de la Corse relevaient immédiatement du Saint-Siège. En 1092, Urbain II les rendit suffragants de la métropole de Pise. Après diverses péripéties, en 1113, Innocent II, accordant le Pallium à l'Evêque de Gênes, lui donna pour suffragants les évêchés de Mariana, Nebbio et Accia, laissant à l'Archevêque de Pise les évêchés d'Ajaccio, Aleria et Sagona.

Ajaccio. Suivant l'historien Filippini, on y comptait 12 *Pièves* [1]. Elles sont comprises aujourd'hui dans les cantons d'Ajaccio, Bastelica, Bocognano, Petreto-Bicchisano, Sarrola-Carcopino, Sainte-Marie-Siché, Zicavo, Olmeto, Sartène.

Aleria. Le diocèse d'Aleria, dont le patron était saint Marcel, avait 19 *Pièves*. Elles sont comprises aujourd'hui dans les cantons de Muro, Servione, Moita, Pietra, Valle, Corte, Calacuccia, Ghisoni, Omessa, Piedicorte, Prunelli, Saint-Laurent, Sermano, Venaco, Vezzani, Piedicroce, Levie.

Mariana. Le diocèse de Mariana comptait 16 *Pièves;* elles sont comprises aujourd'hui dans les cantons de Cam-

[1] *Pieve* est le nom par lequel on désignait le territoire d'un nombre indéterminé de paroisses soumises à la juridiction ecclésiastique d'un même Curé supérieur appelé *Pievano*. On appelait *Pievigiani* les habitants de la même *Pieve*.

pitello, Brando, Lama-Castifao, Campile, Vescovato, Olmi-Capella, Saint-Martin, Luri, Belgodere, Terra-nuova, Bastia, Casevecchie.

Accia. Cet évêché, créé en 1133, n'eut que 2 *Pièves,* aujourd'hui comprises dans les cantons de Morosaglia et de Porta. En 1563, il fut réuni à l'évêché de Mariana, ce qui réduisit à 5 les diocèses de la Corse.

Nebbio. Ce nom ne désigna jamais que celui de l'ancienne province, qui comprend aujourd'hui les quatre cantons de Saint-Florent, Oletta, Murato et San-Pietro.

Sagona. Le diocèse de Sagona avait 11 *Pièves,* aujourd'hui comprises dans les cantons de Piana, Calvi, Sari, Salice, Calenzana, Evisa, Vico.

VI

Le Maquis.

Lorsqu'on parle, en France ou ailleurs, des maquis de la Corse, on s'imagine seulement des fourrés impénétrables, amoncellement confus de broussailles épineuses, abominable repaire des légendaires bandits, comme l'ont si souvent répété les romanciers à la recherche des récits à sensation. — Cette peinture est trop sombre. — Une grande partie du terrain est encore, il est vrai, couverte par les maquis. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait, en ces endroits, que des ronces et des épines. — Là croissent le myrthe aux baies violettes et l'arbousier aux fruits agréables dont l'aspect charme les

yeux, car ils se détachent comme des gouttes de sang (un poète dirait : comme des saphirs) sur un rideau de verdure. Là encore grandissent et se multiplient les lentisques, les bruyères et les cistes. Tous ces arbustes, semés par la nature sur un sol généreux, sont vivaces et atteignent aisément la taille de petits arbres. — Les couleurs de leur feuillage se marient admirablement entre elles ; leurs branches s'entrelacent comme les boucles d'une chevelure abondante, à laquelle un certain désordre, loin de nuire, ajoute un surcroît de beauté. — Ce tissu végétal est rendu encore plus inextricable par l'envahissement d'une multitude de plantes grimpantes et de lianes flexibles, aux tiges élancées, repliées en tous sens. Les romarins, les lavandes, les clématites en resserrent les mailles et y forment des nœuds que nulle industrie humaine ne saurait défaire. Si l'on veut, malgré eux, se frayer un passage, il faut nécessairement les trancher comme autant de nœuds gordiens.

Sous ces voûtes de branchages élevées à hauteur d'homme, imprudent qui s'aventurerait sans guide. Il n'y trouverait ni bête féroce, ni serpent venimeux, ni brigand calabrais, armé de son escopette et posté en embuscade, prêt à le dévaliser en lui demandant la bourse ou la vie. Mais il risquerait fort de se perdre à travers ces mille et mille sentiers qui se croisent dans toutes les directions, non moins que les galeries tortueuses des labyrinthes antiques, ou les couloirs étroits des catacombes romaines. — Comme les catacombes pour les premiers chrétiens, les maquis, avec leurs multiples cachettes, furent une retraite assurée pour des légions de héros qui, pendant de longs siècles, combattirent avec tant de bravoure, de désintéressement et de constance, pour l'indépendance de leur patrie. Maintenant que l'ère de la paix a fait place aux luttes sanglantes, ils sont encore bien utiles au pays. Sans eux, vu la pente rapide de la plupart de ses montagnes, la Corse ne serait

bientôt plus qu'un stérile rocher. Toute la terre végétale serait promptement emportée à la mer par les eaux courantes, rivières vagabondes et torrents impétueux. Les innombrables racines des arbustes du maquis formant, sous le sol, un réseau non moins résistant que leurs branches au-dessus, retiennent cette terre friable. Elle est, par ce moyen, comme une sorte d'éponge qui s'imbibe des eaux pluviales, et, au lieu de les laisser échapper subitement en torrents dévastateurs, les cède, peu à peu, presque goutte à goutte, aux réservoirs inférieurs. De là naissent une foule de sources intarissables et fécondantes, minérales pour la plupart. Non seulement l'humus n'est pas dissipé en vain, mais il s'enrichit chaque année des détritus du maquis, comme des débris des hautes futaies. Aussi conçoit-on difficilement combien est fertile cette terre pour peu qu'on prenne la peine de la cultiver. « Il suffit d'y planter un bâton, disait un envoyé du duc de Choiseul, pour avoir bientôt un arbre. »

Ortolan. *Diplomate et soldat.* Introduction, pages 5 et 6.

VII

Les Voceri.

Par *voceri* (du latin *voces*), on désigne, en Corse, les voix de la douleur. Ce sont les plaintes des infortunés privés pour toujours d'un ami ou d'un parent.

Les femmes en sont les interprètes. Plus que les hommes, en effet, elles sont accessibles à la souffrance. Leur sensibilité exquise, leur imagination plus ardente, la faiblesse même de leur constitution, les rend plus habiles à traduire

les émotions d'un cœur brisé. Pour être plus éloquentes, et pour atteindre plus sûrement leur but, elles chantent...

Les *voceri,* en Corse, sont des chants improvisés d'un rythme bizarre et cependant mélodieux, tantôt empreints d'une mélancolie touchante, et tantôt exprimant ce que la terrible passion de la vengeance inspire de plus violent. Quand il s'agit d'une victime, tombée sous les coups d'un meurtrier, surtout si c'est un époux, un fils ou un frère, les démonstrations de la douleur dégénèrent en excès d'une sauvage énergie. La pleureuse, éperdue, les cheveux épars, court de tous côtés ; elle se roule sur le sol, et se rapproche du cadavre dont elle compte les blessures. Elle n'a aucune répugnance à sucer le sang découlant de ses plaies. Puis, y trempant son mouchoir, elle se relève, les yeux en feu, et, montrant à ses parents, à ses amis, à ses voisins, le linge ensanglanté, elle les apostrophe, tous en même temps, ou les uns après les autres, invitant les plus braves à venger le sang par le sang. Le terrible mot de vengeance sort de ses lèvres mille fois répété, au milieu des cris inarticulés proférés sous l'impression grandissante de la passion bientôt à son paroxysme. A ces moments, la *Vocératrice* ne s'appartient plus ; elle est, comme les anciennes Pythonisses, en proie aux agitations convulsives d'un délire affreux.

Il est bien lugubre et bien capable d'impressionner, ce chant des *voceri,* dans la chambre obscure, auprès d'un cadavre étendu sur un grabat. La porte est largement ouverte, ainsi le veut l'usage ; mais les fenêtres et les persiennes sont hermétiquement fermées. Les rayons du soleil ne pénètrent plus dans cette pièce visitée par la sombre mort. Çà et là, quelques torches, placées dans les coins, éclairent à demi la salle. Dans cette lumière indécise, les *Vocératrices,* enveloppées dans leurs amples *faldette* noires, et disparaissant presque entièrement sous ces

voiles funèbres, ressemblent à des apparitions fantastiques : on dirait des ombres sorties du tombeau, venues pour chercher le mort et le conduire dans le mystérieux au-delà. Immobiles, d'abord, comme des statues sépulcrales, elles esquissent ensuite quelques légers mouvements; puis, leurs gestes sont de plus en plus nombreux, accentués et expressifs. Le voile noir est rejeté et retombe comme naturellement en arrière; les cheveux se dénouent et flottent sur les épaules; le visage, caché jusque-là, se découvre, mais transfiguré.

L'agitation des *Vocératrices* croît de plus en plus. Elles pleurent, se lamentent, s'apostrophent les unes les autres, et commencent leur dialogue passionné. A mesure que l'émotion augmente chez elles, et se communique à l'auditoire haletant et saisi, leurs mouvements deviennent plus brusques, incohérents même. Elles tournent autour de la couche funèbre; puis, s'agenouillent, se relèvent, s'asseyent, reprennent leur marche à grands pas, s'éloignent et se rapprochent alternativement du cadavre. Elles s'affaissent sur lui, le baignent de leurs larmes, le baisent avec amour à diverses reprises, le serrent et le secouent dans des étreintes fébriles, et, par une conséquence involontaire, en accélèrent la décomposition.

De nos jours, cet usage se perd un peu; mais, au commencement du siècle, il était encore en pleine vigueur : il donnait lieu, quelquefois, à des scènes presque sauvages.

Qu'on nous permette, à titre d'exemple, de citer quelques passages d'un *vocero* improvisé par une femme corse, auprès du cadavre de son mari assassiné :

D'abord, elle se plaint de ses parents : Comme moi, ils sont tristes, dit-elle, et ils partagent ma douleur; mais ils ne savent inspirer de la crainte à personne. Pour ma vengeance, je ne puis donc compter sur aucun d'eux. Puisqu'il

en est ainsi, je prendrai, moi-même, le fusil, de la poudre et du plomb. Quoique seule et abandonnée, *je veux venger le sang !...*

Benché abandunata e sola
Vogliu vendica lu sangue !...

Les cheveux en désordre, je poursuivrai les meurtriers sur les monts élevés et dans les vallées profondes. Je ne m'arrêterai pas, qu'ils ne soient tombés sous mes balles... Ah ! si je pouvais leur arracher le cœur, comme la mort me serait chère ! comme douce me serait la douleur !

Ah ! s'eo avessi mai la sorte
Di strapparli lu so core,
Mi saria cara la morte,
Mi saria dolce u dolore !

Après cette explosion violente de la haine et ce désir farouche de la vengeance, les sentiments de la chrétienne reparaissent. Pour faire taire les remords de sa conscience alarmée, elle cherche à justifier sa conduite : Si je suis cruelle à ce point, que le Seigneur daigne me pardonner. D'ailleurs, y a-t-il péché à extirper de la terre la race des malfaiteurs qui m'ont privée de tous mes trésors, et qui ont plongé mon cœur dans la plus sombre affliction ?

Nun credu chi sia peccatu
Di stirpa li malfattori,
Quelli chi m'hannu privatu
Di tutti li mio' tesori,
E mi hannu tintu lu core
Cu li piu neri colori !

Si je ne suis pas assez forte, moi, simple femme, bientôt

mon fils Jean grandira : *il vengera son sang,* quand il aura atteint sa vingtième année ! La chemise ensanglantée restera suspendue avec le pistolet ; elle ne sera jamais lavée, jusqu'à ce que soit accomplie la vengeance, et que soit détruite cette race maudite !...

La camiscia insanguinata
Pende appesa alla terzetta ;
Ella nun sera lavata
Fin tantu che la vindetta
Nun sia fatta, e sia distrutta
Quella razza maledetta [1].

ORTOLAN. *Diplomate et soldat,* T. I, ch. II, et T. II, ch. XII, *passim.*

VIII

Saint Philippe Néri et les Barnabites.

Par S. Em. le cardinal CAPECELATRO, *archevêque de Capoue.*

Avant de raconter l'institution définitive de l'Oratoire, je veux rappeler les rapports de Philippe avec la Congrégation religieuse des Barnabites, qui avait surgi quelques années auparavant, et qui était singulièrement chère à notre Saint. J'en parle ici pour deux raisons. D'abord,

[1] On le constate par cet extrait, le dialecte corse est un des moins corrompus de tous ceux qui se parlent dans la Péninsule italique. Les principales différences entre lui et la pure langue toscane, consistent dans le retranchement de la dernière syllabe des infinitifs, et dans le changement assez fréquent de l'o en u. Ceci serait plutôt l'effet même de la prononciation, et n'altère pas la constitution essentielle de l'idiome lui-même. Selon la remarque des érudits, le dialecte corse se rapprocherait le plus de l'ancien latin d'Ennius et de Lucrèce, source commune de tant de langues modernes.

parce que, précisément à cette époque (1574-1575), naquit dans l'esprit de plusieurs, et peut-être même des plus chers disciples de saint Philippe, la pensée d'unir la naissante Congrégation de l'Oratoire avec celle des Barnabites; ensuite, parce qu'alors je trouve de très belles lettres, écrites par un Barnabite, où se révèlent quelques traits saillants de la figure de Philippe. Ses biographes ne me paraissent pas les avoir soigneusement observés, et, bien qu'ils les aient notés en passant, ces traits acquièrent une beauté nouvelle dans la bouche du Barnabite; car, en écrivant, il n'a pas le dessein de louer Philippe, il est tout attentif à sa Congrégation, et toutefois, sans peut-être s'en apercevoir, il nous peint à merveille notre bienheureux Père.

Il y eut, au XVI[e] siècle, une transformation nouvelle de l'état monastique qui, à l'idée déjà connue du moine et du religieux mendiant, vint ajouter celle du clergé régulier. Cette transformation commença par les trois Ordres religieux des Théatins, des Somasques et des Barnabites, et fut ensuite agrandie par les Jésuites. Les trois premiers Ordres naquirent presque tous à la même époque, sur trois points différents d'Italie : à Milan, à Venise et à Rome; et tous trois s'accordèrent dans l'idée principale, qui fut de rendre les Ordres Religieux plus mêlés à la vie des villes, et les deux derniers surtout, plus aptes à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse. La Congrégation de l'Oratoire, comme nous le verrons, fit le premier pas d'une nouvelle conception qui avait principalement pour objet le clergé, et greffait sur sa vie les pratiques les plus efficaces des Ordres religieux. Quant aux Barnabites, dont nous parlons ici particulièrement, ils naquirent à Milan dans la première moitié du XVI[e] siècle, et ils virent leur Règle approuvée par Clément VII en 1533. Instruire, prêcher, confesser, élever la jeunesse, diriger les

collèges, faire des missions : voilà le but principal de leur vie. Saint Charles Borromée les aima beaucoup ; ils furent aussi particulièrement chers à Philippe qui se lia d'amitié avec le Bienheureux Alexandre Sauli, Evêque d'Aleria en Corse, puis de Pavie.

En 1574, les Barnabites avaient envoyé quelques-uns des leurs à Rome, afin d'y obtenir une petite maison pour leur Institut. L'un d'eux, le Père Dominique Tite des Alessi, devint promptement l'intime ami de notre Saint ; en écrivant à son Supérieur général, il parle souvent de l'affection de Philippe et de tout ce qu'il faisait pour le succès de leur cause dans Rome. Voici les lettres dont j'ai parlé, et qui peignent excellemment quelques traits de notre cher Saint.

La première lettre du Père Tite des Alessi porte la date du 13 novembre 1574 : « Hier, écrit-il, nous avons reçu la lettre de votre Paternité avec celles destinées aux Cardinaux et à nos amis. Comme nous devions aller à Saint-Jérôme pour voir le Père Philippe, il fut le premier à avoir la sienne. Elle lui fut si chère et si agréable qu'il la couvrit de baisers, comme il aurait fait avec un petit enfant, tant resplendissent dans ce bon Père l'humilité et la simplicité chrétiennes, accompagnées d'une rare prudence. Il est pour nous un ami fidèle et désire grandement que nous nous établissions ici, à ce point que, m'ayant promis divers objets de dévotion, il ne veut pas me les donner avant que nous n'ayons trouvé une maison ; il m'a assuré qu'il nous aiderait de tout son pouvoir, et nous sommes certains qu'il le fera. Par son moyen, nous avons obtenu les bonnes grâces du majordome de la maison du Pape et du seigneur de Castello, Fabrice Massimo, qui nous accompagna dans la visite aux sept églises. Le Père Philippe a dit qu'il nous enverrait des novices, tellement

que, sous ce rapport, il me paraît plutôt un des nôtres qu'un de ceux de Saint-Jérôme. C'est ce que nous montrent clairement soit le Père Tarugi, soit ses autres fils spirituels, qui nous traitent tous avec une extrême charité, lorsque nous allons à l'Oratoire célébrer la Messe ou assister à leurs instructions et saints entretiens. Nous avons là l'occasion d'apprendre et la lettre et l'esprit, car ils nous donnent l'exemple en toutes choses. Dernièrement, invités par le Père Philippe, nous avons été prendre notre repas avec eux ; nous y sommes retournés depuis, pour céder aux instances des principaux d'entre eux. Leur vie est très modeste et très sobre. Ils font beaucoup de bien dans cette ville, et il y a toujours un grand concours de fidèles à Saint-Jérôme et à Saint-Jean. Nous tâcherons, en suivant leur exemple, de devenir meilleurs. »

Dans une autre lettre, quelques jours plus tard (19 novembre), le Père Tite des Alessi ajoute : « M. Alphonse Visconti est ici à Rome, et il est fils spirituel du Père Philippe ; il fréquente l'Oratoire et Saint-Jean, ainsi que beaucoup de prélats et de personnes de qualité ; nous y allons nous-mêmes presque tous les jours. Le Père Philippe et les siens sont des hommes très exemplaires et ils opèrent de grands fruits de salut dans les âmes. Chaque jour, à l'Oratoire, on fait quatre ou cinq sermons ; il y vient des personnes de haut rang et d'illustres prélats ; nous y avons vu aujourd'hui, entre autres grands personnages, le cardinal Paleotto. Ces Pères parlent avec ferveur, disent des choses très utiles et confirment leurs assertions par l'autorité de l'Ecriture et les exemples des saints ; à la fin de chaque exercice, on fait un peu de musique religieuse. Ils nous témoignent de l'affection et le désir de nous aider, comme si nous étions des leurs, et je les crois sincères, surtout

le Père Philippe qui, hier soir encore, me dit, entre autres choses, qu'il voudrait nous voir à Saint-Jérôme où il habite et qu'alors il se pourvoirait d'une autre habitation ; je l'ai remercié de sa bonne intention, en ajoutant que Saint-Jérôme était en bonnes mains. On voit donc, dans ce bon Père, un ardent désir de nous voir enfin fixés ici, il nous montre une grande confiance et une grande amitié. Dans Rome, il est en très grande vénération ; et je ne crois pas que nous eussions pu rencontrer une personne plus capable que le Père Philippe de nous aider si efficacement. Tous ses prêtres ont pour lui une obéissance aveugle et un profond respect, bien que, parfois, il leur impose de bonnes mortifications ; mais il a une manière de faire qui frappe et ne blesse point. Que Notre-Seigneur les conserve pour le bien des âmes qu'il leur a confiées. »

Les lettres que je viens de citer, non seulement nous peignent au vif la belle et simple figure de Philippe, mais elles nous montrent comment il se conduisait avec une Congrégation de Clercs Réguliers qui cherchait à s'établir à Rome. Pas une ombre de rivalité ou de jalousie, mais une douce et affectueuse charité, un grand esprit de sacrifice, une continuelle préférence donnée à l'œuvre des autres sur la sienne. Tandis que Philippe n'avait pas encore de maison pour lui et pour les siens, il s'affligeait de ce que les Barnabites de Milan n'en avaient pas eux non plus ; et il les invitait à prendre la maison même de Saint-Jérôme où il demeurait. Et tout cela sur la fin de novembre 1574, alors que, selon toute probabilité, il était décidé que ses Pères auraient à sortir de Saint-Jean des Florentins, et devaient, eux aussi, chercher une maison dans Rome.

Cet affectueux empressement de Philippe pour les Barnabites est admirablement confirmé par une autre lettre

du Père des Alessi. Le jour de saint Thomas, apôtre (1574), le cardinal Charles Borromée, grand ami des Barnabites, arriva à Rome pour le Jubilé. En annonçant son arrivée au Supérieur général, le Barnabite ajoute : « Nous fûmes chez madame la duchesse Colonna (Anne Borromée), en compagnie du Père Philippe et du Père Tarugi. Pendant que Son Excellence le duc Colonna exhortait ces bons Pères à prendre un certain oratoire pour y faire des sermons, etc., survint le cardinal Colonna qui, lui aussi, les encouragea à prendre le local proposé. « Charitable Seigneur, répartit le Père Philippe, je voudrais qu'auparavant Votre Excellence casât (pour employer son expression) ces Pères Barnabites, qui en ont plus besoin, et puis, nous nous arrangerons ensuite, nous aussi. » Son Excellence dit qu'elle n'y manquerait pas. »

Comme l'affaire des Barnabites traînait en longueur, saint Philippe agit avec tant de prudence et de charité, qu'il leur obtint provisoirement une petite place à Saint-Jérôme, voulant qu'autant que possible ils participassent à sa vie et à celle de ses prêtres. En effet, le 12 février 1575, je trouve déjà les Barnabites à Saint-Jérôme. C'est alors que la vie, pour ainsi dire commune, des fils de saint Philippe et des Clercs Réguliers de Saint-Paul, fit naître dans l'esprit de plusieurs la pensée d'unir les deux Congrégations. Mais Dieu voulait autre chose de notre Philippe ; c'est pourquoi ces désirs, tout saints qu'ils étaient, n'eurent pas de suite. Sur ces entrefaites, le Père des Alessi écrit : « Nous sommes venus habiter à Saint-Jérôme, dans une petite maison séparée, il est vrai, mais dans le même corps de bâtiments ; nous allons, quand il nous plaît, chez le Père Philippe, sans mettre le pied dehors. Le soir, après l'*Ave Maria,* nous allons à l'oraison avec le Père Philippe et beaucoup d'autres prêtres. On fait

oraison pendant environ une heure, et, trois fois la semaine, on se donne la discipline en commun... Ces bons Pères nous aiment beaucoup, surtout le Père Philippe qui n'en ferait certainement pas davantage, s'il était de notre Congrégation ; aussi, souffre-t-il beaucoup de ne pas nous voir définitivement établis ; il est presque fâché de ce qu'on nous fait tant traîner en longueur... Ces Pères ont pour nous tant de charité et nous témoignent tant de confiance qu'ils veulent que nous nous considérions tous comme de la même famille. Précisément ce matin, un des principaux, qui nous est très affectionné, a abordé ce sujet en disant qu'ils s'uniraient peut-être à nous. Nous lui témoignâmes notre gratitude en lui répondant que nous le ferions très volontiers : ce serait vraiment une providence que d'avoir une douzaine d'hommes si capables et si bons. Il en a été plusieurs fois question, et Mgr Speciano a dit devant nous au Père Philippe, que si Sa Révérence voulait venir dans notre Congrégation, il y entrerait avec lui. Mais ce Père répondit *que c'était une bonne chose de faire mutation de la mauvaise à la bonne vie ; mais que du bon au meilleur, c'était chose à considérer sérieusement ;* et puis, on parla d'autres choses. Mais je vois tant de conformité d'esprit et de conduite entre ces Pères et nous, que cela me semble tout à fait semblable à l'état de notre Congrégation avant la promulgation des Constitutions ; car je remarque que tous ont une grande obéissance et un grand respect pour le Père Philippe, qu'ils sont très unis entre eux et animés d'une grande ferveur et d'une piété profonde. »

Le Père des Alessi revient souvent sur ce sujet dans bon nombre de ses lettres, il fait les plus grands éloges de la vertu de Philippe, et propose à son Supérieur général qu'avant d'admettre un sujet dans la Congrégation, à

Rome, on prenne toujours l'avis du Père Philippe, « parce que, dit-il, je sais que le Père Philippe en a envoyé en religion environ trois cents, comme je crois vous l'avoir écrit une fois. Mais (chose merveilleuse), j'entends dire que tous ceux qui y sont allés avec son approbation, y sont restés ; de ceux, au contraire, qui y sont allés contre sa volonté, presque aucun n'a persévéré. » Cette proposition fut acceptée, et le Général ordonna qu'on ne recevrait aucun sujet à Rome sans *que l'on consulte auparavant notre très cher ami, le Révérend messire Philippe Néri.*

Enfin, dans les derniers jours de mars, les Barnabites obtinrent une église et une petite maison dans Rome ; mais cela ne diminua point leur amitié pour Philippe. « Je vais parfois visiter le Père Philippe, écrit le Père des Alessi, le 23 juillet, et je me rends avec sa Révérence à quelque lieu de dévotion pour y entendre des sermons et prendre part à des entretiens spirituels. J'agis ainsi parce que j'y trouve pour mon âme une grande utilité et que je cause un sensible plaisir au Père Philippe et à ses fils spirituels. »

Bien plus, le Père des Alessi n'abandonnait pas la pensée de l'union des deux Congrégations. C'est pourquoi, le 4 février, après avoir décrit longuement la fête de saint Blaise célébrée dans leur église avec l'aide du Père Philippe et des siens, il ajoute : « Mgr Speciano et Mgr Alphonse Visconti vinrent chez nous le jour de la Purification de Notre-Dame, et, m'ayant tiré à l'écart, ils me dirent que je devais prier et faire prier pour une certaine affaire d'importance que leurs Seigneuries traitent avec le Père Philippe, c'est-à-dire leur union avec nous ; mais que je tinsse la chose secrète parce qu'on ne sait ce qui arrivera. Mgr Visconti me demanda nos Constitutions, et je lui en donnai sans difficulté un exemplaire. Sa Seigneurie les a louées, car elles lui ont paru simples et faciles. Je

crois qu'il les a montrées aux Pères de Saint-Jean des Florentins qui sont les fils spirituels du Père Philippe. Ne sachant rien de cette négociation, j'avais demandé à ce bon Père, avec beaucoup d'abandon, de nous aider pour notre fête : il donna aussitôt l'ordre à l'un des siens de me satisfaire en tout ce que je désirerais. Ce fut le Père Tarugi qui vint célébrer la grand'messe avec tous les autres officiants et toutes les choses nécessaires à cet effet. Ils nous ont servis très affectueusement et avec beaucoup de charité. Je vois une grande union entre eux et nous et la même manière de procéder. La chose est importante, non seulement à cause des excellents sujets de cet Institut, mais aussi parce que, si la chose se réalisait, ils seraient suivis de plusieurs personnages remarquables, comme par exemple Mgr Speciano, Mgr Visconti et d'autres. »

Les pensées d'union entre les deux Congrégations n'eurent pas de suite, parce que Philippe apportait toute son attention et tous ses soins à perfectionner la vie du clergé, et n'avait aucun désir de participer à la vie d'un Ordre religieux, si parfait qu'il pût être ; mais, comme on le voit, le désir de cette union était grand chez les Barnabites, et avec raison.





TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 5
CHAPITRE PREMIER. — La famille Sauli 7
CHAPITRE II. — Une éducation modèle. — A l'Université de Pavie. 11
CHAPITRE III. — Le triomphe de la grâce dans un cœur de dix-sept ans 17
CHAPITRE IV. — Préparation aux saints vœux 25
CHAPITRE V. — Premières fleurs et premiers fruits 35
CHAPITRE VI. — Alexandre Sauli à Pavie 41
CHAPITRE VII. — Alexandre Sauli professeur 49
CHAPITRE VIII. — Alexandre Sauli, docteur, Doyen de la Faculté de théologie à l'Université de Pavie 55
CHAPITRE IX. — L'Evêque de Pavie et Alexandre Sauli. — Prédication mouvementée 61
CHAPITRE X. — Alexandre Sauli Supérieur général des Barnabites 69
CHAPITRE XI. — Saint Alexandre Sauli et saint Charles Borromée 77
CHAPITRE XII. — Prudence et sagesse du gouvernement d'Alexandre. — Les Humiliés 85
CHAPITRE XIII. — Evêque malgré lui 93
CHAPITRE XIV. — La Corse jusqu'en 1570 103
CHAPITRE XV. — Evêché en ruines. — Premiers efforts 111
CHAPITRE XVI. — Courte halte à Bastia, 1570-1572. — Par monts et par vaux 119
CHAPITRE XVII. — Joies et espérances 131
CHAPITRE XVIII. — Dans la Balagne 137
CHAPITRE XIX. — Consolations et épreuves 145
CHAPITRE XX. — Le Pacificateur 151
CHAPITRE XXI. — Architecte, Législateur, Thaumaturge 157
CHAPITRE XXII. — La Réforme s'achève et se perfectionne 177
CHAPITRE XXIII. — Translation à Pavie 187
CHAPITRE XXIV. — Beaucoup de bien en peu de temps 197
CHAPITRE XXV. — L'homme intérieur 205
CHAPITRE XXVI. — La consommation 213

Pages.

Chapitre XXVII. — Caractère et physionomie.................. 223
Chapitre XXVIII. — Glorification............................ 231
Chapitre XXIX. — Gerbe de grâces miraculeuses............... 245
En Italie.. 245
En France.. 248
En Corse... 253
Chapitre XXX. — Apothéose................................... 259
Premier miracle : Guérison instantanée et parfaite de Charles Riva d'une grave et longue paraplégie myélite chronique. 261
Deuxième miracle : Guérison instantanée et parfaite de Marie Canessa d'une grave et longue affection strumo-tuberculaire. 263

APPENDICES

I. — La Basilique de Sainte-Marie de Carignano............ 269
II. — Alexandre Sauli Professeur de Philosophie à l'Université de Pavie.. 272
III. — Ad Alexandrum Saulium quo die Juris Consultus Ticini renuntiatus est, Annibalis Campegii Carmen.......... 274
IV. — Les Humiliés.. 277
V. — Note explicative sur les anciens Evêchés de la Corse... 281
VI. — Le Maquis.. 282
VII. — Les Voceri.. 284
VIII. — Saint Philippe Néri et les Barnabites.................. 288





TABLE DES GRAVURES

Les chiffres avec astérisque indiquent les gravures hors texte.

Pages.

1. Portrait de saint Alexandre Sauli 1*
2. Armes de saint Alexandre Sauli........................ 5
3. Palais où naquit saint Alexandre Sauli, à Milan............ 8*
4. Armes de la famille Sauli........................ 9
5. Armes de la famille Spinola........................ 9
6. Eglise Saint-Barnabé, à Milan 16*
7. Alexandre Sauli, à 17 ans, prêche la pénitence à la foule qui s'amuse........................ 23
8. Saint Paul et saint Alexandre Sauli (ancienne gravure)..... 24*
9. La décollation de saint Paul (groupe du sculpteur Algardi). 25*
10. Saint Alexandre Sauli novice........................ 27*
11. Saint Antoine-Marie Zaccaria, fondateur des Barnabites..... 32*
12. Saint Antoine-Marie Zaccaria prêchant les Quarante-Heures. 40*
13. Eglise de Canepanova 41*
14. Alexandre Sauli enseigne le catéchisme aux enfants........ 43
15. Université royale de Pavie........................ 56*
16. Pavie, pont couvert sur le Tessin........................ 57*
17. Pavie, chapelle et autel de saint Alexandre Sauli dans l'église de Canepanova........................ 72*
18. Pavie, maître-autel de l'église de Canepanova 73*
19. Saint Alexandre Sauli et saint Charles Borromée........... 79
20. Saint Charles Borromée, fresque du Dominiquin, à Rome.. 85*
21. Saint Charles Borromée pendant la peste de Milan......... 86*
22. Eglise des Angéliques, à Milan (extérieur) 88*
23. Eglise des Angéliques, à Milan (intérieur)................. 89*
24. Armes de la Corse 103
25. Vues d'Aleria (Corse). (2 gravures)........................ 104*
26. Catareggio, hameau dépendant d'Aleria........................ 104*
27. Ancien fort et église Saint-Marcel, à Aleria, (2 gravures)... 105*

Pages.

28. Carte de la Corse 105
29. Etang de Diana 112*
30. Corte 116*
31. Cervione (vue générale) 124*
32. Fac-simile d'une lettre de saint Alexandre Sauli...... 120-121
33. Cervione (côté nord) 128*
34. Intérieur de l'église cathédrale de Cervione 152*
35. Siège épiscopal de saint Alexandre Sauli 153*
36. Alexandre Sauli calme les factieux qui veulent s'entre-tuer. 154
37. Alexandre Sauli vient au secours de ses diocésains décimés par la famine 163
38. Chapelle de saint Alexandre Sauli dans l'église de Cervione 160*
39. Fontaine Piovanaccia 176
40. Vue ancienne de la cathédrale de Pavie 193*
41. Cathédrale de Pavie (état actuel) 201*
42. Intérieur de la cathédrale de Pavie 200*
43. Chapelle et châsse de saint Alexandre Sauli dans la cathédrale de Pavie 208*
44. Portrait de saint Alexandre Sauli peint l'année même de sa mort 212*
45. Ville de Calosso où mourut saint Alexandre Sauli 218
46. Armes de saint Alexandre Sauli 220
47. Tableau de la chapelle de saint Alexandre Sauli dans l'église de Sainte-Marie de Carignano, à Gênes 221*
48. Portrait et armes de Benoît XIV. (2 gravures) 240
49. Saint Alexandre Sauli protège les habitants des campagnes qui recourent à lui 247
50. Ancien Collège des Barnabites, à Montargis (Loiret) 249
51. Portrait de Mgr Augustin Riboldi, cardinal-archevêque de Ravenne 260
52. Maria Canessa 263
53. Eglise Sainte-Marie de Carrobiolo, à Monza 264*
54. Portrait de S. S. Pie X 266*
55. Sainte-Marie de Carignano, à Gênes 270



Principaux Ouvrages cités dans ce travail.

GALICIUS Joannes Baptista. ***Alexandri Saulii Viri Dei Vita.*** — Romæ, 1661.

BARELLI Francesco-Luigi. ***Memorie dei Barnabiti.*** — 2 volumes in-4°. Bologna, 1703 et 1704.

GRAZIOLI Pietro. ***Vita del B. Alessandro Sauli.*** — In-12. Roma, 1741 et 1856.

Le Cardinal Hyacinthe-Sigismond GERDIL, Barnabite. ***Vie du B. Alexandre Sauli.*** — In-12. Paris, 1861.

MOIRAGHI D. P. ***Cenni storici-biografici.*** — In-8°. Pavia, 1892.

Compendio della Vita di S. Alessandro Sauli, per un sacerdote della stessa Congregazione. — In-12. Napoli, 1904.

MOLTEDO F. T. ***Vita di S. Alessandro Sauli.*** — In-8°. Napoli, 1904.

ORTOLAN. ***Diplomate et soldat : Mgr Casanelli d'Istria.*** — 2 vol. in-8°. Paris, Bloud et Barral, 1900.

A. ANDREI. ***A travers la Corse.*** — Paris. Hennuyer, 1893. 2ᵉ édition.

F. GREGOROVIUS. ***Histoire des Corses.*** Trad. par P. Lucciana. — Bastia, 1881.

Directorium Cleri Adjacensis, 1884, 1898, 1900.

MGR DE LA FOATA. ***Recherches et notes diverses sur l'histoire de l'Eglise en Corse.*** (*Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse.* XIVᵉ année.) — Bastia, 1895.

M. VENTURINI. ***Documents relatifs à l'Episcopat du B. Alexandre Sauli, Evêque d'Aleria.*** — Bastia, 1886.

Alexandre GRASSI. ***Aleria, Etude historique et archéologique.*** — Paris, Bertrand, *sans date.*

J. ROMBALDI. ***Sampiero Corso.*** — Paris, Lechevalier, 1887.



BAR-LE-DUC — IMPRIMERIE SAINT-PAUL

36, BOULEVARD DE LA BANQUE, 36. — 8504,12,04.

Albert DUBOIS, B.

Saint Alexandre Sauli

Barnabite.



PARIS
LIBRAIRIE SAINT-PAUL
6, rue Cassette, 6.
1904

